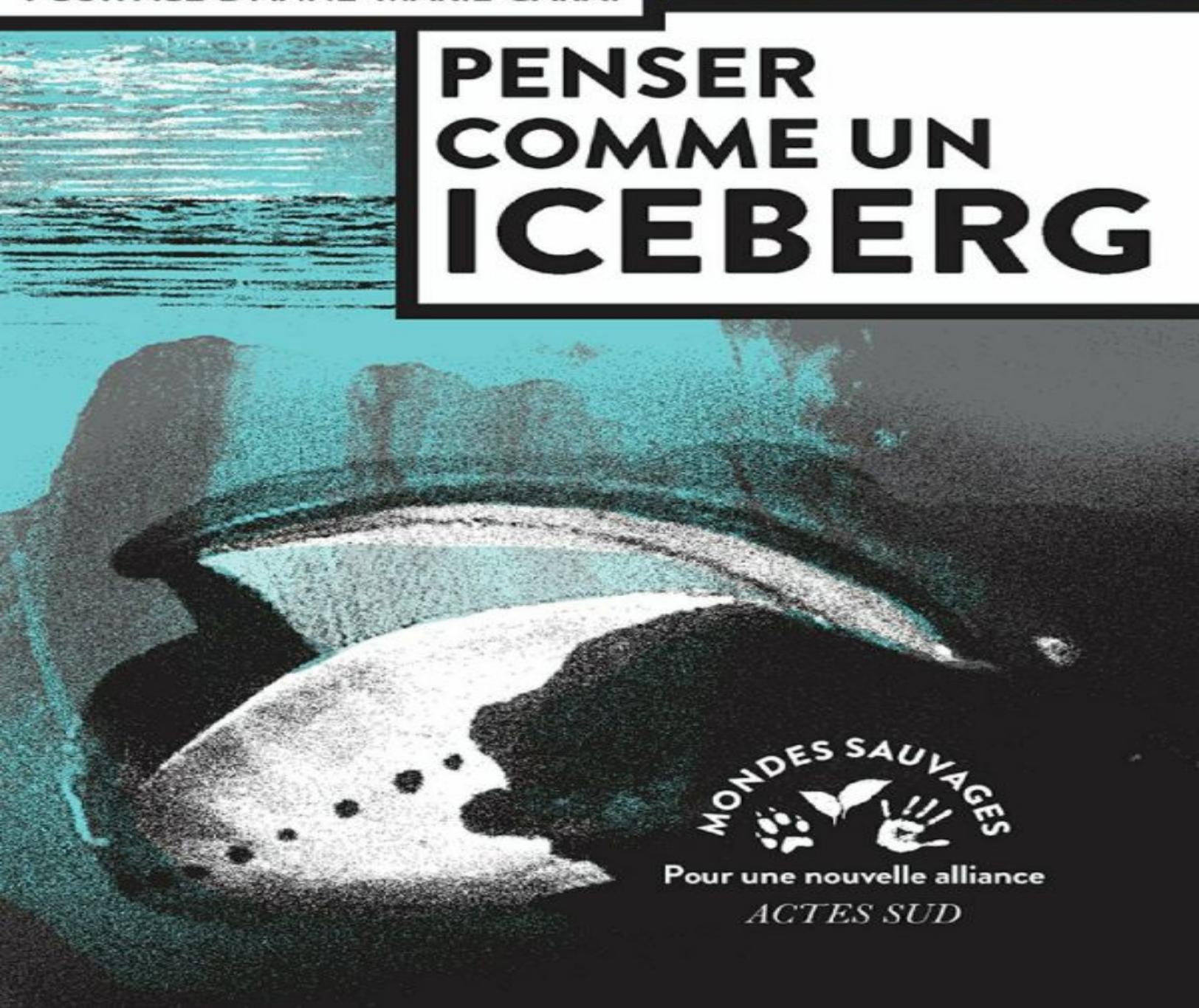




**OLIVIER
REMAUD**

POSTFACE D'ANNE-MARIE GARAT



**PENSER
COMME UN
ICEBERG**

MONDES SAUVAGES



Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

PENSER COMME UN ICEBERG

Comment voir la vie sauvage avec des yeux nouveaux ?

Olivier Remaud nous fait passer derrière les apparences. La neige crisse, la banquise craque, des blocs de glace dérivent sur l'océan. On navigue en kayak, on plonge dans des eaux froides, on entend les voix de peuples autochtones. Des écosystèmes entiers surgissent d'une nature que l'on croyait vide.

Les icebergs deviennent des arches biologiques et les glaciers ne sont plus des choses mais des êtres vivants, des partenaires de l'existence quotidienne dont nous dépendons intimement. Pas de doute : ils sont parmi nous, avec nous. C'est pourquoi tout ce qui les affecte aujourd'hui nous affecte également.

Ce livre est un éloge des vies inattendues.

C'est aussi une réflexion sur la discrétion comme art de cohabiter avec des entités non humaines.

Olivier Remaud est philosophe et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales. Il a publié de nombreux ouvrages, dont Solitude volontaire (Albin Michel, 2017) et Errances (Paulsen, 2019).

“MONDES SAUVAGES” POUR UNE NOUVELLE ALLIANCE

La nation iroquoise avait l'habitude de demander, avant chaque palabre, qui, dans l'assemblée, allait parler au nom du loup.

En se réappropriant cette ancienne tradition, la collection “Mondes sauvages” souhaite offrir un lieu d'expression privilégié à tous ceux qui, aujourd'hui, mettent en place des stratégies originales pour être à l'écoute des êtres vivants. La biologie et l'éthologie du XXI^e siècle atteignent désormais un degré de précision suffisant pour distinguer les individus et les envisager avec leurs personnalités et leurs histoires de vie singulières. C'est une approche biographique du vivant. En allant à la rencontre des animaux sur leurs territoires, ces auteurs partent en “mission diplomatique” au cœur du monde sauvage.

Ils deviennent, au fil de leurs expériences et de leurs aventures, les meilleurs interprètes de tous ces peuples qui n'ont pas la parole mais avec lesquels nous faisons *monde commun*. Parce que nous partageons avec eux les mêmes territoires et la même histoire, parce que notre survie en tant qu'espèce dépend de la leur, la question de la cohabitation et du vivre-ensemble devient centrale. Il nous faut créer les conditions d'un dialogue à nouveaux frais avec tous les êtres vivants, les conditions d'une *nouvelle alliance*.

Série dirigée par Stéphane Durand

© ACTES SUD, 2020

ISBN 978-2-330-14063-2

**OLIVIER
REMAUD**

**PENSER COMME
UN ICEBERG**

Postface d'Anne-Marie Garat



L'océan gelé, dans son sommeil d'hiver, se retourne toujours comme un dragon.

BARRY LOPEZ¹

SITUATION

Les icebergs furent longtemps considérés comme des personnages secondaires. Ils faisaient les gros titres des journaux quand des navires sombraient après les avoir percutés. Puis ils disparaissaient dans la brume et personne ne leur prêtait plus attention.

Dans les pages qui suivent, ils occupent le premier rang. Leur matière respire. Ils basculent et roulent sur eux-mêmes comme des baleines. Ils abritent des formes de vie minuscules et participent aux affaires humaines. Aujourd'hui, ils fondent avec les glaciers et la banquise.

Les icebergs sont au cœur de petites histoires et de grands enjeux.

Ce livre est une invitation à découvrir des mondes riches en affinités secrètes et en paradoxes inévitables.

Autant de manières de voir la vie sauvage avec des yeux nouveaux.

PROLOGUE

ILS ARRIVENT !

C'était un matin sombre. Le ciel brumeux pesait sur nos têtes. Des crêpes de glace flottaient près de la banquise. La mer semblait grasse.

Puis un soleil discret illumina l'horizon.

Trois pointes apparurent au loin. Une silhouette fine émergea du brouillard. Je ne parvins pas à identifier tout de suite la forme qui se galbait de plus en plus. Aucune baleine n'a ces éperons sur le dos. Quant à mes frères nomades, ils sont plus larges.

Les nuages se mirent à briller.

Un navire s'approchait de nous.

Il progressait lentement. Comme un manchot égaré, il faisait des petits pas de côté. Lorsqu'il ancra dans nos parages, je les vis s'agiter. Ils étaient agglutinés sur le gaillard d'avant et sautillaient sur place dans une danse étrange. Ils me pointaient du doigt. Leurs visages étaient longs, leurs barbes hirsutes, leurs odeurs fortes. Ils ressemblaient à des fantômes. Je ne distinguais que des mâles. Certains souriaient, d'autres ouvraient la bouche mais aucun mot n'en sortait. Les mains posées sur le grand mât, quelques-uns étaient agenouillés et inclinaient la tête. Ils se signèrent en se relevant.

Un homme sortit d'une cabine à l'arrière du navire. Il gravit l'escalier qui mène à la dunette. Un groupe le suivait. Des roulements de tambours résonnèrent dans le silence de l'océan. Quand la musique cessa, il fut annoncé par l'un de ses acolytes.

Le capitaine James Cook regarda l'équipage rassemblé puis s'adressa à ses matelots. Sa voix était claire et portait loin. Il leur dit qu'ils avaient contourné et traversé l'océan à cette latitude d'une manière qui ne leur permettait plus de penser qu'il y avait une terre ferme, si ce n'est près du pôle, dans un endroit inaccessible par la voie maritime. Ils avaient atteint leur but et n'avanceraient pas d'un pouce plus au sud. Ils rebrousseraient chemin vers le nord. Ni regret ni tristesse. Il se flattait d'avoir rempli sa mission et achevé sa quête d'un continent antarctique. Il semblait soulagé.

Dès que le discours du capitaine fut terminé, un cadet se précipita vers la proue. Il enjamba les glènes de cordage et parvint à se hisser sur le beaupré. Là, tout en équilibre, il fit tournoyer son chapeau et s'écria : "Ne

plus ultra !” Cook rappela à l’ordre le jeune Vancouver en le priant de ne pas s’enorgueillir d’être le premier à atteindre le bout du monde. Hurler en latin qu’ils n’iraient “pas au-delà !” le faisait vaciller au-dessus des eaux noires. Il pouvait chuter dans l’oubli au moindre coup de vent. L’équipage éclata de rire. Le sourire aux lèvres, l’aspirant téméraire rejoignit sagement le pont. Ensuite, ils me tournèrent le dos et se remirent à leurs tâches, certains disparaissant dans le ventre du navire tandis que d’autres grimpaient dans les voiles.

Ces trois mots ont résonné dans le ciel. Je m’en souviens avec fierté.

Appelez-moi “l’Infranchissable”.

Je suis celui qui a stoppé Cook dans son deuxième voyage autour du monde, l’heureuse surprise qui a abrégé ses peines à 71° 10’ de latitude sud et 106° 54’ de longitude ouest.

Je suis l’un des icebergs sur lesquels aurait buté le Resolution, un trois-mâts de quatre cent soixante-deux tonnes, si la brume ne s’était pas dissipée. En ce jour du 30 janvier 1774, ils me virent dans tout mon volume, imposant et menaçant.

Mes camarades du Groenland sont sveltes. Moi, je suis plat et massif. J’ai barré le passage sans leur donner l’espoir de me contourner. De toute façon, il n’y a que de la glace derrière moi, une infinité dans laquelle ils se seraient perdus. Je les ai sauvés d’un destin funeste.

Grâce à moi, une époque entière a pensé que personne avant le capitaine n’était allé aussi loin vers le sud, qu’il était le seul, l’unique, le merveilleux à avoir réalisé cette prouesse. Que dire des pétrels des neiges qui se posent sur mes arêtes depuis des siècles ? Je connais bien ces petits oiseaux blancs dont le bec et les pattes sont noirs. Ils sont attirés par les minuscules algues qui s’accrochent à mes flancs immergés.

Cook et ses marins sont restés à distance. À l’exception des fois où ils se sont munis de pics et ont abordé des fragments d’icebergs dans des chaloupes. Ils ont grimpé dessus, les ont creusés et en ont extrait des blocs de glace qu’ils ont exposés sur le pont du grand navire, au soleil, pour les faire fondre et boire leur eau.

Nous étions beaucoup plus que ce que leurs yeux fatigués pouvaient compter, non pas quatre-vingt-dix-sept mais des milliers, un champ de glace à perte de vue.

Nous étions tout un peuple.

CHAPITRE 1

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

Un peintre et un révérend sont accoudés au bastingage d'un bateau à vapeur, le *Merlin*, en route vers les côtes de l'île de Terre-Neuve. Ils ont quitté le port de Halifax, en Nouvelle-Écosse, au milieu du mois de juin 1859, et progressent vers l'une de leurs étapes, Saint-Jean. Arrivés au pied de la tour Cabot, ils serpentent au nord de la péninsule d'Avalon, entre le golfe du Saint-Laurent et l'île Fogo, une zone où dérivent des blocs aux formes étranges en provenance du Groenland. Après une dizaine de jours, ils embarquent sur une goélette affrétée, portant le nom d'*Integrity*, et font voile vers la mer du Labrador. Une chaloupe patiente sur le pont entre les passavants qui relient les gaillards d'avant et d'arrière. Elle leur permettra d'approcher les géants.

Ainsi débute une poursuite de quelques semaines.

Une partie de cache-cache

Ce sont des chasseurs d'icebergs.

Ils sont armés d'une batterie de pinceaux et de stylos. Leurs gibecières débordent de carnets et de planches à dessin. Des paires de jumelles de théâtre à manche télescopique trônent sur des caisses de tableaux. Frederic Edwin Church entend fixer les volumes et les couleurs des icebergs sur des études à l'huile et des esquisses au crayon. Il a en tête une grande œuvre. Louis Legrand Noble tient, quant à lui, la chronique de leur expédition. Il veut en tirer un récit fidèle. Les deux amis jouent aux cartes avec d'autres passagers. Ils évoquent des souvenirs pour s'occuper, discutent des teintes de l'eau et jugent le ciel en plissant les yeux. Ils attendent le moment où ils observeront de près la physionomie des "îles de glace", selon l'expression du capitaine Cook. Ils sont à l'affût, aussi impatients que des trappeurs guettant une prise inhabituelle. Ils restent sur leurs gardes, de jour comme de nuit, dorment mal et tressaillent au moindre signe. La houle fait gémir

leurs estomacs. Ils ont pris leurs renseignements avant de partir. Ils savent que les icebergs sont le cauchemar des gens de mer.

Depuis une dizaine d'années, les latitudes boréales attirent tous les regards. On a perdu la trace des HMS *Erebus* et HMS *Terror*, deux bombardes dont Sir John Franklin avait pris le commandement en 1845 pour tenter d'ouvrir le passage du Nord-Ouest. Jane Griffin, autrement connue sous le nom de "Lady Franklin", remue ciel et terre afin de retrouver son mari. Elle convainc l'Amirauté britannique de monter plusieurs expéditions de recherche. D'autres gouvernements emboîtent le pas sans tarder. Le médecin et explorateur Elisha Kent Kane publie deux récits à la première personne des campagnes organisées par l'homme d'affaires et philanthrope américain Henry Grinnell. Ses descriptions de paysages arctiques désolés fournissent un stock d'images qui inspirent une génération entière².

Chacun veut connaître le destin de Franklin. De puissants intérêts économiques et politiques entrent en jeu. La curiosité se finance. L'opinion publique s'enivre. De cette soif de savoir dépend la réputation d'une nation. Mais les recherches piétinent. Jusqu'au moment où le mystère s'éclaircit d'un coup. Au printemps 1859, Francis Leopold McClintock, un membre titulaire de la Royal Navy, et ses officiers recueillent les témoignages d'une tribu inuite du côté de l'île du Roi-Guillaume. Ils collectent d'autres indices et finissent par découvrir, à même le sol, des bouts de vêtements, des fusils, des cadavres, un cairn, une petite tente et une boîte en fer-blanc contenant un message sans équivoque : les deux bateaux ont été bloqués par les glaces le 12 septembre 1846 et Franklin a rendu l'âme le 11 juin 1847. Après des hivernages mortels, les survivants décidèrent le 22 avril 1848 d'entamer un périple sur la banquise pour tenter de rejoindre des terres plus accueillantes. Personne n'est revenu³.

Hormis de petites frayeurs, le voyage de Church et Noble se déroule sans encombre. Le ciel est clément, la mer est amicale. Un beau jour, le matelot de pont s'exclame : "Icebergs ! Icebergs !" Soulagement et euphorie : l'objectif est atteint. Les passagers s'avancent vers la proue. Deux masses élégantes, de tailles inégales, se découpent. Le navire se rapproche lentement du plus robuste. Les compères écarquillent les yeux. Mais un

brouillard compact se répand. Les nuages s'abattent sur la mer à la manière d'un rideau de scène. Ils couvrent l'horizon et abrègent le spectacle. Privés de dénouement, les voyageurs sont déçus, presque vexés par la déroboade.

Lors d'une escale à terre, des pêcheurs leur expliquent que les chasseurs d'icebergs doivent s'armer de patience. C'est toujours une partie de cache-cache. Dans ce jeu, les rôles sont inégaux et les règles changent sans cesse. Les icebergs connaissent les vents et les courants mieux que les humains. Ils sont facétieux et ne se laissent pas attraper. Ils disparaissent aussi soudainement qu'ils réapparaissent. Lorsqu'on les approche de trop près, ils s'enfuient ou bien se fâchent. Ils sont plus intelligents que leurs poursuivants.

Les icebergs ont scellé un pacte d'amitié avec la brume. Nul ne peut le rompre. Quand les nuages transpirent, les gouttelettes d'eau deviennent des cristaux de glace qui s'entassent les uns sur les autres. Puis ces cristaux reviennent aux nuages en s'évaporant. Entre-temps, les blocs ont profité des instants où l'air se sature d'humidité pour échapper à la vue. Les icebergs et les brumes unissent le ciel et la mer. Leur relation est mutualiste. Chaque partenaire en retire des bénéfices. Comme s'ils leur enjoignaient de rebrousser chemin, les pêcheurs confient à nos deux aventuriers dilettantes un secret digne des meilleurs récits de piraterie : "Aucun chacal n'est plus fidèle à son lion, aucun poisson-pilote à son requin, que le brouillard à son iceberg⁴." Un frisson parcourt l'échine de Church et Noble : ils comprennent que l'iceberg est le prédateur dans les couples de vivants complémentaires. Les vapeurs complices le suivent dans ses moindres déplacements. Ils sont inséparables.

Au début du mois de juillet 1859, un groupe de treize icebergs encercle la goélette. Le peintre et le narrateur exultent. Ils vont enfin pouvoir les scruter de près. On descend la chaloupe. La prudence est requise. Quand les icebergs se retournent, ils emportent tout dans leurs mouvements chaotiques et sèment la panique autour d'eux. Des pans de glace peuvent s'effondrer et broyer l'embarcation. Le capitaine à bord ordonne aux rameurs de rester à une distance respectable.

Ils progressent durant de longues minutes au milieu des masses flottantes, profitant d'une éclaircie dans le ciel et d'une mer calme. Ils entendent des grincements de toutes sortes. Intrigués, ils tournent autour de ce peuple qui chuchote des mots incompréhensibles. Le révérend noircit ses carnets. Il décrit le murmure électrique du vent, les sonorités de l'eau qui sculpte les parois, les innombrables jeux de lumière. Le spectacle renforce sa conviction que la nature n'est pas monochrome mais bien "polychrome". De son côté, Church enchaîne les gouaches avec une précision déjouant la faible houle.

Les icebergs sont protéiformes. Ils changent toujours d'aspect. Au point que Noble a le sentiment d'en voir plusieurs en longeant un seul d'entre eux. Quelques jours plus tôt, les deux premiers blocs l'avaient déjà subjugué. Son imagination s'était enflammée : il avait aperçu la tente d'un peuple nomade dans l'iceberg le plus fin et la voûte d'une mosquée en marbre verdâtre dans le plus épais. Comme s'il existait des correspondances secrètes entre les déserts de glace et les déserts de sable. Puis les masses avaient disparu en silence. Le narrateur n'avait même pas entendu le bruit de leur fuite⁵.

Parmi les icebergs, Noble éprouve une sorte de stupeur joyeuse, comme une empathie profonde à l'égard d'un autre être. C'est la joie de l'"Indien" devant un cerf, le bonheur inédit d'un monde enfin "sauvage". Il ne sait plus quelle métaphore choisir. Successivement, il distingue des édifices chinois, un Colisée, la silhouette d'un Parthénon grec, une cathédrale du premier style gothique, jusqu'aux ruines d'une cité d'albâtre. Les icebergs sont de grands imitateurs. Ils récapitulent avec une aisance déconcertante l'histoire de l'architecture mondiale. L'océan Arctique devient une galerie d'art à ciel ouvert, le sanctuaire de la créativité humaine. Les icebergs résument aussi l'histoire géologique. Ils évoquent des reliefs naturels situés aux quatre coins du globe. Ils ressemblent tantôt à des "montagnes alpines en miniature", tantôt aux neiges éternelles d'un massif andin que l'océan aurait immergé. À ce moment du récit, Noble assure à ses lecteurs qu'il partage, avec son ami peintre, les thèses du célèbre géographe et naturaliste

Alexander von Humboldt. Ce dernier venait de mourir à Berlin. Il avait passé sa vie à établir que le “cosmos” est unifié dans toutes ses parties.

Le destin du narrateur bascule après l'épisode du groupe d'icebergs. Plus rien n'est vraiment pareil. La suite du voyage est un festival d'images. Plus il croise la route d'autres mastodontes, plus Noble en forge de nouvelles afin d'illustrer les rencontres : un navire de guerre aux canons pointés et à l'étrave acérée, des sculptures d'ivoire, des nuages représentant des visages de poètes, de philosophes ou d'ours polaires. Il décrit les cavernes, les niches, les balcons et les escarpements. Il devine que les icebergs regardent avec mélancolie les passagers du bateau. La fragilité évidente de certains d'entre eux l'attriste. Pendant ce temps, sur le pont, Church termine ses études préparatoires à l'huile. Dans sa cabine, il crayonne encore quelques croquis sur les pages d'un petit carnet et range ses cartons avec soin.

Encadrer les icebergs

Deux ans après leur retour, le peintre livre au public new-yorkais une œuvre imposante : *The North*. Le tableau fait un mètre soixante-quatre de haut sur deux mètres quatre-vingt-cinq de large. L'opinion est positive, en ce mois d'avril 1861, mais pas unanime : trop de vide, aucune marque humaine. Church retravaille sa grande toile. Il décide un beau jour de la faire connaître en Europe. En juin 1863, une soirée d'inauguration est organisée à Londres. Des personnalités y assistent, dont Lady Franklin et Sir Francis Leopold McClintock. Les spectateurs de la capitale britannique aperçoivent à gauche du cadre un mât brisé, encore doté de sa hune, qui pointe vers un bloc de roche à droite. Church a ajouté le détail dans la version finale. Sans doute pour évoquer le naufrage tragique de Franklin et répondre aux critiques. Tout autour des icebergs règne une même lueur arctique voilée. Le peintre a rebaptisé son œuvre en lui donnant le titre actuellement connu : *The Icebergs*.



Frederic Edwin Church, *The Icebergs* (1861-1863), musée d'Art de Dallas.

Comment lire ce tableau ?

Un texte imprimé sur une feuille est distribué lors d'une présentation, en 1862, à l'Athenæum de Boston. L'artiste y explique ses choix de perspectives. Il s'adresse au public : "Le spectateur est supposé se tenir sur la glace, dans la baie de l'iceberg. Les masses dispersées sont des parties d'un seul et même immense iceberg. Imaginez un amphithéâtre, dont vous occupez les marches inférieures ; vous voyez le premier plan glacé à vos pieds et contemplez les masses tout autour, qui n'en forment plus qu'une au-dessous de la surface de l'océan. À votre gauche : de la glace surplombante et abrupte. À votre droite : une partie de la surface de l'iceberg. Puis une grotte profonde qui court entre des sommets alpins. Devant vous se tient la partie principale de l'iceberg, exhibant une monumentale architecture de glace. L'observateur est ainsi entouré par toutes les formes que prend le grand glacier du Groenland après qu'il a été jeté dans les profondeurs de l'océan et soumis, pour un temps, à l'action des éléments – vagues, courants, soleil, tempête."

Church instruit l'œil du spectateur en détaillant les aspects de la scène. Il estime que le public en a besoin. Pour deux raisons au moins. D'une part, l'iceberg est un objet spontanément pictural. Mais la variété de ses lignes

doit être montrée. Sinon, le spectateur risque de se lasser devant tant d'uniformité. D'autre part, la beauté de l'iceberg est intrigante. Ses proportions font d'abord douter du principe d'Archimède. La masse semble très lourde. Et pourtant elle flotte ! Elle est si légère, presque aérienne. Comment figurer l'alliance du poids et de l'absence de poids ?

Le peintre a observé les blocs de près. Il sait que leur plasticité est un défi. Leurs droites s'entremêlent et leurs courbes se chevauchent. Les icebergs alternent sans cesse les premiers plans avec les arrière-plans. Ils composent des volumes qui paraissent éternels. Puis ils se dissolvent dans l'air et dans l'océan. Les cubes de glace massifs se métamorphosent en petites boules de flocons volatils.

Church veut contrôler ces ambivalences. Il dirige le regard dans un espace bien circonscrit. Mieux, il joue avec le cadre : la glace occupe trois côtés du tableau. Il fige les icebergs dans leur matière et fabrique l'image immobile d'un monde inanimé, hiératique, englacé de toutes parts, à l'exception du haut qui s'ouvre sur un horizon teinté par le soleil d'une fin d'après-midi paisible. Ce cadrage de la glace par la glace, qui réserve un seul côté à la source de l'éclairage, n'a qu'un but : faire comprendre aux spectateurs que la véritable texture des icebergs est celle de la lumière. Aux yeux du peintre, c'est elle qui remodèle les formes.

On distingue un bloc rocheux sur le côté droit du tableau. Ce n'est pas un caprice esthétique. L'historien de l'art Timothy Mitchell a montré que Church prenait position dans une controverse scientifique qui opposa Louis Agassiz et Charles Lyell de 1845 à 1860. Entre les deux savants, le débat porta, entre autres, sur la nature exacte des roches "erratiques" et le rôle des icebergs.

Agassiz défendait la thèse d'une glaciation ancienne à l'échelle de la planète dans ses fameuses *Études sur les glaciers* et plusieurs conférences. Durant un "âge glaciaire" primordial, la Terre avait été recouverte et les blocs dits erratiques, qui ornent souvent les côtés des glaciers, en étaient des signes. Lyell proposait une autre théorie dans son non moins célèbre *Manual of Elementary Geology*. Plusieurs voyages lui avaient permis d'examiner sur les rivages les nombreux dépôts qui provenaient d'icebergs

échoués. Il en déduisit que ces alluvions correspondaient aux conditions rocheuses des continents. Son opinion était qu'une partie de la Terre, dont la plaque nord-américaine, n'avait pas été recouverte de glace mais submergée. Puis l'eau s'était retirée, les continents avaient réapparu et les icebergs avaient charrié des blocs arrachés à la terre. Les "montagnes flottantes" résolvaient l'énigme des rochers qui s'étaient dispersés loin de tout massif glaciaire.

Les hypothèses de Lyell influencèrent nombre d'explorateurs. Ces derniers cherchèrent des preuves établissant que les icebergs véhiculaient des morceaux de roches. Dès les années 1860, les preuves empiriques confirmèrent néanmoins les arguments d'Agassiz. Son rival finit par abandonner ses théories sur les icebergs "radeaux⁶".

Le tableau de Church a connu plusieurs versions et bien des vicissitudes. Longtemps oublié, il compte aujourd'hui parmi les œuvres les plus prisées. Il n'est pas seulement un hommage à Franklin et à l'étrange beauté des glaces. C'est un clin d'œil à une dispute géologique sur l'âge glaciaire. Au large des côtes de l'île de Terre-Neuve, durant l'été 1859, Noble distinguait dans les icebergs les monuments du monde entier. L'artiste, lui, peignait ses toiles en imaginant que les masses sublimes transportaient les débris d'une planète jadis engloutie.

Le règne du sublime

Church monte vers le Nord avec l'esprit rempli de livres. Comme la plupart de ses contemporains, il a en tête des récits de voyage et des écrits scientifiques. Il songe plus encore aux réflexions, devenues populaires, d'Edmund Burke et d'Emmanuel Kant sur le sublime. Dans ces théories du siècle précédent, les exemples canoniques sont ceux d'une montagne dont la cime neigeuse perce les nuages, d'un orage qui éclate ou d'une tempête contemplée depuis le rivage. Le spectateur fictif éprouve un sentiment

paradoxal mêlant la peur de mourir tout en étant à l'abri. Ses cinq sens l'avertissent des risques. En même temps, il se sent infiniment libre. Sa raison trouve des forces en affrontant une idée de l'absolument grand, et même de l'illimité. Comme il se tient à distance, il devine que sa vie n'est pas vraiment en danger.

Ces conceptions se diffusent largement dans le milieu international des explorateurs polaires. Face aux icebergs, chacun ressent les mêmes émotions contradictoires que celles décrites par les philosophes devant les flots déchaînés, les éclairs dans le ciel ou les hautes neiges. Les aventuriers sont à la fois terrifiés et émerveillés, écrasés et exaltés. Ils redécouvrent leur double nature d'êtres sensibles et spirituels. Ils se sentent fragiles autant que puissants, à la fois simples mortels et véritables démiurges. À l'époque de Church et de Noble, le spectacle de l'iceberg est déjà surcodé par les théories du sublime.

Un autre argument revient dans ce cadre interprétatif : les formes titanesques portent l'empreinte d'un principe supérieur. Kane décrivait l'Arctique comme un "paysage tel que Milton ou Dante pouvaient l'imaginer – minéral, désolé, mystérieux". Il prenait soin d'ajouter qu'il était "descendu du bateau au retour avec les sentiments d'un homme qui a contemplé un monde que la main de son Créateur n'avait pas achevé". Les allures spectaculaires des icebergs rappellent la condition humble des humains. Le bloc qui dérive est "l'un des édifices de Dieu, prêchant ses leçons d'humilité aux hommes, créatures minuscules⁷". Le thème est ancien. Bien avant les débuts de l'exploration polaire, l'iceberg est perçu comme un ouvrage de la providence.

Nous sommes en Irlande, au VI^e siècle.

Un moine raconte à un autre moine le périple qu'il a réalisé sur une auge de pierre, comme dans les légendes de saints bretons. Il évoque une île lointaine, isolée et magique. Toute nimbée dans le brouillard, elle se dérobe aux regards inquisiteurs et échappe aux tempêtes. Sur cette terre, rien ne se passe comme ailleurs : la nature est luxuriante, le temps ralentit, personne ne ressent de besoin matériel. Devant tant de merveilles relatées par son

propre filleul, le moine Mernoc, Brendan de Clonfert décide d'accomplir le même voyage. Après des mois de préparatifs minutieux, lui et ses quatorze compagnons embarquent sur un petit bateau fait de bois et de cuir. Ils partent en quête du paradis vers le Nord-Ouest.

Dans leur frêle *curach*, les pèlerins se serrent autour du mât unique. La navigation est semée d'embûches et de miracles. Ils croisent des oiseaux qui chantent des cantiques divins et ingurgitent des potions soporifiques. Ils cuisent par mégarde de la viande sur le dos de gigantesques poissons endormis et se font attaquer par des monstres marins.

Un jour, c'est un pilier de cristal qui surgit. Il semble très proche. Ils mettent pourtant trois jours à l'atteindre. Lorsque Brendan lève les yeux, il ne distingue pas le sommet de la colonne transparente qui se perd dans le ciel. Peu à peu, d'autres piliers apparaissent. Tout en haut, un énorme plateau est posé sur quatre pieds carrés. Un drap dont les mailles épaisses ondulent à perte de vue l'enveloppe. Les moines pensent avoir devant eux un autel et une tenture. Ils se disent que c'est l'œuvre du Seigneur.

Brendan remarque un trou dans lequel leur bateau pourrait se glisser. Il ordonne à ses compagnons d'abaisser la voile et le mât. Ils avancent dans l'anfractuosité à petits coups de rames et se retrouvent à l'intérieur d'une immense masse réticulaire. Les couloirs s'étirent à l'infini. Les teintes des parois chatoient. Elles passent du vert au bleu. Des nuances d'argent scintillent. Ils effleurent du bout des doigts une matière qui s'apparente à du marbre. Au fond de l'eau, ils aperçoivent la terre sur laquelle repose le bloc diaphane. Le soleil s'y reflète. La lumière est vive, dedans comme dehors. Brendan prend des mesures. Durant quatre jours, ils calculent les dimensions des côtés. L'ensemble fait plusieurs kilomètres de long, et autant de large. Les pèlerins n'en reviennent pas.

Le lendemain, ils découvrent une coupe évasée et une assiette dorée qui ornent un rebord de l'un des piliers. Brendan n'est pas surpris. Il dispose le calice et la patène devant lui et se met à célébrer l'Eucharistie. La cérémonie achevée, lui et ses compagnons remontent le mât et hissent la voile. Ils s'emparent des rames et s'éloignent. Durant leur voyage de retour,

ils sont portés par des vents favorables qui les ramènent sans encombre chez eux⁸.

L'épopée de Brendan fut copiée des centaines de fois entre le IX^e et le XIII^e siècle. Un authentique bestseller. Les commentateurs d'aujourd'hui estiment que les moines-voyageurs ont aperçu un iceberg qui flottait au large de l'Islande : ils se seraient engagés dans le détroit où dérivent les masses qui se détachent des glaciers côtiers du Groenland.

Au moment où Church et Noble voyagent, les icebergs sont, dans l'imaginaire européen, tantôt les ancêtres d'un âge géologique, tantôt les créatures auxiliaires d'une histoire sacrée. Chaque fois, ils sont des emblèmes sublimes. Le narrateur et le peintre ne sont pas les seuls à apercevoir des "montagnes flottantes" dans l'océan, ou des cathédrales, des ruines de cités perdues, des avenues sinueuses, et parfois même le visage du Créateur. Lorsque les bateaux sont bloqués par les glaces, le temps ne manque pas pour observer le paysage. Alors, l'esprit romantique ouvre sa boîte à outils et choisit les accessoires les plus expressifs.

Le médecin Thomas M'Keevor servit en 1812 dans la colonie de la Rivière-Rouge au Canada. Dans un court récit de voyage, il exprime sa fascination pour les icebergs qui ornent la baie d'Hudson. Certains d'entre eux, écrit-il, "ressemblent de près à une ancienne abbaye avec ses portes en arche et ses fenêtres, et toute la riche broderie du style d'architecture gothique ; d'autres laissent deviner un temple grec porté par des colonnes massives de teinte azur, qui s'apparentent de loin au granite montagneux le plus pur [...]. Les embruns de l'océan, qui se jettent contre ces montagnes, gèlent en une variété infinie de formes et donnent au spectateur les images de tours, de rues, d'églises, de clochers, et finalement tous les modèles que l'imagination la plus romantique peut se représenter⁹."

Cette description a déjà le style de Louis Legrand Noble ! Elle achève de montrer que les icebergs ont été perçus, au sein du monde occidental, comme un véritable décor de scène, l'amphithéâtre des rêveries les plus débridées. L'imagination est la plus commune des facultés. Les cinq Inuits du Labrador, auxquels le capitaine George Cartwright montre Londres

en 1772, distinguent une montagne dans la cathédrale Saint-Paul. Ils prennent le pont qui enjambe la Tamise pour une structure rocheuse. Ceux qui viennent d'Avanna et débarquent avec l'explorateur Robert Peary à New York, en 1887, sont frappés par la ressemblance des premiers gratte-ciel de Manhattan avec des icebergs. Chacun mélange à sa manière "le naturel et l'architectural¹⁰". Le regard métaphorique, qui transpose un milieu dans un autre, n'en caractérise pas moins l'esprit romantique. Les voyageurs occidentaux sont des manieurs de mots. Ils font des phrases. Ils courent après les assortiments les plus fous et passent leur temps à se représenter autre chose que ce qu'ils voient. Ils pénètrent par procuration dans des palaces imaginaires et éprouvent des sentiments grandioses. Comme s'ils avaient promis de rapporter des cartes postales d'un monde si étrange.

Spectres solitaires

Dans le sillage de la tragédie de Franklin, le Grand Nord puis le Grand Sud deviennent des obsessions qui traversent toute la seconde moitié du XIX^e siècle, jusque dans les années 1920. Chacun vit des expériences singulières à ces latitudes glaciales. Elles sont parfois réjouissantes mais toujours épuisantes. Et plus on s'approche des pôles, plus elles deviennent dramatiques.

Les explorateurs débordent d'enthousiasme avant de partir. Ils rêvent de la banquise et des icebergs. Roald Amundsen décide de suivre la voie de Sir John Franklin parce qu'il passe ses nuits, depuis qu'il est enfant, à tenter de trouver le passage du Nord-Ouest. Chaque matin, au réveil, il se dit prêt à endurer toutes les souffrances. Son confrère Ernest Henry Shackleton raconte le songe au cours duquel il se voit, à vingt-deux ans, sur le pont d'un navire dans l'Atlantique, le regard aimanté par les neiges et les glaces. Son unique but est d'atteindre l'un des pôles de la planète¹¹. Frank Worsley,

lui, imagine qu'il navigue au milieu d'icebergs dérivant dans la rue Burlington de Londres, là où Shackleton a installé un bureau pour l'audition des candidats au poste de capitaine de l'*Endurance*. Peu après, il est recruté.

Les ambitions de conquête n'ont pas de limites. Mais l'enthousiasme des rêves initiaux ne dure pas. La réalité est tout autre. Dans son *Atlas d'un homme inquiet*, l'écrivain autrichien Christoph Ransmayr raconte qu'il découvre les territoires de l'Arctique vingt ans après avoir écrit le roman intitulé *Les Effrois de la glace et des ténèbres*. Il est pourtant difficile de trouver une meilleure description des tourments endurés par les explorateurs polaires.

Le texte combine les archives de l'*Expédition arctique impériale et royale austro-hongroise* de 1872-1874 avec les tribulations fictives de Josef Mazzini, un jeune homme qui refait le voyage bien des années plus tard. Ransmayr utilise beaucoup le journal de Julius von Payer. Cartographe et enseigne de vaisseau de première classe, ce dernier fut aussi le commandant sur terre de l'expédition qui partit à la recherche du passage du Nord-Est.

Sur l'*Admiral Tegetthoff*, un schooner-barque à trois mâts, les membres de l'équipage quittent le 13 juin 1872 les écluses allemandes de Geestemünde en direction du cap Nord, puis vers le pôle. Dans le train qui les avait amenés jusqu'au port d'embarquement, ils étaient certains de découvrir une île au-delà du désert gelé. Confortablement assis, ils imaginaient des vallées vertes, des rennes à l'état sauvage, tout un monde de liberté et d'insouciance. Lorsqu'ils arrivent sur les lieux, la désillusion en est plus grande encore.

Payer note d'emblée qu'"une solitude indescriptible s'étend par-dessus ces montagnes enneigées [...]. Quand nous ne percevons pas le gémissement et le tintement de la glace soulevée par le flux et le reflux au bord de la mer, ni le soupir du vent qui se glisse dans l'assemblage des rochers, la mort recouvre le paysage blême et sépulcral de son mutisme. Nous entendons le silence solennel de la forêt, d'un désert, même d'une ville qu'enveloppe la nuit. Mais quel silence que celui qui s'étend sur cette terre et ces froides montagnes de glaciers, qui se perdent dans des lointains brumeux et inexplorables et dont le destin semble rester à jamais un secret

[...]. C'est ainsi que l'on meurt au pôle Nord : solitaire, on s'éteint comme un feu follet, un simple marin pour pleureuse, et dehors une tombe de glace et de pierre attend le trépassé¹²".

Le navire est rapidement figé dans les glaces. Il se transforme en une cabane macabre. Leur calvaire commence. Durant des mois, ils vivent dans un "monde complètement étranger", sous la menace d'une activité d'érosion qui ne cesse de retailler les habits de neige. Le silence ne prévaut qu'un temps. Le vacarme de la banquise devient permanent. Même ses modulations fines les obsèdent. Tantôt les icebergs "jaillissent sous l'ardeur du soleil, se divisent et se détruisent d'eux-mêmes dans un bruit de tonnerre", tantôt "la glace meurt dans un chuchotement".

Les marins luttent contre les forces de pression qui ouvrent de dangereuses crevasses autour de leur bâtiment. Ils compensent les larges entailles avec des troncs de chêne issus du bateau qui "se soulève, s'incline, se hisse" dans le chaos des particules de glace. Ils connaissent des périodes de blancheur durant lesquelles il n'y a plus de formes, plus de contrastes, plus d'objets ni de couleurs. La glace absorbe tout. Leurs échanges se réduisent à quelques monosyllabes et balbutiements inaudibles.

Autant que possible, ils se maintiennent en forme. La discipline est stricte. Très clair, l'ordre du jour prescrit des exercices physiques réguliers. Ils lisent beaucoup. Mais la glace ne desserre pas son étreinte. Ils choisissent de rejoindre une plaque dérivante. Ils croisent durant leur voyage un "énorme iceberg recouvert de gravois". L'instant est sublime car "c'étaient les premiers blocs rocheux et les premières pierres que nous voyions depuis longtemps, des schistes calcaires et des micaschistes argileux". Pour les marins, ce sont les "émissaires" d'une terre proche. Ils ramassent les débris et éprouvent la nostalgie des paradis perdus lorsque l'iceberg s'évanouit dans la brume. Quelques jours plus tard, le 30 août 1873, se présente un rivage auquel ils donneront le nom du souverain François-Joseph¹³.

Un passage est très émouvant dans le journal de Payer. C'est celui où il avoue leur déception collective. Un jour, dans un bref moment de clairvoyance, les membres de l'équipage ont pris conscience "de ce qu'était

le pôle Nord et du fait qu'il n'allait rien rapporter ; que ce n'était ni une terre ni un royaume à conquérir mais seulement le point de rencontre de lignes convergentes, un lieu où il n'y avait en réalité rien à voir¹⁴ !". Ils sont nombreux à éprouver ce sentiment en cette seconde moitié du XIX^e siècle. Les explorateurs du pôle Nord convoitent un lieu invisible. Ils cherchent à le localiser en s'aidant des enseignements de la cartographie et de leur esprit déductif. Mais la concurrence absurde entre les nations rend chimérique leur désir d'aventure.

Quelle est la valeur d'un but qui échappe au regard ? Pourquoi rejoindre un objectif géométrique, purement abstrait, lorsque les vents de neige balaient la banquise, que les températures bleussent les extrémités du corps, que son propre souffle gèle et que des compagnons rendent l'âme l'un après l'autre ? Personne n'est dupe.

Les utopies de l'extrême Nord et de l'extrême Sud sont puissantes. Les années passent, les expéditions se multiplient, tout comme les désastres. Malgré des succès, les catastrophes s'enchaînent au rythme des orgueils nationaux. Les voyages aux deux bouts du monde se métamorphosent en cortèges de douleurs. Les coques des voiliers ont beau être doublées et renforcées, elles sont cisailées par les morceaux de banquise et leur force d'écrasement, au point de provoquer de terribles naufrages. Lorsqu'ils en réchappent, les navires sont immobilisés par la banquise. Les scies à glace et la poudre à canon ne servent à rien. L'étau se reforme toujours. Les officiers s'aperçoivent que leurs habits de costume sont inappropriés au froid, que les organismes s'affaiblissent rapidement et qu'ils n'ont pas emporté la nourriture adéquate. Comment résister à un milieu si hostile ? À quelques exceptions près, l'art de survivre des autochtones leur est complètement inconnu. Des équipages entiers partent et ne reviennent jamais. Les quais bondés des capitales européennes attendent leur retour en vain. Les journaux font leurs gros titres avec les drames des aventuriers. Ils augmentent leurs tirages. Les ventes sont exceptionnelles. Le public réclame des sensations fortes. La banquise, elle, devient une terre de fantômes.

Plus les navires montent en latitude, plus les glaces changent de visages. Les métaphores ne servent pas à estimer leurs volumes, ni à décrire leur variété admirable. Les icebergs prennent les traits de personnages de tragédie. Ils transcrivent des atmosphères spectrales, non plus une solitude glorieuse mais des angoisses d'isolement. Les glaces éprouvent le système nerveux des explorateurs. Ces derniers notent dans des carnets leurs états intérieurs. Ils répètent les mêmes phrases, emploient les mêmes mots, éprouvent les mêmes souffrances. Quand l'imagination est luxuriante, c'est un effet de surface.

Chacun raconte sa vie. Il explique les raisons qui l'ont poussé vers ces étendues fracturées. Il tente de justifier l'échec de sa mission et la faillite de ses rêves. Des souvenirs muets remontent du fond de sa mémoire. Les marins consignent leurs songes bizarres, les hallucinations dont ils sont victimes et d'autres expériences à caractère surnaturel, comme l'apparition dans les brumes d'êtres qui ressemblent à des yétis. Ils sont des spectres, non des "acteurs rationnels dans une région sauvage¹⁵". Ceux qui reviennent à bon port ne retrouvent que rarement une existence normale. Ils deviennent célèbres. Mais ils sont brisés pour la plupart. Les faiblesses de l'héroïsme apparaissent au grand jour. Les glaces sont les mausolées des nations conquérantes.

Une histoire de crânes

Le jeune Arthur Conan Doyle est en troisième année de médecine à Édimbourg. Par goût de l'aventure, il interrompt son cycle d'études et embarque durant quelques mois sur le navire baleinier *Hope*. De février à août 1880, il navigue entre le Groenland, les îles Féroé et le Spitzberg. Il découvre avec horreur les pratiques des chasseurs de cétacés. Il décrit les brouillards épais et tombe à plusieurs reprises dans les eaux froides. Par chance, il en réchappe. L'expérience laisse des marques. Dans son journal,

il évoque le “sentiment d’autre-monde” (*otherworld feeling*) qu’il a éprouvé dès les premiers instants et qui ne l’a jamais quitté ensuite. Ce sentiment d’étrangeté l’a hanté avec la force d’une idée fixe¹⁶. L’écrivain en herbe ne rentre pas indemne de son périple au-delà du cercle arctique.

Dans les milieux polaires, plus qu’ailleurs peut-être, le recours aux métaphores est un moyen de s’orienter dans un contexte incertain. Les capitaines s’en servent bien sûr pour fleurir les notes de leurs carnets de bord. Au fond d’eux-mêmes, ils savent que ce sont des bouées de secours qui permettent aux marins de ne pas perdre l’esprit. L’œil ne capture pas tout devant des icebergs qui dérivent dans l’océan. Les volumes semblent immobiles. Ils sont pourtant versatiles et fugitifs. Les icebergs fragilisent la conscience dès qu’ils se manifestent. Ils déjouent ses intentions car ils ne correspondent pas à des objets faciles à identifier. Le philosophe Hans Blumenberg écrit que, dans la vie quotidienne déjà, la métaphore exprime en général “la nécessité d’incorporer l’événement le plus surprenant, qui survient à la limite du prétendu « miracle », dans le système général de la causalité¹⁷”.

L’iceberg qui surgit dans la brume a tous les traits d’un miracle.

Il est inexplicable : comment le décrire ? L’apparition d’une masse sur l’eau, le souvenir du moment où elle s’est détachée d’un glacier, ses dimensions immenses, la crainte d’une collision, tous ces éléments “dérangent” les habitudes. La conscience éprouve le besoin de retrouver des significations plus claires et plus stables. Elle doit parvenir à combler son désarroi. Les métaphores l’aident à rationaliser sa “situation de besoin¹⁸”. Elles domestiquent le sentiment d’“inquiétante étrangeté”, selon l’expression de Sigmund Freud, que les icebergs inspirent. Elles apprivoisent la part irrationnelle du sentiment sublime, lorsque la nature fait peur. Leur rôle est de rétablir, autant que possible, un ordre de compréhension sans équivoque, en tout cas plus rassurant. Pour cette raison, l’iceberg suscite de nombreuses métaphores. Il devient aussi le partenaire idéal des conversations intérieures. Chacun reconnaît en lui son image. À la condition d’admettre sa finitude. Mais sous quel aspect exactement ?

Walter Benjamin a étudié de près l'usage que le drame baroque fait de l'allégorie. Il interprète cette figure comme le langage de la créature séparée de son origine par la faute première. Plus aucune transcendance ne gouverne son existence. Plus aucun salut n'est possible. Tout est figé. Avec l'allégorie, l'histoire elle-même se minéralise. Elle "s'offre au regard du spectateur comme un paysage primitif pétrifié¹⁹". Dans l'histoire de l'art, les allégories baroques ne montrent pas des visages aux lignes harmonieuses, symboles d'éternité. Elles exhibent des têtes de mort. Le crâne est le visage du temps.

L'esprit romantique polaire prolonge et interprète le contenu de l'allégorie baroque à sa manière. L'iceberg qui flotte en solitaire porte le spleen de la fragile condition humaine. Au XIX^e siècle, beaucoup d'explorateurs et de voyageurs moins aventuriers intériorisent ce sentiment. Leurs métaphores vont dans ce sens. Les icebergs deviennent de gigantesques crânes. Pour les conquérants déçus, les blocs sont les figures premières d'un décor archaïque : ils illustrent la vanité des hommes, comme des tombeaux personnels qui anticipent un désastre collectif. Eux-mêmes promis à la destruction, ils sont le deuil du glacier. Ils témoignent de sa mort lente. En se détachant, les fragments dévoilent le sens de la totalité. Ils expriment l'évolution d'un monde au seuil de la catastrophe.

Au fond, l'iceberg fascine parce qu'il incarne une suite de paradoxes insolubles. Il éveille autant l'espoir que le désespoir. Ses formes solides disent d'abord qu'elles vont durer. Elles suscitent un désir de permanence. Puis elles s'érodent et montrent qu'elles sont vouées à s'effacer. Le bloc est éphémère. D'une part, il se sculpte lui-même, il modifie ses allures et ses aspects en peu de temps. Sa capacité à se réinventer captive. D'autre part, il rappelle le caractère fugace de l'existence et empêche toute véritable consolation.

L'esprit romantique est tantôt euphorique, tantôt inconsolable. Il conjugue l'exaltation et la tristesse, la passion du grandiose et le naturel allégorique. Il admire la nature monumentale et envisage la mort. Toujours, il voit dans les icebergs autre chose que ce qu'ils sont : des contours et des proportions qui évoquent des visages familiers, des profils d'animaux, des

silhouettes d'édifices, ou encore des crânes. Au milieu des océans polaires, chacun interprète leur diversité morphologique à travers le prisme de ses envies ou de ses inquiétudes. Il sait parfois que les causes de leur esthétique changeante sont ailleurs : les vents, les courants, les collisions, les eaux chaudes. Peut-être même se doute-t-il que, sans la glace, il n'y aurait pas d'humanité, ni aucune autre vie.

Mais les icebergs captent toutes les métaphores et les renvoient sans les absorber. Ils sont les miroirs des histoires personnelles autant que des mythes de conquête. Ils exacerbent la sensibilité des Modernes qui revient sans cesse vers elle-même. L'esthétique du sublime est une esthétique d'humains qui parlent à d'autres humains.

Miroir, mon beau miroir

Le voyage de Church et Noble est terminé.

Plus d'un siècle après, un marin professionnel navigue dans l'océan Austral. Sa décision est prise : il quitte la première édition de la course en solitaire autour du monde. Peu lui importent ses fortes chances de l'emporter en ce mois de mars 1968. Il sort du jeu car il veut suivre son chemin, à l'écart de la "civilisation" et de ses faux-semblants. À l'aide d'un lance-pierre bricolé, il projette un bref message sur le pont d'un pétrolier à l'ancre : "Je continue sans escale vers les îles du Pacifique, parce que je suis heureux en mer, et peut-être, aussi, pour sauver mon âme²⁰." Malgré sa mélancolie, il s'éloigne toujours plus des siens, de ses amis, et s'aventure vers le cap Horn et le Pacifique, en direction des îles Galápagos.

Bernard Moitessier écoute le vent durant son échappée. Il dialogue avec les nuages et compte les gouttes de pluie sur les voiles. Des dauphins l'accompagnent durant quelques jours et le guident en dehors des récifs. Des souvenirs d'enfance lui reviennent à l'esprit. Il se coupe la barbe chaque semaine pour déguster proprement son porridge matinal et fait des

exercices de yoga dans le cockpit de son petit voilier. Il voyage vers la paix et la liberté. Il vit au présent afin d’“oublier totalement la Terre, ses villes impitoyables, ses foules sans regard et sa soif d’un rythme d’existence dénué de sens²¹”.

Le marin craint que des icebergs ne coupent sa trajectoire. Ses nuits deviennent plus hachées que d’ordinaire. Il ne dort presque plus. Lorsqu’il distingue au loin des nuées d’“alouettes du Cap” virevolter, il soupçonne qu’il va bientôt entrer dans une zone de glace côtière. Il se trompe et parvient à contourner les blocs dérivants. Il n’en écrit pas moins : “Voir un iceberg par beau temps ensoleillé. C’est sûrement la plus belle chose que puisse contempler un marin, ce diamant de mille tonnes posé sur la mer, étincelant dans le soleil des hautes latitudes. Ça me suffirait peut-être pour le reste de ma vie²².”

Contrairement à James Cook, Moitessier ne franchit pas à plusieurs reprises le cercle polaire antarctique pour tenter de découvrir le continent dont les érudits et les ministres parlent dans les salons dorés de la capitale britannique. Il ne s’arrête pas devant un mur infranchissable, un peuple de géants. Lorsqu’il rentre et publie son récit, l’imagination collective ne s’enflamme pas à la vitesse d’un feu de paille. Le monde ne se passionne pas pour les “îles de glace” qui flottent dans l’océan Austral. Les scintillements de son “diamant” ne sont pas non plus mystiques comme chez Brendan de Clonfert. La tendance allégorique du romantisme polaire lui est étrangère. À la différence de Noble, il n’apprécie guère l’emphase rhétorique. Il savoure plutôt les mots simples qui disent la possibilité d’une extase toute profane.

Il a peur des icebergs. Mais il suppose que voir un seul d’entre eux satisfera son goût de l’errance. Il n’ignore pas que beaucoup ont voulu passer de l’autre côté d’un miroir imaginaire et qu’ils ont buté sur leur figure, comme Narcisse devant son visage dans l’eau claire d’une source. Certains ont péri. Lui se contente de fuir.

L’iceberg est le miroir que les Modernes installent entre eux et la nature pour se contempler. Ils imaginent un autre côté afin de se rapprocher de leur reflet. L’amour-propre a besoin d’un Nord ou d’un Sud magnétique, d’une

matière spéculaire. Mais là-bas, le froid ne devient pas chaud, les cartes du monde ne s'inversent pas, les boussoles ne s'animent pas comme les pièces d'échecs dans le conte de Lewis Carroll qui relate la suite des aventures d'Alice au pays des merveilles.

Là-bas, il n'y a pas de miroir.

CHAPITRE 2

L'ŒIL DU GLACIER

La nuit devenait de plus en plus dense. Les lampes frontales ajustées aux crânes, notre file indienne progressait le long d'un flanc de montagne escarpé. Le chemin était encore bien dessiné, la lumière rassurante. La vallée avait disparu en bas. Devant nous, des proportions immenses. Plus nous grimpons, plus nous rapetissions.

Nous étions partis juste avant la tombée du soir. Nous marchions depuis quelques heures et le champ de notre vision se rétrécissait. J'étais suspendu à la zone d'éclairage qui me précédait en tremblotant. Tout autour de notre cortège se réveillaient les êtres qui se cachent le jour. Les chouettes se mirent à hululer. Peut-être allaient-elles chercher du bois mort pour réaménager leurs nids dans un tronc qu'un pic avait abandonné. Peut-être étaient-ce des mâles qui entonnaient des chants nuptiaux. Elles nous frôlaient en silence. Sans doute nous observaient-elles avec leurs grands yeux hypnotiques, comme des phares pivotants.

Après la limite des arbres, le sentier se borda de petits empilements de cailloux et de galets. Nous entrions dans les moraines. Il fallut nous encorder pour éviter tout risque inutile.

Si autre, si proche

Aussi loin que je me rappelle, le refuge pointa son nez un peu avant deux heures du matin. Il était discrètement juché sur un promontoire rocheux et n'offrait plus de place disponible. Nous avisâmes la terrasse. Elle était plutôt accueillante en dépit du froid mordant. Comme le ciel était étoilé, nous décidâmes de nous reposer dehors. Une heure de sommeil à peine. Nous devons reprendre la trace avant que la neige fonde plus haut. Tout autour du refuge, la glace avait remplacé la moraine. Une fois les crampons attachés et les baudriers mis, notre compagnie repartit, la corde tendue et le pas lourd. Un long silence s'établit. On n'entendait que les respirations. Nous visions le sommet du mont Blanc du Tacul.

Brusquement, les perspectives se raccourcirent. Il faisait très sombre autour de nous. Ma lampe frontale clignota, comme si le sol de glace s'était mis à trembler, et la pente s'inclina encore plus. L'une des sangles en cuir de mes crampons était probablement mal serrée. Ma chaussure glissa, ma cheville vrilla. J'ai trébuché et perdu l'équilibre. Au-dessous de moi, des éclairs virevoltants : mon piolet disparut dans la combe et son obscurité. Ma jambe droite avait frappé le rocher. J'avais le genou contusionné. J'étais privé de cime.

Bien des années après, je roule dans le lit d'une antique langue glaciaire, dorénavant un chemin de terre caillouteux. Notre ami Þorvarður Árnason est concentré. La boue emplit les roues de sa jeep, le relief accidenté nous projette dans tous les sens. Une fine bruine tombe depuis le matin. De hautes parois nous cernent, comme dans un fond de vallée. Puis nous abandonnons le véhicule et débutons la marche qui doit nous conduire au pied du glacier. Non loin, un bruissement de cascade est perceptible. Nous traversons un champ de blocs entassés les uns sur les autres. Pas un arbre. Il n'y a plus que des rochers de taille variable.

Nous le voyons à l'aplomb d'une colline. La glace est entourée d'une ceinture de limon argileux. Nous descendons vers une sorte de clairière pierreuse et entrons dans une caverne tout en bas. Le soleil est timide mais ses rayons percent le rideau d'humidité. Ils illuminent le plafond transparent. Des formes gelées apparaissent : des bulles d'air, des filaments de poussière, des gerbes d'herbes et de feuilles, des fragments de silex. Tout est cristallisé. Les murs de la grotte aux nuances bleues sont lisses. On caresse les silhouettes. La main ne reste pas longtemps. Au fond, un courant lance sa vapeur sur la roche. Le torrent gronde. Au-dessus, le glacier craque. Il transpire aussi. Des gouttes chutent sur le sol. Nous marchons à quatre pattes pour ne pas toucher les stalactites de glace. J'apprends qu'elles sont d'hier et qu'elles ne passeront pas la nuit. Le crépuscule arrive. Nous ressortons. L'endroit ressemble à un avant-poste lunaire. Il est complètement autre et ne demande rien. Nous disons alors adieu au Breiðamerkurjökull, comme à une vieille connaissance.

Des entremêlements de séracs à la grotte d'un glacier anciennement côtier, le souvenir de ma course avortée en montagne télescopa ce jour-là notre randonnée. J'avais déjà eu le sentiment, dans les hauteurs des Alpes, que la glace avait bougé sous mes pieds et que j'avais réveillé un être qui se languissait dans son sommeil. Comme si nous avions pénétré un lieu où nous faisons trop de bruit et que son propriétaire nous avait observés en fronçant les sourcils. Au Sud-Est de l'Islande, j'eus de nouveau l'impression qu'un œil nous regardait, qu'un esprit épiait nos gestes, écoutait nos conversations et goûtait nos silences. J'étais aussi fasciné que la jeune Unn, dans *Le Palais de glace* de Tarjei Vesaas, lorsqu'elle devine qu'elle n'est pas toute seule au milieu des crevasses d'une grande cascade transformée par le gel en manoir merveilleux.

Plusieurs souvenirs me revinrent en mémoire. C'étaient des impressions blanches : la neige fine et craquante dans les bois de mon enfance en Touraine, un paysage de sapins bien poudrés en Forêt-Noire, des sonorités d'écoulement sous un pont de givre au fond d'une vallée du Queyras, un aveuglement de lumière durant le bref arrêt d'un train dans une gare d'altitude entre Oslo et Bergen.

Ces souvenirs d'hiver avaient déjà refait surface. Ils me rendaient cette fois-ci encore plus perplexe à l'égard du besoin moderne de placer un miroir entre soi et la nature. Cela faisait quelque temps que j'étais intrigué par l'endurance de tant de voyageurs qui butaient, comme des insectes innocents, sur leurs reflets, en se croyant protégés par leurs utopies autant que par leurs peurs. Je compris en Islande que certains d'entre eux s'étaient sentis scrutés. Les mots leur manquaient pour traduire cette expérience. Ils cherchaient à résoudre une énigme qui n'était pas uniquement celle d'un spectacle sublime. C'était celle d'une vie différente qui devait être appréciée pour elle-même. Ils voulaient voir ceux qui les surveillaient et qui n'étaient pas toujours contents. Comme le langage approprié leur faisait défaut, ils supposaient au mieux que le miroir était sans tain.

Tout là-haut

Une goutte liquide tombe du ciel en adoptant la forme d'un flocon de neige.

L'écrivain Eugène Rambert rappelle que le flocon peut parcourir de grandes distances et voyager de l'océan Atlantique jusqu'aux cimes des Alpes pour retourner à la mer par le Danube, le Rhône, le Pô ou même le Rhin. Son errance dure de quelques heures à un demi-siècle. Tout dépend des vents. Puis il atteint le sol. Ses aiguilles s'arrondissent et finissent par disparaître. Le flocon devient un cristal de glace. Il fusionne avec d'autres flocons qui font de même. Un névé se forme. Les cristaux s'agglomèrent encore et se transforment en glacier. Ainsi la neige s'entasse en glace compacte sur les pentes du glacier des Bossons, dans la vallée de Chamonix. Ensuite, les cristaux fondent et le flocon retrouve sa condition originelle de goutte d'eau : "Décrire le glacier, c'est raconter ce voyage²³."

L'aventure du flocon de neige est vécue autrement dans les milieux montagneux. Les mois d'hiver furent longtemps des périodes d'inquiétude et de repli sur soi. On les redoutait car c'était le temps des blizzards, des congères et des déplacements contrariés, parfois impossibles. Des cloches signalant les tourmentes aidaient ceux qui perdaient la trace du sentier à rejoindre le village²⁴. La neige était associée aux catastrophes que les glaciers provoquaient en débordant de leur lit. Aucune prière ni aucune procession de moines de collégiale ne pouvait empêcher leur "foirage", ou "*surge*" dans le vocabulaire des glaciologues anglo-saxons. Les poches d'eau internes, qui se forment durant la fonte d'été, cédaient et inondaient d'abord les pâturages, puis les habitats situés en contrebas. Des blocs jaillissaient dans l'air et retombaient en mille morceaux sur les maisons. Des lacs où flottaient de petits icebergs apparaissaient. Des vallées entières furent bloquées par des déferlements de séracs. Les avalanches de glace illustrent les annales du massif des Alpes. Les souvenirs de débâcles monumentales alimentaient les conversations des soirées au coin du feu bien des années après. La crainte de tels événements rendait les gens de montagne solidaires. Les villageois se protégeaient ensemble de la colère

des mastodontes suspendus. Ensemble, ils reconstruisaient leurs murs et leurs rues.

Tout là-haut, les glaciers évoquent un monde lointain. Tantôt, on l'évite. Tantôt, on le rejoint. La traversée des alpages recouverts de neige n'est jamais sans risque. Lorsque Élisée Reclus s'intéresse à ce milieu naturel, les déplacements durant l'hiver obligeaient encore les résidents à prendre beaucoup de précautions. La plupart des véhicules ne résistaient pas aux fureurs de l'hiver. Les traîneaux remplaçaient les chariots et les mulets pour passer de l'autre côté des cols. Ils offraient des points de vue privilégiés sur les reliefs et les nervures du paysage : "C'est en voyageant ainsi en traîneau par-dessus les cols de la montagne qu'on peut apprendre à bien faire connaissance avec les grandes neiges. La charpente légère glisse sans bruit ; on ne sent plus le choc des ferrailles sur le sol résistant, et l'on croirait voyager dans l'espace, emporté comme un esprit. Tantôt on contourne la courbe d'un ravin, tantôt la saillie d'un promontoire ; on passe du fond des gouffres à l'arête des précipices et, dans toutes ces formes si variées qui se succèdent à la vue, la montagne garde sa blancheur unie. Le soleil éclaire-t-il la surface des neiges, on y voit briller d'innombrables diamants ; le ciel est-il gris et bas, les éléments semblent se confondre. Lambeaux de nuages, monticules neigeux, ne se distinguent plus les uns des autres ; on croirait flotter dans l'espace infini ; on n'appartient plus à la terre²⁵." Le voyage en traîneau était une manière d'incorporer la montagne, de vivre à son allure en épousant ses contours. Tout près de la neige, on comprenait ses variétés, on contournait ses pièges, on se déplaçait avec l'aisance d'un oiseau en plein vol ou d'un farfadet des hauteurs.

C'est dans la redescente que l'épreuve de la montagne se vérifiait le plus crûment, surtout en période de tourmente. Le traîneau s'emballait souvent et plongeait dans les pentes. Il donnait l'impression à qui le conduisait de provoquer une avalanche, tellement il charriait de neige dans son sillage. Dans ce "galop infernal", cette "course effrénée", le promontoire ou le ravin, caché sous la neige, étaient les pires ennemis. L'arrivée au pied de la montagne était vécue comme un soulagement, parfois même comme la fin d'une longue "hallucination²⁶".

Reclus hésite lorsqu'il décrit le glacier tout en haut des massifs. Par contraste avec le "monde joyeux" de la nature d'en bas, il en fait un vaste milieu "morne, avec ses crevasses béantes, ses amas de pierres, son terrible silence, son apparente immobilité. C'est la mort à côté de la vie". Il utilise l'image du "linceul" pour évoquer la neige qui couvre les reliefs du sol en masquant ses aspérités et ses gouffres²⁷. Mais il sait que les mouvements du glacier modèlent "avec une force invincible" la surface de la planète. Ses neiges retournent aux nuages en s'évaporant. Des molécules infimes chutent à nouveau et reforment de la glace. Le glacier unit la terre et le ciel. Il fait partie des cycles vitaux.

Le géographe le classe dans le registre de la "nature inanimée". Il emploie pourtant des termes qui lui redonnent une âme, surtout à l'approche du printemps : "Quand on s'est fait l'intime du glacier par des longues explorations et que l'on sait se rendre compte de tous les petits changements qui s'accomplissent à sa surface, c'est une joie, un délice de le parcourir par un beau jour d'été. La chaleur du soleil lui a rendu le mouvement et la voix. Des veinules d'eau, presque imperceptibles d'abord, se forment çà et là, puis s'unissent en ruisselets scintillants qui serpentent au fond de lits fluviaux en miniature qu'ils viennent de se creuser eux-mêmes, et disparaissent tout à coup dans une fente de la glace en faisant entendre une petite plainte à la voix argentine²⁸." Comme par magie, le soleil chauffe l'atmosphère. Il transforme les ruisseaux en torrents qui drainent les alluvions sur les berges. Avec lui, le glacier reprend voix. Il est littéralement ressuscité. L'essentiel est dit : le glacier se meut et s'exprime. Mieux : il "marche sans cesse", sa "masse fendillée vibre d'un continuel frisson [et] secoue le manteau neigeux qui le recouvre²⁹". Comme s'il était la tanière d'un animal qui s'étirait de tous ses membres, après une longue période d'hibernation, et s'apprêtait à partir en quête de nourriture.

Au bout du compte, Reclus prend acte des résultats des recherches menées par les glaciologues du XIX^e siècle. Les hypothèses sur la mobilité des glaciers pouvaient varier (la dilatation des cristaux, leur regel, de l'eau à la base qui les fait glisser), Louis Agassiz, John Tyndall ou James Forbes aboutissaient à quelques conclusions simples. D'abord, le centre d'un

glacier se déplace plus rapidement que ses côtés. Ensuite, sa partie inférieure et ses étendues basses se meuvent plus lentement que sa partie supérieure et ses étendues hautes. Dans un glacier sinueux, c'est en revanche le côté vers la courbe extérieure qui progresse le plus. Enfin, un glacier voyage plus lentement l'hiver que l'été³⁰.

Les savants n'ignoraient pas que ces lois de mobilité pouvaient sembler paradoxales : au premier regard, les glaciers sont immuables. Ils sont si antiques, si permanents, si figés. Mais leurs lois prouvaient le contraire et c'était là le point important. En 1840, Agassiz résumait son propos, devant les hauts glaciers suisses, en écrivant que "tout en un mot porte ici l'empreinte de la mobilité et du mouvement sous l'apparence de l'immobilité³¹". Les villageois avaient raison de craindre les "surges glaciaires", ces avancées subites de masses qui dévalent les pentes montagneuses.

Une question demeurait néanmoins sans réponse : si elles bougent, les glaces vivent-elles ?

Crise de vocabulaire

Quoi que l'on pense de l'une ou l'autre des attitudes jusqu'ici évoquées, on devine peut-être qu'il faut abandonner certains réflexes. Une interrogation devient insistante : pouvons-nous voir le monde tel qu'il est, sans miroirs, et reconnaître la variété de ses formes de vie ? Ce n'est pas, à bien y réfléchir, une prétention démesurée. Disons que les contextes doivent encore être précisés. Concentrons-nous sur les événements qui suggèrent à leurs observateurs que les glaciers et les icebergs ont une personnalité.

Louis Legrand Noble et Frederic Church avaient assisté à la cassure interne d'un iceberg durant leur périple, au large des côtes du Labrador. Ils avaient évité de peu la cataracte de glace qui s'effondrait sur elle-même non loin de leur chaloupe. Sa frayeur passée, le narrateur s'était souvenu d'une

conversation qu'il avait eue avec le consul et un membre de son Église, à l'occasion d'un dîner à terre. Ce dernier lui avait confié qu'une rupture de glacier était la plus belle chose qu'il eût jamais vue durant toute son existence. Il avait eu le sentiment que l'iceberg qui s'était détaché avait rejoint une avenue invisible et qu'il s'était avancé glorieusement vers sa fin. Il avait comparé ce phénomène à un "tremblement de terre".

Une fois sur le pont de la goélette, Noble tire les enseignements de leur expérience avec l'iceberg qui s'effrite. Il comprend d'abord qu'une perte de masse à la surface crée un déséquilibre et fait bouger l'ensemble sur lui-même, comme lorsqu'on trébuche et qu'on veut retrouver son équilibre. Il distingue ensuite l'"iceberg de l'air" (*iceberg of the air*) de l'"iceberg de la mer profonde" (*iceberg of the deep sea*). Puis il note avec justesse que la vie de la masse entière dépend moins de ses mouvements visibles à l'œil nu que de ceux qu'elle effectue, sous la ligne d'eau, "autour de son centre, [de] sa rotation et [de] sa vibration³²".

Noble poursuit sa réflexion sur la désintégration de l'iceberg. Les blocs lui donnent l'impression qu'ils errent sur l'eau comme les nuages blancs dans le ciel. Ils flottent en fait "juste sous la surface de l'océan". Lorsqu'ils se cassent, leur force motrice est une "puissance explosive". Ils détonent comme une poudre de canon qu'on allumerait et qui causerait un bruit de tonnerre. Le son de leur rupture est terrible. Il emplit toute l'atmosphère du lieu. Même un pin frappé par la foudre n'inspire pas autant de crainte ! Puis on revient au moment où l'iceberg se détache du glacier. C'était déjà une explosion, le dernier cri avant le "plongeon final" dans les vagues frénétiques. Le spectacle d'une cathédrale qui s'effondre sur elle-même ou celui d'une montagne qui s'ouvre seraient du même ordre. Le révérend ne peut s'empêcher d'y voir les orgues de l'Apocalypse, l'œuvre du Créateur qui toujours crée et détruit. Il imagine "l'obélisque" qui entame son dernier voyage, au milieu d'une foule de ruines dans les eaux couvertes d'écume. La masse est condamnée à tourner sur elle-même en maigrissant de plus en plus, jusqu'à l'extinction³³.

Ces descriptions imagées occupent la fin d'un chapitre intitulé "L'histoire d'un iceberg". En tête du passage, Noble avait déclaré que c'était sans

aucun doute la “plus merveilleuse des histoires qui puissent être écrites”. Le chapitre est important. Le narrateur y récapitule les acquis de son texte et s'improvise biographe d'un être matériel. Il observe à cet instant précis que, “pour un esprit imaginaire, les icebergs ont une individualité et une vie”. Il s'explique en demeurant fidèle aux règles de son art rhétorique. Comme d'habitude, il provoque des associations entre toutes les formes du monde : les blocs sont tantôt des nuages, des montagnes, des monuments, tantôt des anges, des démons ou des animaux ; ils combinent les lignes, les surfaces, les mouvements et les couleurs du ciel, de la terre comme de l'eau. C'est pourquoi ils “surprennent, effraient et fascinent ; ils étonnent, inspirent, distraient, ravissent et hypnotisent”. Mais Noble change de ton et ajoute, avec plus de concision cette fois-ci, que les icebergs ont une “voix” : ils parlent un “langage vivant” à qui sait les écouter. On pense qu'ils se ressemblent. Pourtant chacun “diffère largement de tous les autres” par ses sons, ses mouvements et même ses choix³⁴.

Le changement de ton est à prendre au sérieux. Il signale deux ordres du langage à l'œuvre dans le récit. L'un est emphatique et grandiloquent. L'autre est retenu et plus sobre. Quatre chapitres auparavant, l'hypothèse d'une âme des icebergs a déjà été évoquée. Le vocabulaire s'est dépouillé d'un coup. Comme si le fait de supposer que les icebergs vivent et ont des personnalités distinctes installait un trouble dans le discours.

L'écrivain n'est pas toujours à l'aise. Son imagination vacille. Parfois, les mots ne l'aident plus à décrire ce qu'il entend. Il hésite et convoque ses dernières forces. Les métaphores courantes sont vaines. Il traverse une véritable crise de verbalisation : “Je suis fatigué de mes mots : émeraude, vert pomme, perle, coquillage, cristal, porcelaine et saphir, ivoire, marbre, albâtre, neigeux et rosé, Alpes, cathédrales, tours, sommets, coupoles et flèches. Je pourrais tous les jeter, à cet instant, dans un grand brasier et la flamme ne suffirait pas à éclairer le simple spectateur de cette scène³⁵.”

En pleine euphorie d'images, et tandis qu'il accompagne un peintre réputé, Noble admet que substituer aux icebergs des souvenirs de monuments européens ou des images de paysages orientaux n'est pas chaque fois approprié. Les masses ne sont pas les détails accessoires d'un

monde dont nous serions les uniques interprètes. Leur vérité sonore dépasse les pouvoirs de l'imagination, autant que ceux de la peinture de son compagnon de voyage. Aucune théorie du sublime ne peut rendre compte de cette vérité. La raison en est simple : le centre des icebergs se situe au-dessous de la ligne d'eau, dans le domaine de l'invisible. L'esthétique sublime, elle, s'en tient au domaine du visible. Elle ne s'intéresse qu'à l'"iceberg de l'air". Lorsque le bloc roule sur lui-même, sa partie immergée surgit avec fracas : son âme apparaît. Ce genre d'événement est plus intense que tout langage. Il ne dépend d'aucun spectateur.

L'iceberg remet ainsi en cause la capacité à déchiffrer le monde. Il peut même frapper d'inutilité le langage poétique. Le narrateur confesse son désarroi et avoue sa défaite : il espère que les langues islandaise ou groenlandaise possèdent des termes plus adaptés que les siens. Il ne reste pas les bras ballants et décide de se rendre plus attentif à la matière et à ses intonations. Il recentre son discours. En bon biographe, Noble connaît la fin de l'histoire et s'intéresse surtout aux moments de crise. Il retrouve la verve métaphorique. Dans le chapitre sur l'"histoire d'un iceberg", pourtant, les cycles vitaux des blocs font l'objet de descriptions plus sensibles que dans le reste de l'ouvrage. Les sonorités prennent une importance significative. On entend les bruits que l'iceberg émet lorsqu'il s'effondre sur lui-même : "Crac ! Crac ! Crac !" Sa gestualité est toujours monumentale. Mais les harmoniques dramatiques l'emportent sur les effets de volume. La morale de l'histoire est simple : pour comprendre un iceberg, les sons comptent plus que les mots. Acoustique oblige.

Les balades d'un homme heureux

Certaines illusions commencent peut-être à tomber. Comment aller plus loin maintenant ? Comment envisager l'iceberg et le glacier comme des êtres animés ? Quelles expériences, quelles catégories, quelles attitudes sont

nécessaires ? Et dans quel but ? Une option serait d'affirmer tout simplement que les entités en question sont sensibles et de repartir de là. Cela consisterait à aller trop vite en besogne. Car il faudrait détailler le comment sans avoir expliqué le pourquoi. L'autre option est celle que nous choisissons. Elle consiste à poursuivre sur le même chemin en avançant par petites séquences narratives. Continuons encore un peu à feuilleter notre album d'expériences pour raconter ses histoires et évoquer des figures significatives.

Entre les étés 1879 et 1899, John Muir arpente l'Alaska à sept reprises, comme s'il voulait vérifier la puissance vocale des icebergs notée par Louis Legrand Noble. Sa passion pour les glaciers remonte aux années d'études. Elle ne l'a pas quitté depuis. Il est ainsi le premier à penser que la Yosemite Valley a été creusée par les glaciers. Durant ses excursions dans le Grand Nord, il est d'abord accompagné d'un ami missionnaire de Fort Wrangell, Samuel Hall Young, de guides autochtones et de quelques autres associés. À cette époque, les Indiens tlingits assurent qu'ils entrent dans la zone de Wrangell en traversant un tunnel creusé sous le glacier par la rivière Stick-Heen.

Le naturaliste embarque sur le *Cassiar*, un vapeur fluvial. Lorsque le bateau parvient dans la zone où les glaciers se regroupent, il discute avec les passagers et répond à leurs questions sur l'histoire géologique du lieu : “Est-ce que les masses blanches que nous voyons dans les combes sont aussi des glaciers ? – Oui. – Qu'est-ce qui a créé les combes ? – Les glaciers eux-mêmes, *comme des animaux qui laissent des traces derrière eux*. – Depuis quand existent-ils ? – Depuis une infinité de siècles³⁶.”

L'expression sonne juste. Certains animaux parviennent à dissimuler leurs traces. Les glaciers, eux, sont les êtres sur terre dont les empreintes sont les plus faciles à déceler. Nul besoin de les flairer ni de se mettre à l'affût. Il suffit de regarder autour de soi pour distinguer les reliefs que leur progression a modelés. Les sillons sont profonds et les proportions d'antan toujours visibles. La neige n'efface pas les anciennes coulées qui ont entaillé les vallées. La signature des glaciers est éloquente.

Devant les stries qui lacèrent les parois de l'un d'entre eux, Muir note dans son carnet les réflexions suivantes : “Debout, en cet instant, face à ces traces laissées, si fraîches, si parlantes, si intensément vivantes, l'observateur, quand bien même il n'aurait pas été géologue, ne pouvait qu'être frappé par cet énorme travail de la glace en mouvement, sculptant les roches, composant les paysages – et comprendre que le monde, que nous imaginons achevé, est en train de naître, que nous sommes encore à l'aube de la création, que des montagnes conçues depuis longtemps sont encore en train de naître, que ces chenaux, devant nous, sont tracés pour des rivières à venir, que les bassins sont creusés pour des lacs, que le sol des moraines se désagrège et s'étale pour accueillir les plantes futures [...] selon un rythme secret, dans l'inépuisable renouvellement de la beauté³⁷.”

Les glaciers renforcent les convictions darwiniennes de Muir. Ils montrent que la Terre est dans un état de naissance continuée : là où ils disparaissent vont bientôt apparaître des étendues liquides, une nouvelle flore, d'autres montagnes. Le processus de fragmentation n'est ni le signe d'un monde abandonné, ni la preuve d'une décadence inévitable. Il indique le mouvement incessant de la vie, le jeu de l'évolution. Père des parcs nationaux aux États-Unis, Muir est convaincu que la nature se métamorphose. Elle se régénère toujours, comme si elle vieillissait en rajeunissant. Elle est en quelque sorte impérissable, même si elle souffre et a besoin d'être protégée. Une force vitale tient toutes ses parties. Les glaciers suivent le rythme des siècles. Ils façonnent la planète depuis des milliers d'années. Pour le naturaliste, ils ne s'arrêteront pas de sitôt.

Les glaciers ne sont pas des paysages. Ce sont des paysagistes, des sculpteurs qui polissent, meulent et découpent les plissements des terrains sur lesquels ils glissent, sans jamais se fatiguer. Même lorsqu'ils s'amenuisent, ils continuent d'œuvrer. C'est une évidence qu'ils se déplacent par eux-mêmes et vivent à leur manière. Ils ne sont jamais immobiles. Leur marche est d'ailleurs rythmée par des allures variées. Ils peuvent avancer en s'affinant, se retirer en épaississant, ou fondre de l'intérieur³⁸.

Les icebergs, eux, tombent dans l'eau, comme des avalanches. Parfois, ils pivotent par leur base immergée et agitent le grand corps de l'eau en s'affaissant brusquement. Le médecin explorateur Elisha Kent Kane estimait, devant les icebergs du Groenland, que le Créateur n'avait pas achevé son travail et qu'il avait abandonné cette partie du monde. En observant les processus d'érosion qui ont dessiné la zone de Wrangell, Muir ne songe pour sa part jamais à des ruines, et encore moins à une terre de désolation. Sa curiosité est d'abord scientifique : l'étude d'un iceberg permet d'analyser la masse dont il provient, le fragment est aussi intéressant que le tout, l'échantillon possède sa propre dynamique.

Mais d'où proviennent les icebergs ? Nombre des amis de Noble pensaient que les blocs résultent d'une accumulation de neige tantôt légère, tantôt gelée dans les régions de l'océan Arctique. Cette neige s'empile sur elle-même et se cimente sous l'effet du froid, de neiges nouvelles et de l'écume, jusqu'à former une île solide. La théorie était encore bien reçue au milieu du XIX^e siècle. Lorsque Noble objecte, en s'appuyant sur des faits relevés par des scientifiques, que les icebergs sont des glaciers "d'abord formés sur la terre, puis mis à l'eau", il n'inspire chez ses auditeurs que des moues dubitatives, parfois même un franc dédain³⁹. Pour Muir, il n'y a aucun doute. L'iceberg est la parcelle éphémère d'un glacier qui porte la mémoire de voyages mythiques : du premier flocon de neige tombé d'un ciel brumeux à une terre couverte de glace dont il s'arrache avec bruit et fureur.

Quand les nuages s'assombrissent, Muir cède parfois à la mélancolie. Les icebergs qui garnissent la "Glacier Bay" sont comme "une solitude de glace et de neige, jonchée de rocs récents qui semblaient pâles, lugubres et mystérieux". Mais il est bien plus souvent émerveillé par les glaciers qui synthétisent le passé, le présent et l'avenir, symboles d'une nature vierge vivant à son allure, échos de l'œuvre divine elle-même. Le naturaliste arpente la région du mont Saint-Elias à l'époque où d'autres luttent pour atteindre le pôle Nord. Il n'éprouve pas le besoin de monter si haut, ni même d'aller du côté du Groenland afin de voir ce que tant d'autres ont vu. Le spectacle des icebergs se déroule là, juste sous ses yeux.

Durant l'une de ses excursions, il descend dans une fosse. L'endroit se révèle être une "marmite", une cavité creusée par des cours d'eau qui résultent de la fonte d'un glacier. Il parvient jusqu'à un lac de montagne qui ressemble à un "océan Arctique en miniature, avec ses vaguelettes semblables à des rides sur l'eau, qui jouaient en murmurant contre les falaises gelées, et ses petits icebergs qui dérivait, poussés par les courants ou par le vent, pour s'échouer çà et là sur le rivage de la moraine". Il pose son sac, déplie sa tente et commence à ranger soigneusement ses affaires et ses vivres. Puis il s'apprête à se coucher pour dormir. Soudain, il entend un grondement de tonnerre. Il se relève, grimpe tout en haut de la moraine et s'arrête, stupéfait par la scène : "[...] le bruit terrible que je venais d'entendre était *le cri d'un iceberg nouveau-né*, de quinze à vingt mètres de diamètre, qui se balançait et s'enfonçait dans les vagues soulevées en se détachant du glacier – un cri éclatant, triomphant, comme s'il jouissait enfin de sa liberté après avoir effectué ce long, cet interminable travail d'arrachement⁴⁰".

Si le glacier est un animal qui laisse les traces de son passage, c'est un être vivant. Il est donc naturel qu'il donne naissance et que l'iceberg soit son enfant. Le raisonnement est logique. Muir décrit la rupture des glaciers dans les termes d'un accouchement. L'événement ne déclenche chez lui aucune ivresse du discours : en Alaska, le naturaliste contrôle mieux ses métaphores que le révérend Noble au large des côtes de l'île de Terre-Neuve. Il abandonne d'ailleurs ses compagnons, sans même les prévenir, afin de ne pas manquer une note de la symphonie des naissances d'icebergs. Seul, il s'aventure sur les glaciers. Il croise des "types d'icebergs fossilisés" qui lui semblent "préservés intacts durant de longues années", et sur lesquels poussent des arbres séculaires. Il identifie un glacier en recul. Son objectif principal est d'explorer le fjord Taku pour "comprendre ainsi comment les icebergs [sont] produits par les glaciers⁴¹".

Muir observe les lignes de cassure des masses. Il devine que la glace est une matière qui ne répond pas instantanément. Sa vitesse normale de transformation est lente. Elle conserve longtemps ses instabilités internes. Puis se déclenche un processus de fracturation qui modifie l'équilibre

général du glacier. Le naturaliste repère les zones de fragilité, les ruptures anciennes ou nouvelles qui courent entre la surface et la base. Il saisit que le futur iceberg se détache lorsqu'une crevasse à la base coïncide avec une crevasse en surface et se diffuse au niveau de l'eau. Dans ce processus, l'oreille assiste la vue.

Tandis qu'il dort, Muir est réveillé par des vagues qui viennent lécher les bords de sa tente. Produites par la chute de lourds icebergs, les plus hautes d'entre elles "parcouraient parfois une dizaine de kilomètres avant de commencer à perdre de leur ampleur, dans un grondement qui résonnait jusque dans les recoins les plus reculés des montagnes, d'autant plus impressionnant qu'il venait rompre alors *le grand silence du wilderness*. Ces vagues annonçaient aux quatre coins de la région *la naissance d'un iceberg*, un peu à la manière de ces secousses d'un tremblement de terre qui roulent sur des milliers de kilomètres pour transmettre leur message d'un continent à l'autre⁴²."

Les lacs de massifs montagneux et les rivages côtiers sont le plus souvent calmes, bercés par des mouvements d'eau plus ou moins faibles. La chute d'icebergs est un événement d'autant plus expressif qu'il bouleverse l'état régulier de la nappe liquide. Alors, les blocs se distinguent moins par leurs formes que par leurs bruits. Ils ne sont pas forcément très massifs. Ils ont des arêtes saillantes et des structures stratifiées qui portent la mémoire des neiges d'altitude. Mais ils agitent surtout les surfaces au point de soulever des vagues immenses qui se chevauchent dans un chaos général : les eaux colportent la nouvelle qu'un être vient de naître. En montagne ou le long des côtes, les glaciers et les vagues coopèrent bien volontiers. Une cambrure marquée, des ondes profondes, une ligne de crêtes haute : le ressac créé par la fracture transmet l'information. Les vagues sont les messagères des glaciers.

C'est un petit tsunami ! L'événement perturbe la quiétude de la région entière. Tous les vivants le remarquent, sous l'eau autant que sur les rivages et jusque loin dans les terres. Le son est si puissant que la faune des forêts l'entend distinctement. Cette grande perturbation est une animation. Les

icebergs parlent d'eux-mêmes. Ils n'ont pas besoin d'interprètes : ils sont membres de la grande nature.

Muir est subjugué par cet aspect de la vie des massifs glaciaires. Il décrit l'entrechoquement des icebergs toutes les cinq à six minutes. Il note que les sons remontent parfois de la partie immergée du glacier et invisible pour nous. Les blocs font plus de bruit encore. Ils rejaillissent jusqu'au front émissaire, puis plongent et replongent jusqu'au moment où ils se stabilisent à peu près. Il en déduit que si la glace sur terre s'amenuise, le niveau d'eau, lui, s'élève en général.

Autour du feu le soir, il interroge ses guides tlingits sur les relations respectueuses que les Indiens entretiennent avec les animaux qu'ils chassent. Il leur demande ce qu'ils pensent au sujet de l'âme des loups. Mais sa tête est un peu ailleurs. Il passe toutes ses journées à "observer le mur de glace, la vie et le comportement" des étendues gelées⁴³. La naissance des icebergs l'obsède. Déchiffrer cette partition le remplit de joie.

Les icebergs sont-ils des baleineaux ?

Nous pourrions être tentés d'éviter le langage de la naissance. Nous ferions observer qu'il est évasif et source de confusion lorsqu'on l'applique à un être inanimé. Nous affirmerions alors deux choses : d'une part, que nous parlons improprement – une matière ne peut pas naître ; d'autre part, que nous augmentons l'imprécision des concepts utilisés, dont celui de vie. Il y a amalgame puisqu'un même terme, celui de naissance, est employé pour désigner des êtres et des objets.

Refuser le langage de la naissance reviendrait à admettre une distribution stricte des rôles entre les êtres dits animés et les êtres dits inanimés. Or, les frontières entre ce qui est vivant et ce qui ne l'est pas sont plus floues qu'on ne le pense. Quand a-t-on commencé à décrire la rupture d'un glacier

comme une naissance ? Sans le savoir peut-être, Muir hérite de pratiques lexicales issues d'un contexte bien déterminé.

Le 19 novembre 1857, le photographe et écrivain scientifique John Thomas Towson prononce une conférence devant le public de la Société historique du Lancashire et du Cheshire. Il explique à ses auditeurs savants et curieux que les icebergs ont une apparence qui les distingue des autres formes de glace. Comme tant de ses contemporains, il rappelle au public que les aspects de ces blocs dérivants sont fantasques et qu'ils ressemblent tantôt à des précipices, tantôt à des pinacles ou des falaises de craie. Les icebergs s'élèvent à des centaines de mètres au-dessus de leur ligne d'eau et font miroiter des couleurs vert émeraude lorsque le soleil illumine leurs crevasses. On trouve parfois de véritables lacs bleu azur à leurs sommets.

L'orateur poursuit son discours en ajoutant que "les icebergs ne sont pas les produits d'une saison. Il y a des raisons de penser au contraire que ces masses se sont formées à la même période que nos rochers tertiaires. Ils sont de même nature que les glaciers dans des régions plus chaudes de la Terre. Mais au lieu de fondre dans les vallées, ils sont poussés vers l'océan et d'immenses blocs se cassent et chutent dans l'eau. Les pêcheurs de baleines groenlandais ont nommé ce processus le « vèlage » (*calving*) d'un iceberg⁴⁴".

Le terme est saisissant, plus précis que celui de "naissance". Towson n'est pas le seul à l'utiliser. Avant lui, le géologue Hinrich Johannes Rink emploie le même vocabulaire, à quelques différences près. Lorsque le fragment du glacier chute dans l'eau, écrit-il, l'action "est nommée *calving*, et le choc est tel que parfois l'océan est agité jusqu'à seize miles à la ronde. D'au-dessus, il est évident que les icebergs ne peuvent pas être considérés comme se détachant de la côte ; il serait plus approprié de dire qu'ils surgissent de la mer". Pionnier de la glaciologie et fondateur (en 1861) du premier journal en langue groenlandaise, Rink semble afficher sa préférence pour une explication du "vèlage" par l'usure ou la rupture des parties immergées, ce que les glaciologues d'aujourd'hui appellent la "sous-coupe" (*undercutting*). Il note pour sa part que ce sont les colons danois qui "nomment singulièrement *calf-ice* [...] les fragments de glace tombés⁴⁵".

Appliqué aux glaciers et aux icebergs, le terme de “vêlage” remonte au moins à la première moitié du XIX^e siècle. Le révérend Henry Theodore Cheever rapporte qu’un navire baleinier américain, qui portait le nom de *Pacific*, s’était perdu en 1807. Le capitaine avait voulu s’amarrer à un iceberg de haute taille en maintenant son bateau à distance avec des chaînes. Il avait dépêché une chaloupe pour que ses hommes plantent des ancres dans la glace. Des empreintes en forme de “S” se dessinaient déjà sur les parois du bloc. Mais au moment où l’un des matelots le frappa à nouveau, “un bruit de craquement retentit et plusieurs gros morceaux, ou « *calves* », comme ils sont techniquement appelés, chutèrent dans la mer⁴⁶”. Puis la masse entière s’effondra et fit dangereusement gîter le bateau.

On peut conjecturer que le vocabulaire circule à la fin du même siècle parmi les autochtones groenlandais. L’auteur d’un article publié en août 1892 dans le journal *Scribner’s* tient les propos suivants : “[...] les Esquimaux sont si familiers de ce processus dans lequel des montagnes se séparent de la terre glacée que, lorsqu’ils entendent leur grondement, ils disent que le glacier « vèle » (*is calving*) ou « accouche de son bébé » (*giving birth to its young*)”. Plein de préjugés, il ajoute que cette description est “sauvage”. Elle est “commune aux peuples primitifs” et “non civilisés” qui insufflent la vie dans les rivières et les courants marins, comme dans toute la nature. Elle se dissipe d’elle-même lorsque la culture se développe et fait triompher la raison⁴⁷.

Les représentations des Inuits sont ici jugées au nom de la critique des croyances naturelles des “indigènes” et du combat mené par l’esprit civilisé contre leur supposée barbarie. La philosophie de l’histoire qui alimente, à cette époque, les politiques de conquête territoriale inspire ce passage du texte. Par contraste, l’auteur dévoile des aspects essentiels du système de pensée qu’il récuse.

Un fait paraît certain : toutes ces citations attestent un usage répandu au XIX^e siècle du terme de “vêlage” parmi les pêcheurs de baleines américains, danois et groenlandais. Cet usage est lié sans doute à une histoire générale des pratiques commerciales. Est-il plus ancien encore ? Les colons

scandinaves du Groenland l'ont-ils auparavant inspiré aux Inuits en amenant leurs troupeaux, ou ces derniers en sont-ils les auteurs⁴⁸ ?

Au sens littéral, le vêlage fait entendre que le glacier accouche d'un iceberg comme une vache met bas son veau (*calf*). Le mot était déjà employé pour des mammifères marins. Dans la dixième édition de la nomenclature du naturaliste Carl von Linné, qui date de 1758, le nom latin du phoque commun est *Phoca vitulina* ou "veau marin". Il s'applique aux blanchons des femelles. En anglais, on parle de "*whale calf*" pour désigner le baleineau. Dans l'environnement des pêcheurs qui écumaient les eaux du Groenland, on peut légitimement supposer que l'iceberg fut associé plutôt à un baleineau qu'à un veau. Les sources sont si rares qu'il est difficile néanmoins de savoir quelle langue a porté la première ce jeu d'associations.

L'étymologie érudite est importante. Mais l'essentiel est de comprendre que le "vêlage" fait de l'iceberg un être vivant, une matière chaude et non froide. Les pêcheurs de l'époque décrivaient l'iceberg par des activités qu'il partage avec des mammifères marins : naître dans l'eau et tourner sur lui-même. Ils le libéraient des canons du discours romantique qui y voyait tous les monuments de la planète. L'iceberg n'était plus l'objet d'une imagination débridée qui se le figurait en le défigurant à coups de métaphores et d'analogies. Le "vêlage" est encore une métaphore aux yeux des linguistes. Cette manière de dire est surtout une manière d'être qui rapproche deux non-humains, l'iceberg et le baleineau. Au prix d'un certain paradoxe, les pêcheurs ont fait entrer les icebergs dans le monde de la vie. Ils les ont animés.

Les scientifiques ont rapidement admis cet usage propre aux métiers de marins et de pêcheurs. Les glaciologues emploient le mot "vêlage" pour caractériser les processus de rupture qui précipitent la partie terminale crevassée d'un glacier dans la mer ou dans un lac, et même en montagne (on emploie l'expression de "vêlage sec" quand un sérac se détache). C'est peut-être une licence poétique. Le terme n'en fait pas moins partie des lexiques académiques. Il est présent dans toutes les études portant sur la manière dont les glaciers réagissent aux variations saisonnières qui déterminent leurs cassures. Les dictionnaires non spécialisés l'ont

enregistré. Il n’y a là rien de vraiment surprenant : s’intéresser à la phénologie sensible de ces masses, c’est s’apercevoir que la glace est “vibrante”. Elle réagit, comme n’importe quel être vivant, aux cycles de la Terre⁴⁹.

L’esprit des lois

Tout organisme est soumis à des changements d’état et réglé par des enchaînements multiples de causes et d’effets. Sans prétendre nous substituer aux glaciologues professionnels, essayons de présenter avec clarté le phénomène du vêlage et certains aspects de la vie de l’iceberg une fois qu’il a chuté dans l’océan. Puis nous donnerons les conclusions que l’esprit peut tirer de la lettre des lois physiques.

Dans une masse glaciaire, rien n’est stable. Les mouvements se compensent les uns les autres : tant sur le front et au sommet qu’au niveau de l’eau ou au-dessous. L’équilibre général est sans cesse redéfini. La “fonte thermique” et la “désintégration mécanique” sont les causes principales de la rupture d’un glacier. La première réduit le volume de la glace, tandis que la seconde la casse⁵⁰.

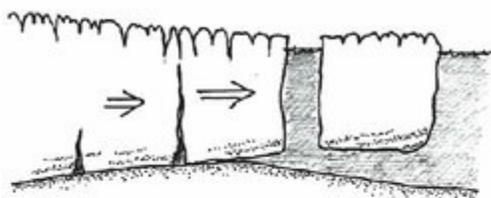
Que se passe-t-il exactement dans la fonte ? En deux mots : des cristaux s’évaporent sous l’effet de la chaleur et d’autres s’amassent les uns sur les autres. Des bulles d’air sont libérées. Dans le cas d’un glacier côtier ou lacustre, les vents et les vagues érodent les parois en contact avec l’eau. Des crevasses, des stries et des fissures internes apparaissent. Ce sont des points de fragilité, des “zones de vêlage”. Des parties commencent à basculer lorsque l’ensemble se fend verticalement. La cassure se produit si les crevasses s’agrandissent “autour d’un même périmètre”. On dit alors que le processus mécanique “assiste” le processus thermique.

Tout dépend de la taille des glaciers et de l’état de leurs “moulins”. Les moulins sont des puits qui se forment à la surface. Ils acheminent l’eau de

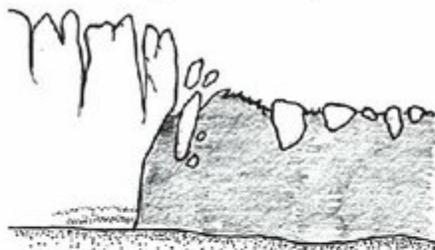
fonte jusqu'au socle rocheux et contribuent à faire glisser les masses plus ou moins lentement. Les petits glaciers fondent en peu de temps et vèlent des blocs de taille réduite. Les grandes “lignes de glace”, elles, résistent mieux. Leur partie terminale “s'allonge”, elle “s'affine” progressivement. La banquise côtière ou des icebergs échoués sont susceptibles de “retarder” le phénomène de vèlage, en limitant l'action du ressac. Mais les masses faiblissent sous leur propre poids, elles fléchissent de plus en plus, et les marées viennent quand même buter contre elles. De gros morceaux finissent par chuter d'un coup dans l'eau. En général, ces naissances se produisent “entre la charnière et la pointe de la langue” du glacier.

Le langage scientifique s'ajuste à la variété des phénomènes observés. Il modélise les nombreuses contraintes exercées sur les fronts glaciaires. Afin de simplifier, identifions avec les glaciologues Douglas I. Benn et Jan A. Åström, quatre “styles” généraux de vèlage :

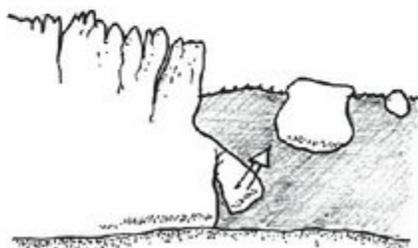
A : Étirement longitudinal



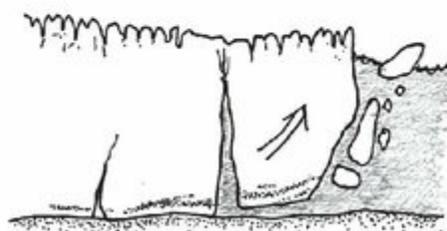
B : Fonte de glace sous coupe



C : Vèlage sous-marin d'un pied de glace



D : Vèlage sous-marin par rotation d'un bloc de pleine épaisseur



Schémas extraits de “Calving Glaciers and Ice Shelves” de Douglas I. Benn et Jan A. Åström, *Advances in Physics*, 2018, vol. 10, n^o 3/1, p. 1053.

Un iceberg naît, on le voit, à la suite de fractures très différentes. Des mouvements de pression poussent la masse glaciaire dans le sens de la

longueur vers la mer (A). Une dynamique de fonte en profondeur fait chuter des faces verticales supérieures dans l'eau (B). Tantôt, un pied de glace se soulève (C). Tantôt, c'est un morceau entier de la langue glaciaire qui s'échappe (D).

À l'évidence, les vibrations des vagues jouent chaque fois un rôle non négligeable. Elles font monter le taux de "stress hydrostatique" du glacier⁵¹. Pour autant, un glacier qui se casse ne libère pas forcément tout de suite un iceberg. La langue glaciaire agit comme une "poutre en porte-à-faux". Celle-ci est soutenue tantôt par la "poussée de la mer", qui la fait flotter, tantôt par la "rigidité de la glace". Il arrive que la mer ne supporte pas le volume de la plaque glaciaire lorsque la poutre casse. Alors, le futur iceberg "s'accroche, parfois pendant des décennies".

Une fois dégagé du glacier, l'iceberg est entièrement lié à son environnement maritime. La houle le fait "osciller", si sa glace est "rigide". Elle le fait "vibrer", si sa glace est "élastique". Le mouvement fait plus ou moins émerger sa masse ou la pousse à basculer d'avant en arrière. Le bloc est livré à l'eau et aux vents : sa densité est modifiée par la "chorégraphie des courants marins et le bal des masses aériennes". Là aussi, une chaleur latente déclenche le phénomène de fonte. Mais celui-ci s'accélère avec l'iceberg. Rien de plus normal : la glace n'est plus dans un état aussi "comprimé" que dans le glacier.

La durée de vie d'un iceberg dépend du rapport entre sa longueur et sa largeur autant que des vicissitudes de sa partie émergée et de sa partie immergée. Le sommet de l'iceberg est d'abord constitué de neige ou de névé, tandis que le reste de son corps, lui, est fait de glace. Le vent érode sa crête et use ses hauts côtés. Les courants et les vagues crevassent ses flancs au niveau de l'eau et au-dessous. L'iceberg entier se retrouve fragilisé. Il pivote lentement sur son axe et sa partie subaquatique passe au-dessus de la ligne d'eau. Dans le vocabulaire de Louis Legrand Noble, on dirait que la "tête" visible bascule et que l'"iceberg de la mer profonde" devient l'"iceberg de l'air". Le nouveau sommet est d'autant plus sujet à l'érosion des éléments. Arrive ensuite le moment où il se met lui-même à vêler. Il s'effrite et se brise en plus petits morceaux.

Tout vèlage a ainsi un “coût” : c’est celui d’une dissolution irréversible. Les jours de l’iceberg sont comptés. Plus il dérive, plus il maigrit. Parfois, il se rattache à un glacier. Il se “réincorpore” et une partie de lui-même regèle. Il peut également s’arrimer à une protubérance du sous-sol marin. Puis il se dégage de nouveau et finit par disparaître dans l’océan. L’historien Stephen J. Pyne note (dans son livre *The Ice* dont la première édition date de 1986) qu’une fois dans le plein océan, un iceberg de l’Antarctique progresse en adoptant une vitesse standard de huit à treize kilomètres par jour. Sa longévité moyenne se situe entre quatre et six ans.

Toute opération de langage fabrique des contraintes de sens. Elle exige que la lettre et l’esprit ne divergent pas trop. Des ambivalences sont produites, dont il faut s’accommoder. Dans notre cas, la mécanique des fluides géophysiques abrite une tendance animiste : le terme de “vèlage” crée des effets d’individuation. Quand les glaciologues l’emploient, ils présupposent, volontairement ou non, que l’iceberg est un être animé qui possède des caractéristiques propres. Adoptons ce dernier point de vue pour quelque temps. Après tout, il suffit d’envisager les suites logiques de cette manière de parler. Il y en a au moins quatre.

C’est un fait objectif que les glaciers sont antiques. Les glaciologues contemporains sont d’accord sur ce point avec John Muir. De même, les glaciers libèrent périodiquement une partie de leur masse. Lorsqu’ils bordent une mer ou un lac, ils vèlent des icebergs à un moment ou un autre de leur cycle de vie. Pour décrire ce phénomène, les scientifiques ajoutent à l’expression de “vèlage” celle de “glacier parental”. Si les parents sont anciens, il suit que les icebergs qui chutent dans l’eau le sont également. Ils sont constitués de la même matière. Première conclusion : le bloc qui se détache est dit “nouveau-né”. Mais on doit alors admettre que l’être qui se met à crier a déjà un certain âge, peut-être même qu’il possède la force d’un adulte. Ce raisonnement n’est pas fantaisiste, il est empirique. Quel nouveau-né pourrait faire sombrer des navires ?

Un iceberg qui dérive peut être dangereux. Caché dans la brume, il crève la coque des navires et les précipite dans les profondeurs. En réaction au

nauffrage du *Titanic* le 15 avril 1912, une Patrouille internationale des glaces (International Ice Patrol) fut créée dès 1914. Aujourd'hui encore, tout vêlage déclenche un processus de surveillance serrée. C'est le cas des icebergs tabulaires qui se détachent des fronts glaciaires antarctiques et suivent les courants de l'océan Austral qui coulent d'ouest en est. Leurs trajectoires sont étudiées par satellite. Les autorités compétentes émettent à intervalles réguliers des communiqués à destination de la marine marchande et de tourisme. Deuxième conclusion : l'iceberg qui naît est potentiellement un enfant tueur, un prédateur impitoyable.

Enfin, l'iceberg devient à son tour un géniteur. Le vêlage ne caractérise pas uniquement l'arrachement au glacier parental. Le bloc qui flotte finit par se retourner. Il commence à se dissoudre. Puis il se casse et abandonne des fragments. Sa fonte donne naissance à plusieurs enfants. Les glaciologues utilisent à cet égard un vocabulaire informel. Ils parlent non seulement de "parent" et d'"enfant" mais aussi de "mère" et de "fille". Un exemple : le fragment B-15B désigne l'une des filles de l'iceberg B-15. Lorsque ce phénomène survient, l'iceberg-mère, ou parent, est lui-même rebaptisé : B-15 devient B-15A⁵². Ainsi l'iceberg-mère dérive en étant accompagné de ses bébés filles et souvent d'autres mères avec leur propre descendance (les petits morceaux s'attirent). On a pris l'habitude de considérer l'iceberg comme un solitaire. Voici qu'il devient un être responsable d'une famille entière. Troisième conclusion : le terme de "vêlage" désigne les changements d'état de l'iceberg, du nouveau-né à l'adulte qui donne naissance à d'autres enfants. Ces êtres mèneront ensuite leur vie.

Il est peut-être plus facile d'apercevoir un édifice religieux dans un iceberg à la manière des romantiques. Les vitraux ont pour fonction de donner vie à l'intérieur de l'ouvrage construit par des humains. On peut penser qu'un souffle anime la lumière et que l'iceberg respire comme une structure inspirée lorsque les rayons du soleil se glissent dans ses crevasses. L'imagination compare. Elle instaure une distance entre un sujet et un objet. Elle instruit une hiérarchie et trace une ligne de démarcation. Elle utilise des métaphores qui dissolvent le comparé dans le comparant. L'iceberg devient

une cathédrale. C'est l'artefact humain qui fournit la norme de la comparaison⁵³.

Il en va autrement avec l'équivalence de l'iceberg et du baleineau dont témoigne notre petite histoire du terme de "vêlage". Rappelons-nous : deux entités non humaines sont rapprochées. Ce sont toujours des humains qui parlent. Mais une relation d'égalité est posée entre des êtres différents qui possèdent des qualités communes. Personne ne considère l'un comme supérieur à l'autre. Les corps ne sont pas les mêmes. Pourtant les attitudes extérieures se ressemblent. Les icebergs et les cétacés accomplissent des mouvements semblables dans l'eau. Des masses formées de cristaux de glace et de bulles d'oxygène sont ainsi perçues comme vivantes au même titre que d'autres êtres composés de sang et d'eau.

Dans son documentaire de 2007 sur le quotidien des gens qui travaillent dans les stations scientifiques de l'Antarctique, le réalisateur Werner Herzog filme un entretien avec Douglas MacAyeal. Le glaciologue suit un iceberg, le dénommé "B-15", depuis son détachement de la plateforme de Ross en mars 2000. Les proportions de cet iceberg tabulaire sont gigantesques au moment de la cassure : deux cent quatre-vingt-quinze kilomètres de long sur trente-sept de large et trente mètres au-dessus de l'eau pour quatre cents mètres au-dessous. MacAyeal soupçonne que le bloc est conscient. Il le connaît bien : B-15 occupe toutes ses journées, à la manière d'un partenaire de travail. Il l'estime et s'en sent proche. Herzog donne à ce moment de leur dialogue l'allure d'une confiance libératoire⁵⁴.

Les glaciologues ont convenu, au moins dans le langage, de l'équivalence établie par les marins et les pêcheurs du XIX^e siècle entre une matière et un mammifère marin, on l'a dit. C'est elle qui les pousse à décrire le monde des icebergs sur le double modèle des âges de la vie et des rapports de parenté. D'où une quatrième conclusion : connaître les lois de fracturation des glaciers n'empêche nullement de penser que son objet d'étude est animé. Le sentiment que les icebergs sont doués d'une personnalité est parfaitement compatible avec la volonté de les étudier au moyen d'équations et de formules. En assistant à un vêlage d'icebergs,

peut-être des scientifiques songent-ils *vraiment* à des baleineaux. Peut-être entendent-ils l'écho de leur propre animisme latent, comme les marins d'hier au large du Groenland.

Dès lors, une seule question se pose : quel sens y gagne-t-on ?

Ne pas se tromper de monde

De retour d'Islande, j'ai relu un texte de Val Plumwood dont le souvenir obsédant me trottait dans la tête. La philosophe éco-féministe raconte son expérience atroce avec un crocodile. En février 1985, elle part en canoë sur l'East Alligator River, dans le Territoire du Nord de l'Australie. Elle sait que la région est habitée par des colonies de crocodiles. Mais elle s'y aventure quand même. Dans le très bref instant qui précède l'attaque de l'un des reptiles, elle croise le regard de son chasseur. Elle qui se promenait en toute innocence, sans tactique de fuite ni plan de défense, vient d'être repérée par un autre vivant à l'affût. Elle est littéralement happée. Elle survit malgré la violence du choc et du corps à corps qui s'ensuit. Elle parvient à s'échapper et rampe des heures jusqu'à ce que des rangers la recueillent presque inconsciente. Rétrospectivement, elle interprète son imprudence : avoir pensé qu'elle était un individu supérieur et distinct des autres êtres.

Devenir "le festin" d'un vivant, se transformer en "denrée nutritive", ce n'est pas seulement une expérience cruelle et "extrêmement dérangeante". Quand on se voit dans l'"œil du crocodile", au moment où celui-ci s'élançe, on change d'identité, radicalement. On devient d'un coup l'humain tel qu'il apparaît à ce moment-là au prédateur : une simple proie. Le monde de la vie sauvage n'est pas "parallèle", il ne se déploie pas à côté des sociétés humaines, dans un univers à moitié réel et à moitié imaginaire. Le seul monde qui existe est celui où tous les êtres vivent "la mort des autres". Ne pas le comprendre faillit coûter la vie à Val Plumwood.

Dans le récit de ce moment “initiatique”, l’autrice évoque un autre épisode durant lequel elle a ressenti une impression semblable de “déconnexion” avec la réalité. Lors d’une sortie également en canoë mais dans les confins du Nord du Canada cette fois-ci, elle parvient à un endroit où le relief lui paraît étrange. Ce qu’elle voit “présentait des marques de strates géologiques parallèles et légèrement orientées vers le haut. Dans la mesure où, en pareilles circonstances, l’œil humain a tendance à faire du sol sa référence horizontale, je fis l’expérience d’une puissante et tenace illusion selon laquelle nous naviguions au sein d’un paysage plan sur une rivière nettement inclinée vers son aval. Pourtant, certains éléments ne coïncidaient pas. La déclivité du fleuve avait l’air importante, or son flot était apaisé et lent, dénué de rapides”.

Sur l’eau, Plumwood ne réussit plus à saisir le lien véritable entre la rivière et son relief. La descente a beau être agréable, elle est inquiète. Elle confond les indices du paysage, comme si elle évoluait là aussi dans un autre monde. Elle mélange le référent du rivage et celui de la rivière sans arriver à rapporter l’un et l’autre à leur géographie réelle. Or ce n’est pas le sol mais la rivière qui est horizontale. La philosophe compare cette expédition paisible, et néanmoins intrigante, à l’épreuve de sa rencontre avec un crocodile. Malgré leur différence manifeste, les deux expériences correspondent à des épisodes de désorientation profonde. Ce sont des “moments de vérité”. Chaque fois, dit-elle, la perception de soi se “détraque”.

Plumwood a développé par la suite une critique de l’“hyper-séparation” entre les humains et les non-humains. Malgré les souffrances endurées, elle a tiré les leçons de son combat avec le crocodile et élaboré une philosophie nouvelle. Le postulat de cette philosophie est clair : rompre avec le réflexe du “grand récit autocentré dans lequel toutes les phrases commencent par « je »” pour enfin voir le monde “depuis l’extérieur⁵⁵”.

Le postulat est applicable à des cas de figure moins tragiques. Au-delà des deux cercles polaires, la blancheur sans périmètre et les étendues sans contours font glisser d’un univers habituel à un univers où rien ne se comprend plus de la même manière. Nombre de récits montrent que vivre

dans les glaces procure parfois un sentiment de présence intense, après celui d'une désorientation radicale. Le dépaysement est tel que l'expérience permet de clarifier une partie de ses désirs et de se désincarner de la prison du moi. Là-bas, beaucoup ont cessé de fouiller leur âme. Ils ont oublié leurs angoisses et remis leurs certitudes. Sous l'influence de terres rudes, ils ont vu, eux aussi, le monde "depuis l'extérieur", comme neuf : un monde non pas intact mais différent, bien plus vaste et peuplé d'une infinité d'autres présences. Ils sont devenus membre d'une planète qui n'appartient à personne.

Les événements qui troublent les cadres courants de la perception doivent être pris au sérieux. Ils modifient les rapports que l'on entretient avec la Terre. Ils obligent à mettre entre parenthèses les points de vue égocentriques. Ils dévoilent souvent des affinités inédites entre les êtres et des formes de vie inattendues. Un "vêlage glaciaire" est de cet ordre. L'expression suggère que le glacier est animé et qu'il est susceptible de nous voir en train de le regarder. Quand on l'utilise, on accepte une prémisse du raisonnement animiste : être vivant, c'est être perçu par d'autres êtres.

Le sens que l'on y gagne est celui d'une petite révolution de nos habitudes.

Contrairement à ce que nous pensons, nous ne sommes jamais seuls. Ne pas être vu, ni entendu, ni senti, cet effacement-là est impossible. Vivre, c'est toujours être repéré. Il reste sans doute beaucoup à faire pour apercevoir, sans les gêner, les êtres qui nous observent, de jour comme de nuit. Nous ne savons pas nous rendre discrets. Nous brandissons trop de miroirs entre nous et la nature. Le plus souvent, nous ne prêtons attention qu'à nos semblables. Tantôt on les célèbre, tantôt on les stigmatise. Puis on s'enfuit.

Là réside l'illusion : croire que nous ne sommes pas scrutés quand nous sommes loin de nos congénères. Croire que nous progressons incognito lorsque nous sommes seuls. Croire enfin que nous pouvons être *vraiment* seuls.

C'est se tromper de monde.

CHAPITRE 3

LES VIES INATTENDUES

L'écrivain Barry Lopez a passé de nombreuses années dans le Grand Nord. Il en a tiré un diamant bien ciselé, un livre de sagesse qui se lit comme un carnet d'aventures et un récit scientifique. Dans ses *Rêves arctiques*, il décrit l'étrangeté des régions qui ne connaissent que deux saisons pleines et de très fortes amplitudes de lumière. Les populations qui résident au-dessous du cercle polaire sont habituées à l'alternance de périodes d'une durée de vingt-quatre heures. La vie sociale suit un rythme circadien. Mais en Arctique, la nuit ne succède pas chaque fois au jour. Une bonne partie de l'année se déroule dans la pénombre, un mélange de lueurs et d'obscurité propice aux illusions des sens. La neige et la glace ne sont ni des accidents rares, ni des situations exceptionnelles à ces latitudes. Elles font partie du cours des choses et de l'écosystème, au même titre qu'ailleurs les pluies tropicales ou le sable des déserts écrasés de chaleur⁵⁶.

Trouble dans la perception

Que voit l'œil durant les périodes de nuits polaires où l'esprit et le corps s'adaptent à la semi-clarté ? Qu'entend l'oreille lorsque le cerveau est légèrement léthargique, un peu déstabilisé par un sommeil arythmique ? Que touchent les mains quand un mal de crâne digne des hautes cimes cloue au lit un individu même bien préparé ?

Les grandes étendues de glace, au Nord comme au Sud, perturbent le système sensible.

La monotonie des surfaces trafique le jeu des distances. Elle suscite des illusions de silhouettes. On croit distinguer un ours, c'est un lièvre arctique. Des mirages appelés *fata morgana* simulent des côtes montagneuses. Un petit traîneau devient un énorme piton rocheux (ou *nunatak*). Un bâtiment entier se transforme en motoneige. Tout paraît à la fois loin et proche. On hésite. La neige trompe.

Les différences d'échelle donnent le vertige. Face aux crêtes de compression d'une banquise, le regard est dérouté. Des rocailles sont recouvertes par une neige qui paraît crémeuse et sans dangers. Ce qui semble plat là-bas se révèle être ici un amas de saillies. Des glaciers, avec leurs crevasses, surgissent derrière des parois escarpées. Des fragments de séracs s'empilent dans les creux. Les cristaux étincellent au-dessus de ponts de glace et se transforment en bulles aériennes légères dont les arêtes sont tranchantes. Les vents eux-mêmes sculptent des formations de glace acérées. Ce sont des lignes de dunes auxquelles on donne le nom de *sastrugi*.

Il arrive que la neige sur la terre et la neige dans le ciel se mélangent. Parfois, des nuages sont traversés par des arcs-en-ciel. Parfois, le panorama devient uniformément blanc. Le phénomène de "*whiteout*" (le "blanc dehors" ou "jour blanc") est familier aux montagnards. Cette situation est fréquente aussi sur la banquise. La lumière réfléchie se réduit. Les paysages deviennent absents. Les ombres s'effacent. Le fond disparaît. Il fusionne avec son contraire. Les lignes horizontale et verticale coïncident. Une clarté toute plate aveugle. Le sens qui généralement domine dans d'autres circonstances, l'œil, avoue son impuissance. Les autres sens vacillent. En montagne, il faut regarder ses pieds et attendre que les sommets, tout en haut, se dévoilent pour se raccrocher à des repères. Qui progresse sur la banquise doit avoir l'oreille attentive afin d'entendre, par exemple, le bruit des vagues sans distinguer aucune côte.

Souvent derrière la glace, il y a encore de la glace. Toute une étendue se tient et se prolonge à perte de vue. On la devine sans la comprendre. Durant son expédition antarctique de 1901-1904, l'explorateur Robert Falcon Scott avoue que "ce n'est pas ce que l'on voit qui nous inspire de l'effroi mais la connaissance de ce qui s'étend au-delà de nos yeux. Nous ne voyons que quelques kilomètres de neige chiffonnée unie par un horizon de vaguelettes, mais nous savons qu'au-delà de cet horizon il y a des centaines et des centaines de kilomètres qui n'offrent rien à l'œil épuisé [...]⁵⁷".

La glace désoriente. Elle s'impose en abolissant la plupart des réflexes représentatifs et signe la faillite momentanée de l'esprit analytique. Les

manières familières d’appréhender le temps et l’espace sont neutralisées. Pensons aux aurores boréales ou australes qui agitent d’immenses voiles colorés et nous rendent muets.

Les surfaces gelées semblent si unies que les aventuriers ne leur prêtent parfois plus aucun ornement. Carl Weyprecht, le commandant en mer de l’expédition austro-hongroise racontée par l’écrivain Christoph Ransmayr, consigne dans son journal : “Celui qui veut réellement admirer la nature doit l’observer dans ses extrêmes. [...] Sous les tropiques, l’œil se perd dans l’énorme quantité de détails à admirer ; ici, il se concentre, faute de détails, sur l’imposante totalité et, faute d’un produit unique, sur les forces productives. Ni distraite ni influencée par l’élémentaire, l’attention se focalise ici sur les forces mêmes de la nature⁵⁸.”

Weyprecht invoque le registre du sublime et les puissances élémentaires. Il pense que la nature monumentale du Nord ne s’embarrasse pas de signes. Au lieu de se perdre dans l’ordre du minuscule, elle se déploie dans celui, terrifiant, de la grandeur. Au beau milieu des glaces, personne ne doit espérer qu’un décor opulent, riche en indices, surgisse pour accrocher son attention. Tout le monde est écrasé par la démesure de la matière. Lorsque le lieutenant de vaisseau de ligne reporte ces observations, la situation de l’équipage est dramatique. Ils sont prisonniers des glaces. L’univers qui s’étale, à l’infini, reflète leur profond désespoir.

Pour eux, rien ne vit. La mort règne.

Quelles que soient les expériences vécues, les mondes de glace et de neige dérangent les certitudes. Ils décivilisent le regard. Personne ne peut tricher avec ses convictions, ni même avec ses sens. C’est une épreuve de vérité. Lorsque le fond et la surface ne se distinguent plus, une alternative se présente : la contemplation intérieure ou le corps à corps avec la glace et le ciel dont l’image lumineuse est filtrée.

Des cristaux volettent dans l’air par temps clair. Puis ils s’assemblent et forment de petits nuages. Ils diffractent la lumière à travers des couronnes iridescentes. Ils dansent et ont une odeur un peu piquante, presque salée. Peut-être est-ce pour cette raison que les Tchouktches de la Sibérie orientale souhaitent la bienvenue aux premiers flocons qui tombent⁵⁹.

D'autres estiment que le glacier regarde les humains, que la banquise s'éveille et que l'iceberg hurle comme un nouveau-né. Les pays de neige et de glace poussent à redessiner les frontières entre la vie et la mort. Il suffit d'observer avec attention la ligne de flottaison et les flancs aquatiques d'un bloc qui dérive dans l'océan : des processus écologiques en renouvellement permanent s'y accrochent. L'impression d'un équilibre figé dit le contraire. Puisque tout est blanc, tout semble statique. Pourtant, des vies se suspendent au sous-sol de l'iceberg, sa partie immergée. Elles pétillent à la surface de l'eau et attirent les mammifères marins.

La glace vivante

Nous sommes en 1250, en Norvège.

Un fils interroge son père sur la nature des glaces et des icebergs du Groenland et de l'Islande. Ce n'est pas sa première question. Il veut en savoir plus sur ces pays lointains, deux îles presque inhabitées, battues par les vagues. Il presse son père de l'informer avec la plus grande précision. Comme s'il projetait un voyage aventureux, il souhaite connaître les modes de vie, les allures du vent, la force des courants, les conditions de l'agriculture et de l'élevage d'animaux. Les masses gelées sur terre et en mer l'intriguent. Après l'avoir bien regardé, le père répond à son fils.

Il lui dit que la nature de ces glaces est "étrange". Tantôt elles sont immobiles, à l'abri des grands fjords, tantôt elles se déplacent comme des animaux agiles qui bravent les vents et glissent sur l'océan. Certaines glaces ont des formes très particulières. Les Groenlandais les nomment des "glaciers tombés". Les icebergs ressemblent à des "montagnes surgissant de la mer". Ils "ne se mélangent jamais avec d'autres glaces, restant toujours à part⁶⁰". Avec le doigt levé, comme pour attiser la curiosité de l'enfant, le père ajoute que des baleines et des phoques suivent les trajectoires des

icebergs. Les mammifères marins y trouvent sans doute une nourriture abondante.

Ce dialogue éducatif rédigé en vieux norrois est à destination du roi Magnus VI de Norvège Lagabøte. Les blocs dérivants y sont décrits comme des êtres solitaires. Mais le père devine qu'ils portent des formes de vie que d'autres animaux convoitent. L'hypothèse d'un écosystème fourni a été, depuis, largement vérifiée.

Toute plateforme de glace est un "écotone", nous disent Barry Lopez et les biologistes. C'est une "zone de transition", un subtil milieu d'échanges entre des communautés biotiques. Quand de la poussière tombe sur une calotte des zones basses de l'atmosphère (la troposphère jusqu'à 15 kilomètres et la stratosphère jusqu'à 50 kilomètres environ au-dessus de la surface du globe), elle absorbe de la chaleur. La chaleur fore dans la glace des cavités qui jouent le rôle d'un multiplicateur de vies, comme dans un aquarium. Des algues de banquise s'accrochent à ces "repli[s] biologique[s]". Les diatomées minuscules, et toutes les bactéries qui colorent les flancs des glaciers, sont les aliments favoris du zooplancton. Celui-ci est ensuite mangé par des morues. À leur tour, les morues deviennent en Arctique les proies des fulmars boréaux, des narvals et des phoques. Le phoque, lui, est chassé par l'ours polaire. Les polynies, ces "étendues d'eau toujours libre", représentent une sorte d'éden dans la banquise pour le phytoplancton qui y prolifère. Les guillemots, les eiders, les bélugas et les baleines du Groenland se précipitent pour y trouver de quoi se nourrir. En bref, la glace est un élément constituant de la grande chaîne alimentaire : c'est à elle que toute "cette vie doit sa cohésion⁶¹".

Le processus se répète à l'échelle de l'iceberg. On le constate à chacune de ses rotations. Lorsque la partie immergée de l'iceberg bascule, la mer se met à bruire. De l'air s'échappe. L'eau douce se mélange à de l'eau salée. Le phénomène libère du phytoplancton qui alimente le zooplancton. Et le cycle entier recommence. En se détachant, les icebergs révèlent aussi des fonds marins longtemps préservés sous l'épaisseur de glace. Les sols sont riches en microbes. Ils abritent d'autres organismes chimiotrophiques, qui se sustennent sans la lumière du soleil, et des mollusques. Quels que soient

leurs volumes, les icebergs ne sont pas uniquement des supports de la chaîne trophique : ils contribuent à organiser le processus vital lui-même.

Ces remarques valent pour l'Arctique comme pour l'Antarctique. Au premier regard, le Continent Blanc ressemble pourtant à un "paysage désertique". On peut être familier des neiges et éprouver ce sentiment. L'explorateur Wally Herbert rapporte, dans l'un de ses récits d'aventures, l'étonnement sincère d'un groupe d'Inuits du Groenland auxquels était montré un film sur l'Antarctique. Ils sont stupéfaits et se serrent les uns contre les autres comme s'ils avaient peur ou ne toléraient plus le blizzard gelé. Les yeux écarquillés, ils ne voient "qu'un désert froid, beau mais dépourvu de vie. Il n'y avait aucune végétation ; pas de moucheron, pas de moustiques, de souris ou de lièvres ; pas de bœufs musqués, pas de rennes, de caribous ou d'ours polaires. C'était un monde étrange qu'ils avaient vu sur ces images, désolé et pur – pas comme leur territoire de chasse qui respirait la vie⁶²".

Le statut de l'Antarctique, on le sait, est unique. Aucune population autochtone ne s'y est jamais installée. Les missions religieuses, les armées mercenaires et les anthropologues curieux ont ignoré cette partie du monde. Ses mythes ont été importés d'abord par des explorateurs, puis par les scientifiques qui vivent calfeutrés dans des stations fouettées par les vents de glace. Signé en 1991, le Protocole au Traité de l'Antarctique, relatif à la protection de l'environnement, s'applique aux terres émergées et aux zones glaciaires situées au sud du 60^e degré de latitude sud. Il fait du continent gelé une vaste réserve naturelle.

Par rapport à l'Arctique, le milieu biologique de l'Antarctique est réduit, au point de paraître désertique même à des Inuits. Reste que tous les déserts sont peuplés de vies inattendues. Le krill y est exceptionnellement abondant. Les manchots Adélie et les skuas, des oiseaux prédateurs, habitent la banquise toute l'année. Les léopards de mer occupent les côtes et les îles. Les baleines affluent durant l'été austral. Pour interpréter leurs modes de vie, il faut être plus que jamais patient, éduquer son regard et apprendre à changer de focale, à passer du panorama à l'imperceptible, du colossal à l'infinitésimal. L'œil doit anticiper les modifications brusques de

perspectives afin de bien s'orienter autant dans le lointain que dans le proche. En Antarctique, les vents catabatiques, ces courants d'air qui dévalent les pentes en bordure côtière, sont froids et puissants. Ils brouillent la vue et chamboulent les horizons. Dans de tels lieux, on l'a dit, bien des réflexes acquis durant des pérégrinations en zones tempérées sont inopérants. Un autre dispositif perceptif est requis. La plongée sous-marine, elle, demeure une pratique efficace : elle dévoile des mondes invisibles.

Barry Lopez a plongé avec des scientifiques spécialisés dans l'étude des organismes qui se développent en profondeur – ce que l'on nomme l'écologie benthique. Dans son dernier livre, il raconte le moment où il longe les flancs d'icebergs dont la "quille" s'est "accrochée" au fond sous-marin (*grounded icebergs*). Le groupe nage dans une baie non loin du détroit de McMurdo, en Antarctique. Tous, ils notent immédiatement le contraste entre l'aspect nu des icebergs au-dessus de la ligne d'eau et les organismes qui fourmillent juste au-dessous. Dès les premiers mètres, une communauté entière se manifeste : des étoiles de mer, des oursins, des pétoncles, des némerthes (ou vers marins), des algues épontiques qui se pendent aux parois immergées.

En évoluant sous la banquise, les plongeurs découvrent un univers vivant incroyablement riche que les courants véhiculent, déplacent et replacent sans cesse. Ils savent que le passage des icebergs qui raclent les fonds océaniques redéfinit l'état des milieux benthiques. Les grosses masses labourent des zones entières, emportent une partie des sols avec eux et obligent les espèces à s'adapter à leurs mouvements. Tout se déforme et se reforme en même temps. Tout respire ensemble. Lopez comprend que la glace agit comme une espèce "clé de voûte", dans le vocabulaire des biologistes. Elle porte et répand la vie autour d'elle par enchaînement de réciprocités⁶³.

En surface aussi, tout bouge et rien n'est immobile. La neige et la glace fournissent un refuge à l'hermine et surtout au lemming (qui, sinon, ne survivrait pas). En conservant la chaleur des plantes, elles les protègent du vent qui les étouffe et les martyrise. Elles permettent aux phoques et aux morses de se déplacer pour s'alimenter, s'accoupler et prendre soin de leurs

petits. Elles servent de “voie hivernale de migration” pour les bœufs musqués, les caribous, les ours, les renards polaires⁶⁴. Les cycles saisonniers de la glace et les migrations animales et humaines sont étroitement imbriqués.

La banquise, les glaciers, les icebergs, toutes ces masses sont des structures dynamiques et interdépendantes. Elles amalgament des types variés de neige et de glace – glace de mer, glace continentale, neige de surface. Elles s’ajustent aux rivages, aux reliefs sous-marins et à leurs formes de vie. L’essayiste et écrivaine Gretel Ehrlich insiste sur ce point : l’écosystème arctique “coévolue avec la glace”. Au bout du compte, la glace de mer se comporte comme “la canopée amazonienne”. Elle fournit pareillement “un toit (*ceiling*) et un abri (*shelter*)”. Elle “procure des aliments” et “fabrique son propre climat”. En d’autres termes, la glace est une “maison” pour la plupart des êtres qui y vivent. L’une des différences avec l’Amazonie cependant, en plus du nombre d’espèces (sans comparaison dans la forêt tropicale), est que la fragilité de l’écosystème “est difficile à observer car la vie se déroule principalement sous l’eau⁶⁵”.

Portraits d’icebergs

Barry Lopez a parcouru les terres du Grand Nord, navigué le long de ses côtes et plongé dans les eaux antarctiques. Il décrit les icebergs comme le ferait un peintre. Les blocs deviennent des cubes de couleur sous sa plume. Ils alternent le blanc translucide avec le bleu marine, lorsque la glace est ancienne, ou le bleu-vert un peu grisé, quand elle est plus récente et déjà creusée par les vents et le ressac de l’océan. Le soleil déclinant habille les icebergs de grands-voiles pourpres. Les teintes évoluent selon les angles de ses rayons, tantôt obliques, tantôt verticaux, et l’état des cristaux de glace qui les réfléchissent. Les ombres renforcent les contrastes si des nuages se rassemblent et créent une ambiance feutrée qui estompe les formes. Autour

des icebergs, l'eau est souvent opaque. On pourrait multiplier les descriptions qui rappellent l'extraordinaire capacité des blocs à susciter une géométrie lumineuse. La gamme de couleurs est infinie, ouverte à toutes les variations prismatiques. C'est bien ce qui séduisait les voyageurs romantiques.

Mais la lumière suffit-elle ? Lopez a également le caractère d'un naturaliste explorateur. Il voyage pour enrichir sa connaissance des affinités entre les êtres vivants. Il résout l'énigme des icebergs qu'on croyait morts : les blocs qui dérivent sont des socles biologiques. Mieux : ils produisent la vie. Et cette vie se déploie entre les jeux de lumière en surface et la pénombre des profondeurs. L'écrivain le sait. Il l'a vu et raconté. Les icebergs commandent sa passion pour l'Arctique : naviguer près d'eux, les voir et les entendre, le comble de bonheur⁶⁶.

Une attention exclusive à la lumière ferait penser que les icebergs opposent l'océan au ciel. Ce serait une erreur : ils mélangent sans cesse les deux éléments. On oublierait aussi que les icebergs portent des communautés biotiques dont certains êtres humains se sentent membres. Leurs propriétés dramatiques, leurs formes toujours changeantes, les cris d'oiseaux, les couleurs des vagues et d'autres signes témoignent d'une relation de parenté plus vaste et plus ancienne.

Lors d'une exposition en 2008 à la National Academy of Sciences de Washington DC, Camille Seaman a présenté des images d'icebergs prises durant ses voyages au Groenland et en Antarctique. Depuis *The Last Iceberg*, elle a eu l'occasion de réaliser d'autres vues. Toutes ses photographies sont des portraits qui saisissent la personnalité des masses gelées. Dans une conférence TED du 16 juin 2011, elle explique sa démarche⁶⁷.

En voyant un iceberg, nous dit-elle, on est porté à croire "qu'il est isolé, seul, séparé du reste, un peu comme nous nous percevons nous-mêmes parfois. Mais la réalité est tout autre. Lorsqu'un iceberg fond, je peux respirer son atmosphère qui remonte aux temps anciens. Lorsqu'un iceberg fond, il libère de l'eau fraîche riche en minéraux qui nourrit des formes de vie différentes. Quand je photographie ces icebergs, c'est comme si je

photographiais mes ancêtres, sachant qu'en cet instant ils existent sous cette forme et qu'ils n'existeront plus jamais sous cette même forme. Si un iceberg fond, ce n'est pas la mort, ce n'est pas la fin [...] [les icebergs] continuent leur chemin à travers le cycle de la vie". Après avoir commenté ses propres photographies, l'artiste montre au public de la salle la courte séquence filmée d'un iceberg d'une hauteur approximative de quarante mètres qui se retourne en quelques secondes.

On dirait une baleine qui roule sur elle-même.

Aucun être ne s'oppose à un autre être pour qui sait voir et écouter, ni aucun élément à un autre élément. Camille Seaman se définit comme une "citoyenne de la Terre". Elle est attachée au territoire où elle est née. Son père vient de la tribu Shinnecock (qui vit à l'extrémité de Long Island dans l'État de New York). Sa mère, elle, est d'origine afro-américaine. Ses deux parents lui ont toujours dit que la nature et la culture n'étaient pas séparées et que les humains n'avaient pas de privilèges sur les autres vivants. Elle en a fait son credo. Pour la photographe polaire (qui s'est depuis intéressée aux tornades), les icebergs vivent des histoires particulières et ont leurs caractères. Leur dérive est tissée de moments dramatiques. Certains "refusent d'abandonner et tiennent bon jusqu'à la toute fin, tandis que d'autres n'en peuvent plus et s'effondrent dans un spectacle émouvant".

Dans les trois séries de *The Last Iceberg*, Camille Seaman photographie l'endurance des icebergs, jusqu'à leur sursaut final. Les images ne sont pas seulement belles. Elles sont aussi profondes. Par leur grain, leur clarté, leurs angles, elles font deviner la fragilité des blocs énormes qui penchent et s'apprêtent à chuter. Elles nous introduisent dans les crevasses des glaciers. Elles nous permettent presque d'anticiper le bruit de leur cassure. On découvre l'ancienne partie immergée des icebergs qui se sont retournés. Des lignes douces apparaissent, toutes crémeuses, des volutes poncées par les courants sous-marins, comme les traces d'une ancienne caresse. Des parois sont aussi festonnées d'alvéoles creusées par l'eau salée. Plusieurs images sont aériennes. Nous sommes installés sur le sommet d'icebergs tabulaires. Nous passons entre deux piliers géants aux couleurs ternes et opaques, à la manière des pétrels des neiges. La photographe nous pousse dans le dos

pour que nous prenions vite de l'altitude avant que basculent dans l'océan de gigantesques tranches de glace. On entend cette fois-ci nettement leurs grincements. Derrière nous, des fronts glaciaires côtiers abritent des entrées de grottes qui semblent courir jusqu'au centre de la Terre.



Camille Seaman, *Iceberg gisant I*, cap Bird, Antarctique, 2006.



The Last Iceberg (séries I, II, III).

www.camilleseaman.com

De telles images captent l'intimité des icebergs. Elles les rendent plus proches, même lorsqu'ils se tiennent à distance. L'altérité qui émane de leurs proportions démesurées semble beaucoup moins radicale. Elle devient confidentielle, au même titre qu'une parole chuchotée. Comment décrire le sentiment d'une nature commune avec l'iceberg ? L'œil ne se suffit pas à lui-même. Camille Seaman le sait. C'est pourquoi ses images font entendre

des voix. Elles font résonner des intonations variées. Les sonorités sont tantôt harmonieuses, tantôt discordantes. Elles suggèrent une expérience symbiotique, tout en préservant un écart.

Les icebergs sont des flocons de neige entassés les uns sur les autres, des composés d'eau. Nos corps sont faits d'eau à 70 %. La photographe estime que les icebergs sont des humains, peut-être même des parents lointains. Pour elle aussi, toute rupture d'un glacier est une naissance. Mais c'est celle de ses ancêtres. On devine le postulat à l'œuvre : quels que soient les êtres, la loi de la vie est identique, les générations se renouvellent et se mélangent. Comme nous, les icebergs naissent et meurent. Ils réagissent à ce qui les affecte. Nous partageons avec eux un même destin. La communauté de respiration (le même air), la circulation vitale (l'eau comme milieu universel), la parenté entre les espèces (les icebergs ancêtres) et l'expérience de la disparition (la fonte), tous ces aspects forment, une fois assemblés, une sorte de carré magique, intense et sauvage, qui unit les humains et les non-humains.

Les portraits de Seaman sont des exemples visuels d'icebergs sensibles : les blocs transmettent la palpitation des êtres qui les entourent, comme un énième souffle trouvé, ou retrouvé, par-delà tout effort. Si l'un de ses ancêtres se profilait sur des images dans un montage de vidéaste, ce ne serait pas sous la forme d'un crâne. Ce ne serait pas non plus un reflet d'elle-même. Ce serait un visage dont les lèvres articuleraient une douce mélodie. Le texte dirait que les icebergs reprennent leur place dans la longue généalogie des rapports entre les êtres, que cette filiation multispécifique annule le mythe de leur solitude et qu'il n'y a pas de miroir entre eux et nous.

En regardant les photographies de l'exposition *The Last Iceberg*, j'ai cru entendre respirer les masses flottantes. Je n'étais pas transi de froid, esseulé au milieu de l'océan, mais bercé par des voix chaleureuses.

Les verbes au pouvoir !

Les photographies de Camille Seaman sont synesthésiques. Elles sollicitent et unissent tous les sens. La puissance des images ne doit pas nous pousser à faire l'économie d'une réflexion sur la langue. Bien des personnes s'efforcent elles aussi de traduire, avec leur vocabulaire, une relation de parenté plus vaste. La tâche n'est jamais acquise. Utiliser des mots pour décrire un phénomène naturel suppose de relier des éléments entre eux. On court toujours le risque de fabriquer dans la langue des rapports qui n'existent pas dans la nature : où est la cause, où est l'effet ? Le danger est d'instruire des hiérarchies là où il n'y a que des solidarités.

Durant son périple suisse de 1775, Goethe voulut contourner cette difficulté. Il juxtaposa les mots sans indiquer de liaison pour évoquer l'imposant massif du Saint-Gothard : "Neige rocher nu et mousse et vent de tempête et nuages le bruit de la chute d'eau le tintement du mulet⁶⁸." Il fit disparaître la ponctuation et les verbes, réservant aux noms le privilège de capter l'essence des choses. De telles constructions substantives permettraient-elles de raconter la vie d'un iceberg, comme le font certaines images ? C'est là un vœu pieux, une douce chimère.

Pour dire la vie, les verbes sont plus utiles que les noms.

Dans un texte plein d'humour, l'universitaire et écrivaine Robin Wall Kimmerer relate son apprentissage de la langue potawatomi pratiquée par ses ancêtres. Elle ne cesse de feuilleter le dictionnaire avec nervosité. Elle ne comprend rien à ce qu'elle lit. Trop de choses s'apparentent à des états verbaux : "être une colline", "être rouge", "être une longue bande de plage sablonneuse". Elle erre dans les couloirs de l'incompréhension et trébuche devant tant d'étrangeté.

Un terme pourtant retient son attention. C'est le mot *wiikwegamaa* qui signifie "être une baie". Elle sourit, devine quelque chose mais, peine perdue, la langue lui semble à nouveau tellement "lourde", "compliquée" et "impossible à apprendre" qu'elle songe à abdiquer. Elle en vient même à estimer que cette langue est "fausse". Une baie est un nom ! Or le terme qui la désigne renvoie à un état verbal. Découragée, elle veut abandonner la partie. Elle imagine déjà les fantômes d'anciens missionnaires d'internat se

frotter les mains de contentement en assistant au énième triomphe de l'anglais sur une langue vernaculaire.

Soudain, un éclair de lucidité traverse son corps à la vitesse d'une révélation. Elle reprend ses esprits et s'aperçoit qu'elle respire l'odeur de l'eau qui emplît la baie. Elle la voit cogner le rivage. Elle l'entend lécher le sable et les galets. Instant magique. De cette expérience perceptive inédite, elle tire une réflexion générale : "Une baie n'est un nom que si l'eau est morte. Lorsqu'une *baie* est un nom, elle est définie par des humains, enclavée dans ses rives et contenue dans un mot comme dans une boîte. Mais le verbe *wiikwegamaa* – être une baie – libère l'eau de ces liens et la laisse vivre. « Être une baie » devient alors merveilleux car le mot dit que l'eau vivante a décidé de s'abriter entre ces rivages, de discuter avec les racines d'un cyprès et un troupeau de bébés harles. Il dit cela parce qu'elle pouvait faire autre chose – devenir une rivière, un océan, ou une cascade, et des verbes existent pour cela aussi. Être une colline, une plage de sable, un samedi, tous ces verbes sont possibles dans un monde où tout est vivant. L'eau, la terre, et même un jour de la semaine. Le langage est un miroir à travers lequel on distingue l'animéité (*animacy*) du monde, la vie qui bat dans les choses, dans les pins, les sittelles et les champignons. C'est ce langage que j'entends dans les forêts, celui qui nous permet d'évoquer tout ce qui sourd autour de nous⁶⁹."

Les missionnaires ne se réjouiront pas. Ils ont perdu la partie. Ils pensent avec les noms au lieu de vivre avec les verbes. La langue potawatomi est aujourd'hui parlée aux États-Unis (Michigan, Kansas, Wisconsin) et au Canada (Ontario). Elle est majoritairement composée de verbes (à 70 % contre environ 30 % pour l'anglais, nous dit l'autrice). Elle ne distingue pas vraiment entre ce qui est masculin et ce qui est féminin, contrairement à d'autres langues qui séparent les genres avec méthode. Les verbes et les noms y sont à la fois animés et inanimés. Les états verbaux ont une valeur de personnification, ou mieux d'incarnation. La part du neutre y est très faible. Au bout du compte, c'est la situation qui compte le plus.

Kimmerer propose de nommer "grammaire de l'animéité" (*grammar of animacy*) l'ensemble des principes et des règles qui ordonnent le système de

signes vocaux, graphiques et conventionnels utilisé par ses ancêtres. Afin d'expliquer ce qu'elle entend par cette expression, elle pioche des exemples dans la vie de tous les jours. Il n'est pas imaginable de dire de la grand-mère qui prépare la soupe dans la cuisine : "Regarde, ça (*it*) fait de la soupe, ça (*it*) a des cheveux gris." Ce serait là une manière de la dépouiller de sa personnalité et de mépriser sa dignité en la réduisant à une chose. Un trait linguistique est ici dénoncé : le "*it*" enlève la vie. Désigner les êtres animés par des pronoms qui les rendent inanimés est un manque patent de respect.

La langue potawatomi, nous dit Kimmerer, utilise "les mêmes termes pour s'adresser au monde vivant que ceux que nous employons pour notre famille". La raison en est simple : c'est parce que la majorité des êtres qui peuplent la planète "sont notre famille⁷⁰". Il s'ensuit que les mots ne servent pas uniquement à désigner des réalités. Ils traduisent les choix de vie des entités : l'eau qui préfère par exemple la société des grandes criques à l'écoulement des rivières. Surtout, ils révèlent des rapports de filiation.

Dans la langue potawatomi, la filiation semble étendue aux dimensions de la Terre. Quelles sont ses limites exactes ? Les plantes, les animaux en font naturellement partie. Les rochers, les montagnes, l'eau, le feu et les lieux sont également vivants. Les "entités possédant un esprit, les médicaments sacrés, les chants rituels, les tambours et même les récits" sont dits animés. Par contraste, la liste des objets inanimés est courte. Elle rassemble les artefacts et les objets issus de mains humaines, comme une table ou une chaise. L'érable, lui, est un être vivant. Il faut s'en souvenir avant de l'abattre pour en tirer du bois de cheminée : "Dire « ça » (*it*) transforme la terre vivante en « ressources naturelles ». Si un érable est un « ça », on peut le couper avec une scie. Si un érable est un « elle », on réfléchit à deux fois⁷¹."

Comment donc apprécier tous les êtres à leur juste valeur ? La première règle à suivre est peut-être celle-ci : se tourner vers nos manières de parler, débusquer les logiques de chosification qui se nichent dans nos mots de tous les jours et neutraliser le neutre. Kimmerer estime que les langues qui valorisent l'animéité permettent de rester attentif au monde qui nous entoure.

Les langues induisent des comportements à l'égard des autres êtres en général. L'écologue David Abram affirme qu'elles ne sont pas seulement un "moyen d'accord entre personnes, mais aussi entre nous-mêmes et le milieu animé⁷²". Les ancêtres de Kimmerer en conviendraient certainement. Appliquons l'argument aux icebergs et aux glaciers : ils ne sont pas des choses, mais des entités vivantes dans les cosmologies et les langues des populations boréales. Les tenir pour de simples ressources d'eau fraîche reviendrait, là aussi, à ne pas leur accorder la dignité qu'ils méritent.

Incorporation/orientation

L'essentiel n'est pas de savoir, on l'aura deviné, si les glaciers et les icebergs peuvent être considérés sur un plan strictement scientifique comme des êtres doués de vie. Il n'est pas non plus de prôner les vertus de l'animisme comme système de représentations intégral. Dans le premier cas, la réponse serait sans aucun doute négative. Dans le second, cela consisterait, pour beaucoup, à s'inventer une attitude. L'essentiel est de montrer que les rôles des glaciers et des icebergs sont multiples et que les frontières entre les approches sont poreuses. Il s'agit d'identifier les caractéristiques sur lesquelles tout le monde peut s'accorder au bout du compte. Pour cela, il est nécessaire de dégager des cadres interprétatifs qui redonnent leurs pleins droits aux sens.

Une impression domine quand on arpente les étendues plates du Grand Nord : la silhouette des arbres rapetisse au fur et à mesure que l'on monte en latitude. Les arborisations végétales se contractent. Le nombre des espèces se réduit. L'inégale répartition de lumière redéfinit la photosynthèse. Les vents froids contraignent les êtres vivants à se rapprocher de la terre, là où les températures se montrent plus clémentes. Comme l'eau n'est pas abondante, des tactiques de résistance sont indispensables. Barry Lopez nous apprend que le saule de Richardson et le

bouleau nain sont parmi les seuls à endurer l'épreuve du permafrost, ce sol gelé rigide et imperméable. Il faut s'agenouiller dans la tourbière et scruter les sols qui nourrissent les glaciers par capillarité. On constate que des arbres vivent au ras des herbes et poussent à l'horizontale. Ils ne sont pas plus hauts que les doigts d'une main levée et peuvent vivre aussi longtemps qu'un érable dans les zones tempérées, deux cents ans environ. Le nombre de leurs cercles de croissance en témoigne. Marcher sur la toundra, c'est comprendre "que l'on marche sur une forêt⁷³".

Contrairement aux apparences, les sols du Grand Nord possèdent une biodiversité qui leur est propre. Des plantes y changent de couleur l'été pour absorber un plus large spectre de lumière. Les bourdons arctiques sont des pollinisateurs très actifs. La toundra est couverte d'une infinité de petites touffes : des mousses, des laïches, des saxifrages. Sur ces territoires, les forêts échappent à l'œil inattentif. Elles se rétractent tellement afin de survivre qu'elles nous transforment en véritables Gulliver au pays de Lilliput. Nous devenons des géants. L'Arctique n'est cependant pas le fruit de l'esprit inventif et facétieux d'un écrivain. Ce n'est pas une île imaginaire, mais un ensemble de terres bien réelles. Ces terres obligent à conjuguer autrement les rapports entre le visible et l'invisible, à percevoir différemment le temps qui s'écoule. Repérer les forêts qui se tiennent sous nos pieds, et que nous ne voyons pas à l'œil nu, exige de s'ajuster aux rythmes particuliers de ce milieu. Il faut réussir à se faire enrober dans ses habits de vent et de neige.

L'anthropologue Franz Boas fournit, en 1888, une vue synthétique des représentations et des mythes de la population inuite. Il raconte l'épisode d'une naissance dans un passage de son livre *The Central Eskimo*. Que fait la mère avec son enfant qui vient de naître ? Elle l'enveloppe tout de suite dans les étoffes les plus douces. Elle coud des sous-vêtements avec les premières plumes d'oisillons et utilise les fourrures de jeunes lièvres pour lui couvrir la tête. Elle l'insère dans le "pays" dès les premiers instants. Il est crucial que l'enfant sente très tôt l'odeur d'autres êtres sur sa propre peau, qu'il entende aussi le pack, cette glace de mer épaisse qui grince et

frotte en émettant des sons semblables “au gémissement d’un chiot et à un nuage d’abeilles⁷⁴”. Le bébé devient intime avec son milieu.

Les éléments et les paysages s’inscrivent dans les corps des Inuits. La relation à un endroit est d’abord physique. Loin de disparaître avec le temps, elle se développe au fil des ans à la manière d’une présence charnelle inoubliable. La banquise résiste à toutes les intempéries et autres catastrophes. C’est du moins ce qui arrivait il y a longtemps. Depuis quelques décennies, elle se réduit. Si elle venait à s’effacer complètement, le monde lui-même s’effondrerait. Car elle fait partie d’un milieu plus grand encore. Et ce milieu est *a priori* éternel aux yeux des Inuits. Au fond, explique Barry Lopez, le paysage gelé remplit la même fonction que, pour nous, l’architecture : il situe l’esprit dans le temps et l’espace. Il donne un sentiment de durée et permet aux autochtones d’espérer que l’univers lui-même ne connaîtra aucune fin.

Le cadre naturel porte les histoires humaines. L’exemple de l’architecture ne joue pas le même rôle, ici, que dans le récit de voyage de Louis Legrand Noble. Il n’offre pas une gamme entière de monuments en carte postale. Il fait comprendre que la glace, si nue paraisse-t-elle, est un territoire infiniment lisible. Elle abrite le souvenir d’événements qui s’y sont déroulés. L’arpenter, c’est réactiver la mémoire profonde des liens que les humains entretiennent entre eux comme avec la Terre. Tous les lieux sont des lieux de mémoire à ces latitudes. Même dans une chambre d’hôpital, lorsqu’on est seule. Une femme inuite confie à son intervieweur qu’elle place ses mains devant les yeux et tout un livre d’images vivantes s’ouvre d’un coup : elle revoit en esprit les cols de montagne, les rivages et les criques des bords de mer qu’elle a fréquentés, et réentend les cris des oiseaux et les grognements du phoque. Malgré son dénuement et sa solitude, cette patiente garde la force que son milieu lui a procurée. Elle est séparée de son sol natal, peut-être pour toujours, mais les souvenirs qu’elle en a sont intenses, charnels autant que spirituels. Comme une boussole d’orientation⁷⁵.

Lopez s’intéresse aux stratégies que les Inuits déploient pour avancer dans un espace qui lui semble, à lui, dénué de tout point de repère. Il note

que les chasseurs ne se préoccupent guère des distances et qu'ils sont plutôt obnubilés par les petits détails qu'ils identifient dans le paysage et que d'autres chasseurs ont parfois évoqués avant leur départ. Les accompagner sur la banquise, c'est un peu devenir un "renard arctique" : on regarde sans cesse en arrière, on revient souvent sur ses pas, les pauses sont longues (pour se réchauffer, boire ou manger, et sentir le vent), jamais il n'est question d'avancer d'une seule traite vers un "but" déterminé. Qui n'est pas habitué y verra beaucoup d'errance, peut-être même une danse étrange. Mais c'est une autre manière de s'orienter dans un milieu où l'un des risques majeurs est de se perdre.

L'écrivain montre que certaines conditions climatiques obligent à se repérer avec un minimum de signes et qu'il faut dès lors prêter attention aux moindres marques. Même dans un paysage entièrement blanc, lorsque les contrastes s'atténuent ou disparaissent, des traces existent encore. Même en plein blizzard, de jour comme de nuit, des empreintes persistent. On ne les voit pas mais elles sont là. Rien ne s'efface tout à fait. Le chasseur inuit qui avance dans un *whiteout* complet ou dans la pénombre se dirige aux bruits que font les oiseaux, il observe les poils de ses vêtements et caresse les crêtes de neige au sol afin d'interpréter les changements de direction du vent. Tous les détails susceptibles de correspondre à des repères déjà notés dans ses cartes mentales lui sont utiles. La tâche est infinie. Il faut relever chaque indice, surtout ne pas le confondre avec un autre et bien le conserver à l'esprit. Une simple odeur peut servir à retrouver son chemin. Le temps est si versatile que tout compte, rien n'est superflu. C'est une question de survie⁷⁶.

Les stratégies d'orientation doivent être efficaces sur les étendues glacées. Qui n'est pas familier de la banquise aura tendance à s'orienter comme dans une ville. Il cherchera des caractéristiques évidentes, des points notables qui accrochent la vue. Sans doute se perdra-t-il. Lors d'une sortie sur la banquise, le premier sentiment de l'anthropologue Edmund Carpenter est que ses compagnons aiviliks (des Inuits du Canada) développent des réflexes à peu près équivalents aux siens. Ils se concentrent

simplement un peu plus sur les éléments naturels. Carpenter veut dire que chacun semble faire confiance à ce qu'il voit. Mais ce n'est pas le cas.

La limite de l'horizon se brouille et la visibilité se réduit. Ses amis s'arrangent sans leurs yeux. Ils se déplacent sans recourir à des objets ou des signes que le regard peut reconnaître. Ils utilisent leur savoir des relations entre un "contour, un type de neige, le vent, l'air salé, un craquement de glace". L'anthropologue (auquel Lopez lui-même rend hommage) poursuit en donnant un exemple éloquent : "Deux chasseurs suivaient avec nonchalance une piste que je ne pouvais tout simplement pas distinguer, même si je me penchais vers le sol pour la scruter : eux ne s'agenouillaient pas pour l'examiner, mais reculaient en la considérant de loin⁷⁷." Les chasseurs en question ne se baissent pas pour observer le terrain mais ils se redressent afin de mieux distinguer le dessin, extrêmement ténu, d'une ancienne ligne dans la neige. Ils retrouvent une perspective là où il n'y en a plus. Pour autant, les autochtones ne voient pas mieux que d'autres personnes. Leurs yeux ne sont pas supérieurs. La manière qu'ils ont de deviner le sol vient d'un entraînement transmis de génération en génération. Elle signifie quelque chose pour eux parce qu'ils en ont acquis le savoir-faire. Carpenter saisit qu'il est toujours resté un "observateur", comme prisonnier dans une tour d'ivoire fermée à double tour. Eux "participaient" à chacune de leurs expéditions sur la banquise, avec tous leurs sens.

Barry Lopez raconte une anecdote similaire. C'est un vieux souvenir. Il accompagne des amis autochtones lors d'une excursion dans la taïga. Un jour, ils tombent sur un grizzly en train de sucer les derniers restes d'une carcasse. C'est l'occasion de comparer les manières d'interpréter l'événement. Lui se concentre sur l'animal, ses gestes, sa taille, la couleur de sa fourrure. Il cherche immédiatement à traduire l'expérience de cette rencontre dans un cadre syntactique. Il veut faire des phrases pour en arrêter le sens. Réflexe de l'esprit analytique.

Ses compagnons ont une attitude différente, plus synthétique. Ils se rappellent avoir constaté en chemin des empreintes de sabot de caribou sur le sol et noté des variations inhabituelles dans les chants d'oiseaux. Ils ont

entendu des craquements de broussailles et vu des touffes de poils accrochées aux écorces d'arbres. Ils réactivent leur mémoire sensible et situent l'épisode dans un contexte large. L'animal sauvage devient le "fragment" d'un processus qui a commencé avant cette rencontre entre humains et non-humains et qui continuera après. Aucune signification n'est figée. Les amis de Lopez se considèrent comme membres de la même suite d'événements que celle de l'ours. Tandis que pour lui, "l'ours était un nom, le sujet d'une phrase ; pour eux, il était un verbe, le participe présent *bearing*⁷⁸".

L'épisode est significatif. L'une des vertus du regard ethnographique est d'apprendre à relativiser les catégories que nous utilisons pour mettre en forme les milieux que nous habitons. C'est ce que fait Lopez. Il saisit la différence des stratégies employées. La sienne est rivée à l'ordre des mots : il lui faut écrire, ou parler, pour définir l'événement et le circonscrire dans un périmètre géographique. L'écrivain postule que le monde se révèle dans sa mise en langage. Pour d'autres au contraire, il n'attend pas d'être représenté. Dans les termes de l'anthropologue Philippe Descola, les compagnons de Lopez et de Carpenter établissent "des relations de correspondance et d'opposition entre des traits saillants" de leur environnement. Ces traits sont des qualités du milieu qu'ils "actualisent" en répondant aux "choix ontologiques" qui leur semblent les plus pertinents⁷⁹. Leurs choix relèvent en l'occurrence d'un système de pensée qui inscrit l'humain dans le non-humain.

On se doute que les limites posées entre le vivant et le non-vivant varient selon les cultures et les groupes d'individus. Parfois, cette opposition s'efface, ou simplement n'existe pas. Tim Ingold rappelle que, pour beaucoup de populations autochtones, "la vie n'est jamais l'attribut des choses. Autrement dit, elle n'émane pas d'un monde qui existe déjà, peuplé d'objets comme tels (*objects-as-such*), mais elle est plutôt immanente au processus de génération continue ou de naissance (*coming-into-being*) de ce monde". L'anthropologue refuse les définitions qui font de l'animisme un ensemble de croyances diffusant la vie dans les choses. La vie n'est pas un prédicat. On ne l'accorde pas à la façon dont un locuteur attribue une

propriété à un objet dans des énoncés assertifs. On ne perçoit pas le monde en projetant des propriétés imaginaires sur des objets que l'esprit a constitués. L'animéité n'est pas "le fruit de l'injection d'un esprit dans une substance, ou d'une capacité à agir dans la matière, mais elle précède plutôt leur différenciation". En bref : la vie n'est pas une "croyance à propos du monde", que le langage expliciterait, elle préexiste à toute distinction entre sujet et objet.

Ingold critique le concept de surface. Cette notion implique que l'on se déplace sur le sol du monde comme sur une carte composée de points. Or il est préférable de dire qu'on arpente des lieux en suivant des trajectoires dans des volumes changeants. Les modes de vie arctiques confirment cette approche. Sur la glace, on bouge le long de lignes qui font évoluer dans des atmosphères où les éléments se mélangent sans cesse. On ne se repère pas dans un espace borné. Le plus souvent, il n'existe aucune circonférence claire, aucun contour distinct. Les Inuits affirment que "les traces qu'elles laissent derrière elles" permettent à des personnes d'être reconnues. Tout le monde abandonne une multitude de signes et d'indices dans son sillage⁸⁰.

Les sculptures de l'Arctique expriment cette vie intensément participante, toujours en concertation avec le milieu. Carpenter est admiratif devant les artefacts qui représentent des phoques. De tels objets montrent que l'artisan "devient un avec le phoque, et parvient ainsi à le portraiturer, car il est alors lui-même un phoque". De la même manière, ses compagnons réussissent sans difficulté à "parodier" les êtres qui les environnent : "un ours, un iceberg, oui, même le vent⁸¹!".

S'agissant de l'iceberg, on peut déjà imaginer plusieurs parodies : imiter le mécontentement qu'il éprouve à fondre trop rapidement, son désarroi de baleineau à l'occasion d'une rotation mal maîtrisée, ou encore une chute dans l'eau qui le ferait rejaillir avec une force si grande qu'il donnerait l'impression de s'envoler dans les hauteurs du ciel.

Un monde qu'on croyait immobile s'anime. Ce simple jeu implique une autre compréhension des rapports entre le visible et l'invisible.

Le bruit et le souffle

Les icebergs évoquent peut-être un panorama inerte au premier coup d'œil. Mais quand le glacier vèle ou qu'une masse flottante bascule, il n'y a plus de décor figé. Les icebergs sont très expressifs lorsqu'ils naissent ou roulent sur eux-mêmes. Ils rappellent combien la glace est une matière intense, à la fois dure et vibratile. Ce genre d'événement rend le spectateur incapable de se représenter vraiment ce qui se passe. Les volumes s'imposent avec tant de puissance qu'ils le relient brutalement à un monde étrange. Ils le maintiennent aussi à distance. Plusieurs minutes après, les mots manquent encore, comme si le vocabulaire avait perdu ses ressources habituelles. Les figures de style font défaut pour décrire l'animation soudaine d'un corps auquel on ne prête généralement aucune vie. Chacun devine que le langage n'est pas suffisant. La seule manière de prendre le dessus est de prêter attention aux sons.

On a déjà compris avec John Muir que les épisodes de naissance d'icebergs sont de grands moments d'acoustique sociale. Les guides tlingits qui l'accompagnent dans ses expéditions en Alaska commentent les événements de rupture glaciaire auxquels ils assistent ensemble. Les termes qu'ils utilisent donnent une vie nouvelle aux icebergs. Muir rapporte leurs exclamations : « Et, tandis que les icebergs naissaient les uns après les autres dans un bruit de tonnerre, Tyeen remarqua : « Votre ami a *klosh tumtum* (bon cœur). Écoutez ! Comme l'autre glacier, il a tiré le canon en votre honneur. » Ou encore : « Lorsque les Indiens remirent pied à terre, le lendemain matin, et qu'ils virent l'état de ma tente, ils rirent de bon cœur en s'écriant : « Votre ami (c'est-à-dire le grand glacier) vous a envoyé sa bonne parole la nuit dernière, et son serviteur a frappé votre tente en demandant : *Sagh-a-ya* ? Est-ce que vous dormez bien⁸² ? » »

Le naturaliste explorateur partage le constat de ses guides indiens : les mugissements des glaciers et des icebergs sont comme des mots que les auditeurs, lui bien sûr mais d'autres aussi, peuvent comprendre. Il faut les écouter et répondre à leurs questions : les masses s'adressent à un public

d'humains autant que de non-humains. Les sons qu'elles émettent composent un vocabulaire varié qui circule d'une vallée glaciaire à l'autre. Elles introduisent la vocalité dans le "silence" des grands espaces. En s'exclamant, elles accordent la nature, à la manière des musiciens d'orchestre. Elles l'animent par des éclats de voix qui portent des échos archaïques, les plus anciens bruits peut-être jamais entendus. Avec les icebergs, le monde n'est pas produit par l'intelligence humaine, il joue sa propre musique. Une baie devient un "paysage sonore⁸³".

Les glaciers saluent leur public avec les mélodies d'icebergs. Ce sont des signes de sympathie envoyés à leurs hôtes. Si bruyante et intimidante soit-elle, la naissance d'un bloc de glace est une déclaration d'hospitalité, une autorisation à demeurer sur le territoire, comme un billet d'entrée exceptionnel dans une enceinte à accès limité. En entamant sa symphonie, l'orchestre des géants prie les convives d'entrer en conversation. Les glaciers ont une signature sonore visible : les cris des icebergs qui chutent dans l'eau sont leurs "voix visuelles⁸⁴".

Muir et ses guides savent que la glace bouge tout le temps. Elle ne dort jamais. Peut-être même rêve-t-elle dans son sommeil en faisant de grands gestes. Le monde des glaciers et des icebergs n'est pas silencieux. Sur la banquise, il suffit d'avoir un peu d'oreille pour entendre résonner distinctement des bruits de marteaux, parfois des chants d'oiseaux, des cliquètements de chaînes. Toutes ces sonorités sont dues à la pression des glaces.

Les blocs produisent d'autres sons que les humains n'entendent qu'à la condition de passer sous la ligne d'eau. Seuls des hydrophones disposés en eaux profondes, avec l'aide de systèmes satellites, permettent de capter les inflexions de cette acoustique. Les icebergs ont des lignes phoniques variées. Leurs traces sont individuelles. Des océanographes ont pour tâche de les pister et de les enregistrer.

La plupart des études portent sur des icebergs qui dérivent à partir de sites de fragilité en Antarctique. Là, ils sont les plus massifs et leurs trajectoires sont plus significatives qu'ailleurs. Les scientifiques repèrent des sons qui se propagent d'une manière assez semblable aux tremblements

de terre. Le Pacifique sud est rempli de bruits d'icebergs erratiques. Des modulations qui débutent en péninsule antarctique peuvent même se répercuter et s'entendre jusqu'à la ligne équatoriale.

Les océanographes acousticiens nous apprennent que deux types de sonorités sont généralement identifiables : d'une part, des vibrations harmoniques longues et, d'autre part, des éclats brefs signalés sur les spectrogrammes par des bandes de fréquence moins denses. Les sons résultent dans le premier cas de collisions avec d'autres icebergs, de frottement avec des protubérances sous-marines, voire d'ancrages momentanés dans les hauts-fonds. Ils signalent dans le second des phénomènes de désintégration rapide, des fracturations internes en plein océan ou encore, une érosion intense des parois⁸⁵.

Les hydrophones remplissent la fonction d'un "stéthoscope". Ils servent à écouter les pulsations d'un milieu aquatique, à capter le pouls d'une masse dérivante et à anticiper ses cassures intimes. On les utilise aussi pour mesurer la vitesse de pénétration des vagues, évaluer le rythme de fonte d'un iceberg et, selon les cas, diagnostiquer son impact sur la vie animale marine. Le physicien Philippe Blondel raconte que tout se passe comme avec une "table de mixage". À la manière d'un technicien du son avec un ensemble d'instruments à cordes et à vent, il distingue d'abord les bruits émis par les icebergs. Il en immatricule le timbre, l'intensité, la fréquence et la durée. Puis il relie tous les sons de l'iceberg afin d'établir une identité vocale. Il obtient au final une large gamme qui évoque alternativement le bruit d'une eau pétillante dont les bulles se dispersent dans l'air, le chant des baleines, les craquements d'une maison au soleil ou le vrombissement d'un avion⁸⁶.

Petra Bachmaier et Sean Gallero (autrement connus sous le nom de Luftwerk) ont voulu faire entendre à un large public les trajectoires sonores étonnantes des icebergs. En étroite collaboration avec Douglas MacAyeal, ils ont réalisé à Chicago une installation au début de l'automne 2017. Le glaciologue, déjà filmé dans le documentaire évoqué de Werner Herzog, a collecté entre 2001 et 2007 un nombre impressionnant de données sismiques en Antarctique. Les deux artistes ont disposé sur la North

Riverside Plaza quatre baffles étanches. Les haut-parleurs ont passé en boucle les bandes de vêlages et de blocs dérivant dans les océans Austral et Pacifique. L'une d'entre elles est particulièrement éloquente. C'est celle qui enregistre la naissance du Larsen C. Le 12 juillet 2017, une fracture dont la ligne mesure près de deux cents kilomètres de long a libéré un iceberg catégorisé "A-68". Le mastodonte, rebaptisé "White Wanderer" par Luftwerk, entamait à ce moment-là une trajectoire qui n'est toujours pas terminée⁸⁷.



Bande sonore du White Wanderer
(Petra Bachmaier et Sean Gallero, luftwerk.net).
soundcloud.com/eartherdotcom/whitewanderer-riverside

Les artistes ont souhaité familiariser le public non spécialiste avec des enjeux liés à la crise climatique. Ils ont créé un milieu d'“interactions” entre des mondes phoniques différents : celui de la ville bétonnée et celui des masses gelées qui errent sur l'océan. Dans les rues de Chicago, la cacophonie des voitures et les intonations lancinantes d'icebergs de l'Antarctique ont été entremêlées durant quelques jours. Sans doute les inflexions grinçantes de la mélodie du “White Wanderer” résonnent-elles encore dans beaucoup de têtes.

De l'oreille avant toute chose

On écoute mieux qu'on ne voit dans les mondes glacés. Sur la banquise, on entend la glace respirer avec la mer. L'œil, lui, s'émousse rapidement. La

glace invite à utiliser les cinq sens en même temps. Dans ce concert, l'ouïe reprend ses droits.

Les traditions orales font de l'œil le "serviteur" de l'oreille. Elles définissent l'espace "plus par le son que par la vue". Encore faut-il le reconnaître et s'y habituer. Comme l'écrit Edmund Carpenter, nous nous exclamerions devant une superficie glacée qu'il faut traverser en traîneau : "Voyons ce que nous pouvons entendre" (*"Let's see what we can hear"*). Ses compagnons autochtones, eux, diraient plutôt : "Entendons ce que nous pouvons voir" (*"Let's hear what we can see"*).

L'anthropologue poursuit en expliquant son propos : "Le caractère principal du son n'est pas sa localisation mais le fait qu'il existe, qu'il remplisse un espace [...]. L'espace auditif est dépourvu de points de convergence préférentiels. C'est une sphère sans limites fixes, un espace construit par la chose elle-même. Ce n'est pas un espace pictural, confiné, mais un espace dynamique, toujours en flux, créant ses propres dimensions à l'instant [...] indifférent à tout arrière-plan. L'œil se concentre, il désigne, il abstrait en localisant chaque objet dans un espace physique et en l'adossant à un arrière-plan. L'oreille, elle, privilégie le son qui vient de toutes parts."

L'oreille possède un avantage précieux : elle ne focalise pas l'attention. Autrement dit, elle ne la dérobe pas au milieu en l'enfermant dans les perspectives linéaires d'un cadre. Elle l'ouvre au contraire à tous les indices qui se présentent dans un contexte non délimité. En plein brouillard, le long d'une côte, les amis de Carpenter réussissent à "lire" la nature qui les entoure, les vagues qui sont sculptées par le vent et la houle. Et "perdre la vue n'était pas un vrai handicap [...] ils n'étaient pas « perdus » sans [leurs yeux]⁸⁸". On a déjà souligné cet aspect. On peut en déduire maintenant que les compagnons de l'anthropologue gardent confiance parce qu'ils savent que l'audible trompe moins que le visible. Le milieu émet des sons et s'adresse à la part du corps sensible qui écoute. C'est pourquoi les cartes administratives officielles, qui ordonnent le monde selon des critères géométriques, sont parfois inutiles dans de tels contextes.

On ne prête pas toujours l'attention qu'il faudrait aux rythmes de la vie personnelle d'un iceberg. Dès que son sommet est trop élimé par le vent ou les températures, il pivote. Puis il roule sur lui-même. Le bas immergé devient un nouveau haut émergé. Lorsqu'il se retourne pour la première fois, le bloc montre sa face longtemps restée invisible pour nous. Son existence est ensuite cadencée par de multiples bascules. Comprenons que les cycles de rotation dans l'eau génèrent une trace sonore complexe.

Les naissances d'icebergs et leurs rotations ultérieures font du bruit. Ce sont chaque fois des événements audibles. On entend les blocs souffler durant leur chute. Dans leurs retournements, le souffle vient toujours du choc avec l'eau. Mais il émane des profondeurs. Alors l'iceberg présente le socle qui assure sa flottaison comme ensemble et exhibe sa partie qui émet le plus de sons. Les océanographes plongeurs qui rejoignent son point d'équilibre entendent les mots qu'il prononce dans l'océan. Face à cette masse intensive, à cette matière vitale, ils se disent sans doute que l'iceberg est une entité essentiellement sonore. Le royaume de l'iceberg se situe sous la ligne d'eau. Son âme réside dans les milieux subaquatiques.

Si le temps est clair, le spectacle d'un iceberg est parfois d'une netteté confondante. Cette netteté donne le sentiment que l'iceberg appartient entièrement au domaine des apparences immédiates. Mais ses proportions invisibles et sonores sont bien plus grandes. Les volumes immergés interdisent au spectateur qui reste à la surface de l'eau de tout saisir. L'œil n'aperçoit pas le centre de ce qu'il voit. La compréhension des phénomènes liés à la vie de l'iceberg en est rendue incomplète. La plupart des descriptions d'icebergs sont des descriptions de surface. Le regard demeure à bord du bateau. Il ne plonge pas dans les eaux froides. C'est la faiblesse des esthétiques du sublime qui demeurent des affaires d'œil avant tout.

Barry Lopez suggère que les icebergs modifient complètement notre rapport à l'espace. Sous le soleil, on distingue la ligne d'horizon qui s'étire derrière leurs formes proéminentes, quelques nuages qui courent dans le ciel, mais les repères manquent au niveau de l'eau pour évaluer les perspectives⁸⁹. On saisit maintenant que ce n'est pas l'unique raison pour laquelle les icebergs introduisent du trouble dans la visibilité, surtout

lorsqu'ils surgissent de la brume : ils crient, ils chuchotent, ils respirent. En bref, ils envoient des signes sensibles qu'on ne décrypte qu'à la condition d'assister à une rotation ou, mieux, de longer leurs flancs immergés.

Une partie du mystère des icebergs provient sans doute des jeux d'éclairage qui les traversent. La lumière dévoile les couleurs insoupçonnables des crevasses intérieures. Mais les variations chromatiques ne résument pas leur personnalité. On néglige sinon les moments où l'invisible s'enchâsse dans le visible. Le philosophe Maurice Merleau-Ponty écrivait à propos de la peinture que "le propre du visible est d'avoir une doublure d'invisible⁹⁰". La remarque vaut pour les icebergs. À la condition d'admettre que l'oreille réveille notre perception des masses qui se brisent ou roulent sur elles-mêmes. Par l'ouïe, on individualise les icebergs. Les sons que nous entendons nous apprennent que les volumes visibles sont reliés à des profondeurs qui contiennent leur biographie. C'est d'en bas que remontent la voix et la vie des icebergs. Chaque fois qu'ils se retournent ou tracent leur chemin dans les immensités liquides, on en capte de nouvelles modulations.

Les icebergs ne sont pas des choses. Devant un vêlage ou lors d'une plongée, chacun sent qu'un être vit par lui-même. Tout un monde audible se déploie, qui invite à brouiller un peu plus les frontières entre ce qui est animé et ce qui est inanimé. Considérer les icebergs comme des choses, ce serait oublier que tout corps plongé dans l'océan devient un milieu biotique. L'acoustique sous-marine rappelle ces évidences simples.

En flottant, l'iceberg nous attire à lui. Il est étrange et familier. Nous devinons une parenté lointaine. Il nous enrobe dans sa longue histoire et nous invite à dépasser les apparences pour découvrir un monde de vies inattendues. Il nous fait entendre sa respiration intermittente. Nous croyons nager à côté d'une baleine.

Mais quelles sont ses intentions ?

CHAPITRE 4

UNE NEIGE SOCIALE

Nous sommes à la fin du mois de janvier 1895. Un navire baleinier pénètre la grande barrière de glace découverte par James Clark Ross une cinquantaine d'années auparavant. Les membres de l'équipage de l'*Antarctic* atteignent le cap Adare, au nord de la terre Victoria, et mouillent le bâtiment. Ils descendent une chaloupe. Sept d'entre eux prennent place dans l'embarcation afin de rejoindre une plage juste en face. Lorsqu'il s'agit de décider lequel doit fouler en premier le sol antarctique, le géographe Carsten Borchgrevink et le capitaine Leonard Kristensen échangent de vives paroles. Puis ils s'empoignent par le col. Mais le petit bateau bute sur la rive et le rameur, un marin néo-zélandais d'à peine dix-sept ans, bondit pour éviter le chavirage. Alexander von Tunzelmann se tient debout sur le continent, sous les yeux médusés de ses compagnons.

L'iceberg originel

L'épisode illustre les annales des expéditions polaires. On en rit peut-être encore dans les cercles spécialisés qui se demandent quel individu a vraiment posé le premier les pieds sur le continent antarctique. Il existe heureusement bien d'autres manières d'aborder un rivage sans le connaître. À la même époque, au Groenland, on accostait en silence et on accomplissait un saut périlleux sur place, tête en avant. Une coutume recommandait la pirouette. Les nouveaux venus tentaient ainsi de convaincre l'esprit du lieu qu'ils y étaient nés et qu'ils revenaient chez eux. Amusé, celui-ci les acceptait et les protégeait.

Les rites d'approche de terres étrangères persistent encore aujourd'hui parmi les Inuits. Ils servent toujours à ne pas courroucer les esprits. Des gestes, des bruits et des formules illustrent les parades d'arrivée. Dans les îles Belcher, à Sanikiluaq, on suggère par exemple de "se mettre à quatre pattes, comme un bébé, et [d']avancer en faisant : « *ungaa ! unгаа !* »

ungaa ! » pour imiter les vagissements du nouveau-né⁹¹”. Nul besoin de se battre. Mieux vaut offrir le spectacle d’une naissance fictive.

Sur la banquise, les Inuits se racontent des histoires pour patienter ou quand ils ont envie de discuter. Ce sont des récits d’icebergs qui dérivent. Il y est question de traîneaux qui se renversent, d’êtres affreux qui hantent les régions, de longues attentes auprès des trous de respiration (ou *aglous*) des phoques, et d’accouchements imprévus. Ces histoires sont liées aux territoires de chasse. Elles s’inscrivent dans des mythes organisés comme des cartes mentales. La neige et la glace structurent les rapports sociaux. Elles sont présentes dans la plupart des scènes de naissance.

Paul-Émile Victor et Joëlle Robert-Lamblin relatent deux pratiques anciennes : en cas d’accouchement compliqué, il est conseillé de souffler dans la tige d’un brin d’herbe et de prononcer un charme. Le but est de faire fondre le bout de glace (*nida*) qui bloque la sortie du fœtus. Le terme *nida* désigne la “glace de glacier, ou d’iceberg, qui donne de l’eau douce. On dit que l’utérus des femmes qui ont des difficultés pour accoucher est fait d’un morceau de cette glace-là”. Il existe un autre charme encore plus explicite : “Il faut faire sortir le fœtus, qu’as-tu donc là-dedans ? Est-ce un morceau de glace que tu as là-dedans ? Un morceau de glace qui s’est transformé ? Il faut que tu guérisses⁹² !”

Ces charmes montrent que l’iceberg fait partie du corps féminin. Il est sa propre chair, son utérus. Le plus souvent, il fond et ne bloque pas l’expulsion du bébé. Mais quand le labeur dure trop longtemps, quelqu’un doit aider la mère en amadouant l’iceberg qui résiste en elle. Il chuchote des paroles qui vont convaincre le bloc de se dissoudre et de laisser le nouveau-né voir le monde. Apparenté à un organe essentiel de l’appareil reproducteur féminin, l’iceberg accompagne le fœtus durant son processus de croissance intra-utérin jusqu’à la naissance. Il est ensuite un partenaire naturel de la vie familiale, de ses jeux et de ses plaisirs.

Les comptines pour cajoler un enfant l’évoquent dès les premiers instants de vie. On lui chantera la mélodie suivante : “Il est rond, il est brillant, comme une petite glace dans l’eau, il saute, il flotte, il joue, comme une petite glace dans l’eau, « *Aya aya yêk !* », lève les yeux, regarde-moi, petite

glace dans l'eau⁹³ !" Le chant dit au bébé qu'il est fait de la même glace que le morceau dans le corps de sa mère et que ce morceau dérive dans l'océan, bien au-delà du village. Les deux se comportent d'ailleurs de la même manière. Aussi imprévisible qu'un iceberg, l'enfant se penche, il bondit et se retourne sur lui-même en faisant du bruit. Ses yeux scintillent de mille lumières.

Des années plus tard, l'enfant entame son initiation chamanique. Le jeune Inuit est maintenant adolescent. Il doit devenir clairvoyant et accéder au monde invisible qui entoure les humains. Il se laisse dériver pendant quelque temps sur un morceau d'iceberg ou de banquise. S'il parvient à revenir parmi les siens, c'est qu'il aura été aidé par des esprits. La preuve sera donnée qu'il a négocié avec eux et que les esprits lui ont transmis une partie de leur savoir. L'iceberg est toujours là, à ses côtés, pour l'aider à franchir les étapes de son existence.

La glace n'environne pas seulement les humains. Elle vibre en eux, elle se loge dans leur plus profonde intimité. Jusqu'à inverser les perspectives de manière radicale. L'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure évoque le témoignage, plus récent que les charmes cités, d'un homme inuit d'une soixantaine d'années : "Ce que je vais écrire va être difficile à croire : j'ai des souvenirs qui remontent à avant ma naissance. C'est comme un rêve. Je me souviens que je devais passer par un tunnel très étroit. Le passage était si étroit que je pensais que ce serait impossible. Je ne réalisais pas que ce passage était à l'intérieur de ma mère, je pensais que c'était une crevasse dans la glace. Cette crevasse dans la glace était sans doute un passage entre les os de ma mère. Je me souviens que cela me prit longtemps pour passer à travers. Et même qu'à un moment, je fis demi-tour, c'était trop difficile. Mais finalement, j'arrivai dehors, j'étais né. Je pense que j'ouvris les yeux à l'intérieur de ma mère et que je les ouvris à nouveau après que je fus né. Tout ce que je vis alors fut deux petites falaises, de chaque côté de moi. Je me rappelle souvent cela : je vis quelque chose de bleu et des falaises qui étaient tout à fait semblables... c'était probablement les cuisses de ma mère⁹⁴."

Ce souvenir intra-utérin est saisissant. Il combine deux schémas. D'abord, un adulte se remémore le moment de sa propre naissance. Première inversion du point de vue : il remonte le cours du temps et redevient le fœtus qu'il était. La description qui suit va encore plus loin. Elle nous apprend qu'il quitte le ventre de sa mère comme un iceberg quitte son glacier. Seconde inversion du point de vue : le témoin décrit sa venue au monde dans les termes d'un vêlage glaciaire.

L'être qui progresse vers la sortie chemine à travers un corridor de fissures. Il est conscient. Il saisit tout ce qui lui arrive. Il sait que le corps de sa mère est celui d'un glacier. À l'intérieur de la masse blanche, il compare la glace à une ossature. Les crevasses, elles, représentent les parties d'un squelette qui travaille en grinçant, les articulations d'un corps entier en plein labeur. Le processus est lent. Le fœtus rebrousse chemin, à l'image d'un bloc qui se détacherait de son "glacier parental" (selon l'expression des glaciologues) sans se décrocher vraiment. Le vêlage s'interrompt durant un temps. Puis le mouvement reprend.

Une fois libéré, le nouveau-né flotte comme s'il avait chuté dans une baie entre des petites falaises glaciaires. Lesdites falaises correspondent au corps extérieur de sa mère. La couleur bleue fournit même un indice d'âge. Dans un glacier ancien, elle signale que les bulles d'air des cristaux ont disparu sous l'effet de la pression produite par leur entassement. Une partie seulement de la lumière est réfléchi : les longueurs d'onde bleues. Si l'homme se souvient de cette couleur, il peut en déduire que sa mère n'était pas très jeune au moment où il naît.

Le témoignage de cet adulte inuit évoqué par Saladin d'Anglure reformule le "perspectivisme" de la cosmologie amérindienne. Dans ses travaux, l'anthropologue Eduardo Viveiros de Castro explique que celle-ci suppose un état originel dans lequel les humains et les animaux communiquent en partageant la condition de l'humanité et en échangeant leurs points de vue⁹⁵. Rien de tel apparemment dans cette scène. La condition première est celle de la glace et le point de vue du fœtus, celui d'une matière consciente. Si les pêcheurs américains, danois ou groenlandais du XIX^e siècle interprétaient la naissance de l'iceberg comme

l'apparition d'un baleineau, le témoignage cité, lui, montre que l'accouchement d'un enfant humain est parfois compris dans les termes d'un vêlage d'iceberg. Alors, la mère elle-même est un glacier.

Pour récapituler : comment l'humain se perçoit-il dans cet ordre du monde ?

Les réminiscences du témoin sont bien celles d'un homme. Mais elles ressuscitent le moment où il était encore un morceau de glace. Puis une métamorphose s'accomplit. En naissant, le bébé iceberg se transforme : il quitte son foyer glacial et prend l'aspect d'un être humain. D'abord matière gelée prise dans l'événement de sa naissance, l'humain s'arrache progressivement à son état non humain.

On peut tirer quelques conclusions générales de ce bref récit. D'une part, que la division entre les êtres animés et inanimés n'est pas ici opérationnelle. D'autre part, que le point de vue de la naissance est focalisé sur la relation entre l'iceberg et son glacier. Peut-être est-ce pour cela que le nouveau-né humain conserve durant toute sa vie une parenté avec l'iceberg, jusqu'à vouloir le parodier plus tard dans ses jeux avec d'autres jeunes adultes.

Saladin d'Anglure observe que, dans le Nunavut canadien, des individus d'endroits différents expriment des souvenirs intra-utérins similaires. Chaque fois, le fœtus est conscient. Il vit en symbiose avec sa mère, au fond de sa grotte de glace intime. Il partage toutes ses émotions, de la tristesse à la joie. Il entend ce qui se dit dans le monde extérieur et prévoit les dangers. Ce type de réminiscence semble assez répandu au moment où l'anthropologue conduit ses recherches. Il s'inscrit dans un "genre narratif" que les chamanes réactivent quand il leur faut préciser le sort des âmes mortes.

La cosmologie des Inuits est très cohérente. Les âmes de personnes défuntes voyagent par les orifices du corps. On retrouve l'utérus dans ce monde de circulations. L'organe joue le rôle d'un espace de transition. Toute âme qui a le projet de renaître doit trouver un chemin pour revenir dans le monde des vivants. La voie privilégiée est celle de l'entrejambe qui est "une entrée pour l'âme et une sortie pour le fœtus⁹⁶".

Les Inuits disposent à cet égard d'une théorie applicable à chaque cas de figure. Toute personne possède de son vivant "une âme-double (*tarniq*), image miniaturisée [d'elle-même], encapsulée dans une bulle d'air (*puqlaq*) et logée quelque part du côté de l'aine ; elle possède aussi une âme-nom (*atiq*), principe psychique hérité d'un défunt ou d'un esprit, qui comprend la somme des expériences et des capacités accumulées par tous ceux qui auparavant ont porté ce nom. À la mort de quelqu'un, son âme-double s'échappe de la bulle et reprend la taille de la personne dont elle est la réplique éthérée. Elle rôdera ensuite aux alentours de la sépulture jusqu'à ce que l'âme-nom parvienne à se réincarner. Il y a alors séparation des deux principes psychiques : l'âme-double part vivre dans l'au-delà une vie sans fin, sous l'apparence qu'avait la personne juste avant sa mort, alors que l'âme-nom revit dans un fœtus et entre donc dans un nouveau cycle de vie humaine⁹⁷".

Chaque naissance est dans ce cadre une occasion pour l'âme-nom de reprendre forme. Une lignée entière s'installe dans l'esprit du bébé qui surgit au grand jour. La scène conclusive du film *Atanarjuat. La légende de l'homme rapide* (réalisé en 2001 par le cinéaste Zacharias Kunuk) fait clairement comprendre ce point. Un enfant apparaît à l'entrée de l'igloo familial, comme s'il venait de naître, au moment où le nom du chamane récemment décédé est prononcé. La petite communauté décide qu'il portera le même nom. Elle fait revivre en lui l'âme-nom du défunt. Ce dernier peut faire partie de la famille ou être lié à un groupe d'amis. Le nouveau-né peut, quant à lui, porter des noms différents. Plusieurs âmes-noms sont susceptibles d'entamer une nouvelle existence dans son corps. Chaque enfant est ainsi l'enfant d'un groupe avant de l'être d'une mère et d'un père en particulier, l'héritier de pérégrinations accomplies par des âmes anciennes. Aucune naissance n'est un départ à zéro. Toute vie qui commence est une vie qui continue⁹⁸.

Dans un chapitre de son roman *De pierre et d'os*, l'écrivaine Bérangère Cournut convoque cette théorie des âmes et rappelle utilement le rôle des icebergs. L'héroïne, Uqsuralik, suit en kayak Tulukaraq, le fils d'une des familles qui l'ont recueillie après son errance sur un morceau de banquise.

Ils arrivent tous les deux au pied de plusieurs masses dérivantes. Tulukaraq connaît bien les icebergs. Il distingue les jeunes des vieux à leurs flancs lisses ou striés, parfois même lacérés. Il sait qu'ils deviennent instables quand le soleil a chauffé leurs sommets ou lorsque les courants, plus chauds l'été, ont érodé les parties immergées. Ils les longent en silence. Puis ils distinguent une sonorité d'écoulement. Avec leurs pagaies, ils se glissent dans un renforcement. Ils veulent élucider l'origine du ruissellement.

L'iceberg est un labyrinthe. C'est un monde de cavités et de canaux qui communiquent. Vu de l'extérieur, il donne l'impression de former un bloc compact et homogène. À l'intérieur, les deux amis découvrent des méandres tortueux. Ils devinent qu'ils peuvent s'y perdre, comme dans les rues d'un château enchanté.

Soudain, les couleurs chatoient au point de rendre l'héroïne pantoise. Le bleu clair domine. Le temps se suspend. Les sons se dissolvent dans leurs échos ouatés. La lumière elle-même flotte. Des parois sont transparentes. Le kayak de Tulukaraq s'efface derrière une colonne de glace. Il apparaît, puis il disparaît. Uqsuralik immobilise son embarcation. Elle ne l'aperçoit plus. Mais elle entend sa voix qui résonne dans l'atmosphère feutrée de la grotte et emplît le dédale.

Son ami lui suggère de le rejoindre près du ruisseau. Il l'invite à d'abord lever la tête afin d'apercevoir le sommet troué de l'iceberg. Ainsi débute leur conversation à distance sur le destin des âmes : « Alors, maintenant, j'aimerais te poser une question, Uqsuralik : sais-tu pourquoi les morts se retrouvent parfois au ciel, parfois au fond de la mer ? [...] Je n'en sais rien, Tulukaraq. – Eh bien, parce qu'ils passent par des trous comme celui qui est au-dessus de ma tête, Uqsuralik. – Que veux-tu dire, Tulukaraq ? – Eh bien tu vois, Uqsuralik, si tu devais mourir à l'instant, ton âme-nom – ton *aleq* – s'échapperait par un trou comme celui-ci. Ainsi rejoindrais-tu le ciel et ceux des morts qui attendent là-haut de pouvoir revenir habiter un corps sur terre. – Et si je mourais à un autre moment, Tulukaraq ? – Eh bien, si tu mourais après une tempête, Uqsuralik, ou bien si tu mourais après l'été, tu passerais par le même trou, mais tu te retrouverais au fond de la mer. – Et pourquoi ça, Tulukaraq ? – Eh bien parce qu'entre-temps, Uqsuralik,

l'iceberg se serait fendu et retourné ! Passer par le trou qui est aujourd'hui au sommet de cette paroi te conduirait à voyager vers les profondeurs. –

Mais alors, Tulukaraq, qu'advierait-il de mon *aleq* ? – Hmmm... sans doute irait-il se réfugier dans la chevelure de Sedna pour devenir gibier marin, Uqsuralik⁹⁹. »»

Tulukaraq n'est pas un chamane. Mais leur promenade se déroule comme une initiation. L'héroïne s'étonne qu'il ait prononcé son "nom de naissance" pour la première fois dans la grotte de l'iceberg. C'est une parole rituelle. Son compagnon la prépare à la question qu'il pose ensuite sur les morts. Il anticipe leur discussion sur la signification de l'ouverture de l'iceberg. De telles brèches existent en réalité, même si elles affectent plus souvent les côtés. Elles sont créées par les bulles d'air qui s'échappent sous l'eau et liment l'ensemble de la masse en remontant à la surface. Lorsque l'iceberg bascule ou s'effrite, les endroits fragilisés par ce travail sous-marin laissent des béances de taille variable.

L'ouverture tout en haut de l'iceberg signale aux promeneurs un passage des âmes. C'est une autre figure de l'utérus maternel. Les deux protagonistes imaginent leur mort et les métamorphoses de leurs âmes-noms. Celle d'Uqsuralik s'envolerait et passerait à travers. Elle rejoindrait le ciel pour patienter au milieu d'autres âmes. Elle attendrait un corps disponible de nouveau-né afin de relancer son cycle d'existence et de se perpétuer. Si l'iceberg se retourne, le trou se trouverait orienté vers le bas. L'âme d'Uqsuralik s'échapperait alors dans l'océan. Comme tous les animaux marins, elle vivrait dans les cheveux de Sedna, la déesse des eaux, et finirait par ressembler à l'un d'entre eux : peut-être un phoque ou un narval.

Bérangère Cournut documente son roman avec des archives ethnographiques. Celles-ci étayaient la représentation mythologique de l'iceberg comme tunnel de renaissance : par son intermédiaire, les âmes circulent, changent d'état et revivent. La scène mentionnée décrit par ailleurs une épreuve initiatique de désorientation. La blancheur est éclatante. Les deux compagnons qui pagaient dans la grotte se perdent de

vue. La glace s'interpose. La voix de Tulukaraq devient celle d'un esprit bienveillant qui prévient que l'iceberg peut se retourner.

La jeune héroïne comprend le message envoyé par son compagnon : le destin des âmes-noms dépend de la vie propre de l'iceberg. La gamme des métamorphoses humaines s'ajuste aux cycles biographiques des blocs de glace. Les rotations modifient quelque peu le jeu des possibilités, selon que la sortie pointe vers les hauteurs du ciel ou les profondeurs de l'océan. Elles rendent les réincarnations plus hasardeuses : tantôt en humain, tantôt en non-humain.

Tulukaraq a bien raison de mettre en garde son amie : “[...] un iceberg est un monde qui peut basculer à tout moment¹⁰⁰”. Au moment où il dit cela, il réapparaît, comme par magie. Le moment initiatique est terminé. Avant qu'ils sortent de la grotte creusée à l'intérieur de l'iceberg, Uqsuralik demande à Tulukaraq ce qui lui arriverait, à lui, si l'iceberg se retournait. Il répond qu'il reconstituerait sans doute les “premières îles”, s'il devait s'échapper par la mer.

Ce dernier détail confirme la valeur d'apprentissage de l'épisode. Un temps immémorial est évoqué : c'est celui des îles. Les icebergs furent les lieux des premiers peuplements humains. Bernard Saladin d'Anglure rappelle, à la suite de Franz Boas et de Knud Rasmussen, que, dans la représentation inuite du monde, “l'habitat des premiers humains étaient constitué d'îles qui flottaient sur la mer [...] et pouvaient basculer [...]”. Il ajoute qu'on considérait “encore dans les années 1930, début de la christianisation active chez les *Iglulik*, que la Terre était un disque plat entouré par la mer, le tout reposant sur quatre piliers, érigés au-dessus d'un monde inférieur dans un fragile équilibre. Dressés sur le monde terrestre, quatre autres piliers supportaient la voûte céleste et le monde supérieur¹⁰¹”.

Les icebergs sont des îles originelles, les blocs d'un archipel de sociabilité initiale, dans cette cosmologie. Arrive un moment où ils sont surchargés d'humains. Alors, ils basculent et s'enfoncent. Les humains se livrent des guerres, ils perdent leur immortalité et les grandes migrations débutent¹⁰². L'analyse de l'anthropologue est en grande partie fondée sur des témoignages oraux. Presque mot pour mot, elle fait écho, d'une manière

surprenante, au récit fantastique du périple chrétien de Brendan de Clonfert, que nous avons raconté dans le premier chapitre de ce livre. Chaque fois, le monde repose sur des piliers. Et ces piliers sont des icebergs. Ils branlent beaucoup. Il faut constamment les remettre d'équerre. L'univers est fragile. Il vacille sur ses jambes. Les chamanes affirment qu'il est susceptible de pivoter sur lui-même, comme cela arrive avec tous les icebergs.

Les icebergs jouent, on le voit, un rôle mythologique majeur. Des royaumes invisibles peuplés d'esprits leur sont associés. Anciens territoires insulaires, ils correspondent aux premiers refuges. Ils déterminent les naissances humaines et aident les âmes mortes à se réincarner. Ce sont des figures originelles, les supports du monde.

Les mots pratiques

En Antarctique, les odeurs de la neige sont multiples, ses textures infinies, ses crissements polyphoniques. Mais les variations saisonnières sont réduites et extrêmement contraignantes. Les vents chassent la neige et les années passent sur le continent gelé au rythme d'une alternance entre le clair et l'obscur, selon les zones. Il est peut-être moins facile de dire comme Mario Rigoni Stern : "J'ai bien des neiges dans la mémoire."

L'écrivain est né en 1921 sur le haut plateau d'Asiago, en Vénétie. Durant son enfance, le cimbre (un dialecte allemand) enregistrait encore tous les styles de la neige au fil des mois de l'année : elle était lasse en automne (*brüskalan*), abondante lors des premières semaines d'hiver (*sneea*), mouillée ou résistante à l'approche du printemps (*haapar/haarnust*), agitée en mars (*swalbalasneea*). Puis elle se faisait légère en avril (*kuksneea*) et devenait rare en mai (*bàchtalasneea*)¹⁰³.

Dans le Grand Nord, la banquise et les icebergs enrichissent le langage. Les mots retiennent leurs sonorités, leurs allures, leurs mouvements, parfois même leurs états d'âme. À Qaanaaq, au Groenland, le terme *ihittop* désigne

l'iceberg qui chute et se désintègre dans l'eau ; *oq"rad"dlattoq* son début de rotation ; *itsineq* sa partie immergée ; *putad"dlartuq* la glace qui crève la surface de la mer en jaillissant. À Kangiqtugaapik, sur l'île de Baffin, le mot *sirmik kataktuq* dénote l'iceberg tout juste né ; *niiqquluktuq* la glace brisée par les vagues et dont les morceaux agglomérés produisent un son grinçant ; *qinuaq* la glace anxieuse qui erre longtemps ; *aulaniq* celle qui vient du nord et glisse toujours sur les flots. À Barrow enfin, sur la côte nord de l'Alaska, on utilise le vocable *qimmiaqrugauraq* pour décrire le bruit causé par l'accrétion de débris de banquise. Cette sonorité évoque la plainte d'un chiot appelant sa mère.

Les cas de figure pourraient être multipliés. L'anthropologue et linguiste Louis-Jacques Dorais souligne que l'inuktitut est une "langue agglutinante". Ses mots sont constitués d'un radical qui donne le sens initial. Puis d'autres éléments s'ajoutent et infléchissent ce sens. Des néologismes sont fabriqués. Un exemple : à partir du mot *siku*, nom générique de la glace, le mot *sikuaq* renvoie à la première couche de glace mince qui se forme à l'automne sur les mares d'eau, tandis que celui de *sikuliaq* désigne la glace nouvelle sur la mer ou les surfaces de pierre.

La preuve est ainsi donnée que le langage de tous les jours nourrit l'expérience du réel. Plus on l'utilise, plus on se rend attentif au foisonnement des phénomènes. Il n'y a pas ici de théorie générale, seulement des circonstances distinctes dont les énoncés rendent compte. Et plus le langage est précis, mieux il définit ce qui est dit au sujet des états de la neige ou de la glace. Voici ce qui est dit : tout change, rien n'est statique. C'est pourquoi les mots indiquent aux locuteurs des manières d'agir. Selon que la glace se brise après qu'il a testé sa solidité avec un harpon (*qautsaulittuq*) ou qu'elle se fissure en raison des changements de marée (*iniruvik*), le chasseur choisira de partir sur la banquise, ou de rester chez lui¹⁰⁴.

La géographe Shari Gearheard explique en quoi le vocabulaire de la langue inuktitut aide les chasseurs à s'orienter dans leur milieu de vie. Le terme *qisuqqaqtuq* signale le type de surface neigeuse qui couvre normalement une partie du Groenland du Nord au mois de juin, durant l'une

des phases de la lune. Elle fond le jour. Une pellicule d'eau se forme. Le regel de cette eau durant la nuit fabrique une étendue fine et craquante. Forts de ce savoir, les Inuits chasseurs attendent le moment où ils pourront sortir leurs traîneaux. Mais le dérèglement climatique modifie les schémas traditionnels. Cet état neigeux survient maintenant au mois de mai.

De même, avec le mois de mars arrive normalement le temps où chacun suit les pistes qu'il emprunte tous les ans depuis des décennies. L'entreprise est aujourd'hui risquée. Les courants sont trop puissants et la couche de glace trop mince. Les chiens de traîneau enfoncent leurs pattes. Sur la banquise se forment des cavités susceptibles de faire basculer les traîneaux¹⁰⁵.

Les mots expriment la force du milieu et ses particularités. Tout comme ils témoignent de la capacité humaine à en tirer avantage. Edmund Carpenter explique que le langage est l'outil avec lequel les Inuits transforment leur environnement pratique et immédiat en un monde humain : “[...] ils emploient des « mots » pour la neige qui permettent d'établir des distinctions fines, pas simplement parce qu'ils sont concernés par la neige, mais parce que la neige prend sa forme des actions auxquelles elle participe : faire du traîneau, chuter, construire un igloo. Des genres différents de neige sont rendus vivants par les Esquimaux à mesure qu'ils expérimentent leur milieu et parlent ; les mots n'étiquettent pas des choses qui sont déjà sous les yeux. Les mots sont comme le couteau du ciseleur : ils libèrent l'idée, la chose d'une extériorité généralement amorphe¹⁰⁶.”

Les Inuits distinguent peu entre les noms et les verbes. Tous les mots, affirme Carpenter, sont plus ou moins des formes du verbe “être”. Ils ne désignent cependant pas des réalités qui existent déjà. Ils les font exister. Parler est une manière d'animer le monde. C'est chaque fois une nouvelle naissance. On a déjà suggéré que le nom d'un enfant lui est attribué au moment même où il apparaît et où sa mère le prend dans ses bras. Sa naissance interrompt la liste de noms éligibles qu'une vieille femme, souvent, marmonne. Dans les représentations collectives, nommer et venir au monde sont deux événements que les Inuits s'emploient à rendre contemporains.

La langue épouse le milieu. Elle suit les saisons depuis des siècles. La nature cyclique du langage signifie que les mots évoluent au rythme de la “conversation” que les résidents mènent avec leur milieu de vie. Là comme ailleurs, c’est une “longue attention [qui] produit un langage précis¹⁰⁷”. Dans chaque discussion, le paysage est un partenaire tiers incontournable. On ne peut pas l’exclure. Il est déjà dans la langue et précède la parole. De sorte que chaque adresse à une personne est une adresse au territoire et aux éléments naturels qui le constituent.

Tous ces exemples confirment que le langage enregistre sans cesse les états modifiés de la glace. La loi de son fonctionnement est celle d’un biocentrisme fondamental : les humains vivent avec la glace, ils l’incorporent. Comme elle fait partie de leur vie quotidienne, elle habite les mots du langage pratique. La glace contribue à élaborer les normes collectives. Elle est à l’origine d’un dictionnaire mental qui contient toutes les règles d’un art de la prudence.

Le soleil brillait dehors. Il faisait chaud pour ce mois de l’année. L’après-midi s’étirait à la manière d’un grand fauve paresseux. Le silence régnait dans la petite salle de la bibliothèque de recherches Yvonne-Oddon du musée de l’Homme. J’étais en train de consulter des ouvrages sur le vocabulaire glaciaire des Inuits quand, soudain, une ballade de Gustav Schwab, *Le Cavalier et le lac de Constance*, me revint à l’esprit.

Un homme chevauche en toute hâte. Il traverse la Suisse et ne songe qu’à une chose : atteindre le lac de Constance. Il arrive en haut d’une colline. Une plaine enneigée s’étend sous ses yeux. L’hiver est glacial. Une brume tombe. Il s’engage. Il entend crier les oies des neiges. Une poule d’eau tente de s’envoler. Aucun villageois n’attend sur le bord pour lui indiquer le chemin. Il progresse jusqu’au moment où il distingue des arbres émergeant du brouillard, des habitations et des collines au loin. Lorsqu’il arrive dans le bourg, il demande à une jeune fille appuyée sur un rebord de fenêtre où est le lac. Celle-ci lui répond que l’étendue d’eau se tient juste derrière lui. Elle est émerveillée par ce bienheureux qui surgit indemne de la nuit. Il a fait résonner les sabots de son cheval sur la glace et n’a pas disparu dans les

profondeurs du lac. La population du village se rassemble autour du cavalier. On lui offre du pain et du poisson. Lui est médusé. Il comprend qu'il a traversé le lac et encouru les pires dangers. Son imagination lui fait entendre avec clarté le tonnerre de la glace qui craque. Il se voit dessus. Saisi par la frayeur, il tombe de son cheval et s'écroule à terre, mort.

La parabole de Gustav Schwab s'applique à tous les pays glacés : on ne progresse pas sur une surface gelée sans l'avoir observée au préalable, dans ses moindres détails. Elle contient une autre vérité : sur la glace, on n'est jamais trop attentif. Les Inuits disent que la banquise suscite des émotions mixtes. Elle mélange "*ilira* [...] l'effroi mêlé d'admiration" et "*kappia* [...] la peur face à une violence imprévisible¹⁰⁸". Être confronté à un ours polaire appartient au premier genre. La perspective de glisser en traîneau sur une épaisseur de glace trop mince relève du second. Au final, la banquise cache plus de périls qu'une rencontre avec un ours. Même le chasseur vigilant, qui se livre à une "analyse climatique exacte", peut être surpris par des évolutions de la surface neigeuse qu'il n'aura pas anticipées¹⁰⁹. Sur la banquise, rien ne va de soi. Tout doit se négocier. C'est pourquoi la glace est une affaire collective.

La banquise comme institution

Les mondes glacés sont remplis d'êtres espiègles qui volent dans les airs. Chacun est roi dans son domaine. Les arêtes de glace tranchante qui ornent les amas de neige formés par le vent ont leur esprit. Plus le blizzard souffle, plus celui-ci fanfaronne. Il brandit ses poings en éclatant de rire et gratifie les chasseurs de puissantes rafales de neige. Les humains sont contraints de redoubler d'inventivité pour imaginer des rituels d'approche¹¹⁰.

Lorsque les glaces se pressent les unes contre les autres et créent des épaisissements cumulatifs (ou *hummocks*), elles forcent les villageois à rester chez eux en leur interdisant toute circulation. Ces derniers se dirigent

alors vers le cimetière et placent devant l'une des tombes "face à face un crâne d'homme ayant, en guise de cheveux, des algues, et un bloc de glace ayant à peu près la forme d'un crâne, ayant, en guise de cheveux, des plantes rampantes". Puis ils prononcent le charme suivant pour chasser la glace, en répétant chaque membre de phrase et en concluant le tout par un long souffle : "L'une des jambes est pliée (*bis*), l'autre jambe est tendue (*bis*), les intestins vomissent (*bis*)¹¹¹." Le charme met en scène la lutte de la terre avec la mer. Il dit que les hommes veulent l'emporter sur la glace. Leur souffle a pour but d'éloigner les hummocks et de libérer les eaux afin d'embarquer dans les kayaks. Les rites et les normes prouvent à la glace que les humains veulent négocier avec elle et qu'ils ont besoin d'accomplir certaines tâches pour survivre, dont l'activité de chasse.

Les rites ne suffisent pas. Vivre sur la banquise implique de ne jamais cesser de la regarder. Quand il sort, le chasseur identifie d'abord les endroits où la neige est la plus épaisse en remarquant des zones tantôt lumineuses, tantôt sombres. Il sait que la glace est plus fine là où elle est isolée par la neige. Lorsqu'il navigue au milieu de morceaux de banquise, il aperçoit des reflets au-dessus de la mer dans le brouillard. Les lignes noires qui se profilent à l'horizon sont des "ciels d'eau" qui signalent des étendues libres de glace.

La couverture de glace peut être mince même si elle paraît haute à cause de la marée. Si les températures demeurent constantes, ni la densité ni la compacité de la glace ne seront modifiées. Si elles montent en revanche, la finesse des surfaces gelées deviendra dangereuse. Au Groenland, des "cordes en peau de phoque barbu" (*ugjugajataktunaat*) servent à indiquer la texture de la banquise. La nature du tissage des cordes se modifie juste avant que les températures varient. Lorsque des craquelures se forment, les chasseurs en déduisent que la banquise va se lézarder. Peu important alors les changements de hauteur de glace selon les marées. Les hommes sont avertis des dangers par les signes que la peau du phoque leur envoie¹¹².

Le souvenir de naissance, évoqué plus haut, montrait déjà qu'il n'existe pas de véritable frontière entre les faits mentaux, les faits sociaux et les faits physiques. Plus on avance, plus on saisit que la glace est intégrée dans le

tissu du monde institutionnel. Elle fait partie d'un ensemble de relations interdépendantes, de normes et de significations communes à des groupes. Elle commande une bonne partie des actions, des pensées et des habitudes entre les personnes. En bref, elle contribue à organiser les "formes de vie" humaines. Elle récapitule à elle seule le "fond psychologique de besoins, de désirs, de réactions naturelles et [le] fond historique d'institutions et de coutumes" qui permettent aux individus d'évaluer leurs intentions et leurs décisions¹¹³. Lorsque quelqu'un projette de partir en voyage sur la banquise, il convoque un système de lois et d'usages dans lequel les états multiples de la glace sont consignés. Il sait à quoi s'attendre.

Joelie Sanguya vit dans la région de Savissivik au Groenland. Il confesse à son intervieweur que la surface gelée est leur véritable foyer : "C'est une partie intégrale, constante, de ce que nous sommes – nous y pensons, nous parlons avec elle, nous rêvons d'elle et, comme le dit Jacopie Panipak, nous sommes nostalgiques (*homesick*) si nous nous en éloignons trop longtemps. Elle procure également une maison réelle pour quelque temps, un endroit où installer nos camps de chasse et de pêche par-delà les saisons. Autrefois, avant la colonisation des terres, on vivait sur la banquise durant certaines périodes de l'année. C'est la banquise qui fournissait, dans le passé, la source ultime de toute chaleur – un mot que les anciens d'aujourd'hui utilisent souvent quand ils se rappellent leurs vies d'enfants qui grandissaient sur la banquise. Ils se remémorent la vie dans les igloos, installés sur la banquise en raison de sa chaleur supérieure à celle des terres, et la lueur chaude du *qulliq* – l'huile de cette lampe qui vient d'animaux chassés sur la banquise. La banquise signifie la chaleur et la lumière de la maison. Aujourd'hui encore, elle évoque des sentiments profonds et des moments ludiques. Ce n'est pas seulement notre réservoir de nourriture. C'est aussi un lieu pour les jeux de Noël, les feux d'artifice du Nouvel An, les parties de football, les courses locales de chiens et les pique-niques en famille. On vit sur la banquise¹¹⁴."

Ce témoignage est capital. Il confirme que la banquise est vécue comme une institution sociale et qu'elle développe un mode d'existence collectif. Certaines remarques peuvent sembler contre-intuitives à qui n'habite pas

dans ce milieu. Comment associer la banquise à la chaleur du foyer ? Mais un igloo bien construit, avec de la neige appropriée, maintient une température ambiante satisfaisante. La lampe à huile, elle, diffuse une lumière feutrée qui détend le corps autant que l'esprit après une journée d'activités intenses. Les rythmes de vie tantôt à l'extérieur tantôt à l'intérieur définissent la convivialité : on passe constamment du froid au chaud.

La banquise inaugure la saison des voyages. Et les voyages réunissent les amis ou la famille. Durant les arrêts dans les camps, les longues nuits passent mieux : on partage des histoires d'ancêtres, on redécouvre des jeux, on entonne des vieilles comptines, on se lève pour danser joyeusement, on s'enquiert aussi des plus jeunes qu'on n'a pas vus depuis quelques mois : ont-ils bien grandi, sont-ils des élèves studieux, à quels métiers se destinent-ils ? La banquise signifie que les gens passent du temps ensemble. Elle joue le rôle d'un "pont". Symbole de l'association, elle rassemble des personnes que les contraintes du milieu naturel séparent le plus souvent.

Chacun en profite pour retracer les anciennes pistes et vérifier qu'elles sont encore praticables. Quant aux nouvelles, elles fournissent rapidement des occasions de récits qui se transmettent de génération en génération : "Traverser la banquise fait partie de nos histoires et légendes familiales et individuelles, celles que nous continuons à raconter et enrichir", dit encore Joëlle Sanguya. La banquise fabrique de la société. Elle rapproche d'autrui et entretient les liens. Elle constitue l'unité des humains dans un milieu éprouvant. En deux mots : elle restaure et fortifie la sociabilité. La banquise est la vraie patrie, l'autre nom de la liberté¹¹⁵.

En chemin, il convient pourtant de faire attention. Les étendues gelées aiment surprendre. En concluant son témoignage, le même résident de la région de Savissivik rappelle avec émotion que l'un des grands-pères du village s'éloigna un jour sur la banquise. Il avait posé des filets à phoque et voulait s'assurer de leur bon état. Mais il ne revint jamais. Il fut probablement "emporté sur un iceberg qui s'est détaché et éloigné de la terre¹¹⁶".

N'importe quelle chasse aux mouettes peut aussi se révéler très périlleuse. Au premier regard, on pense qu'il est ingénieux de se cacher dans un igloo après avoir déposé un appât sur son toit. Pinaitsoq, l'un des personnages de l'épopée authentique de Quidlarssuaq, n'a pas anticipé la cassure de la banquise. Avant même de pouvoir collectionner ses proies, le voici en exil, dérivant sur la mer¹¹⁷.

Les chroniques locales sont truffées de disparitions subites. Des chasseurs partent et personne ne les revoit. Ils ne se manifestent plus que dans les rêves tourmentés des membres de la communauté.

Des colosses susceptibles

L'iceberg emportant le grand-père évoqué par Joëlie Sanguya s'est sûrement libéré de la banquise à cause d'une rupture imprévisible. Les blocs peuvent néanmoins s'éloigner pour des raisons différentes dans d'autres récits ou témoignages. Si des hommes ne se comportent pas de manière décente à leur égard, les glaces n'hésitent pas à sanctionner les comportements.

Une petite histoire suffit à le démontrer.

Il était une fois un groupe de chasseurs qui décidèrent d'aller se désaltérer sur un iceberg. Ils grimpèrent tout en haut afin de recueillir son eau de fonte. Elle était fraîche et en abondance. L'océan brillait de mille feux. Rien à l'horizon. Ils étaient seuls. L'un d'entre eux se mit alors à uriner. Lorsqu'ils s'en aperçurent, ses compagnons furent saisis de frayeur. Ils tentèrent de l'en empêcher mais ils se gênaient et glissaient sur les parois unies de l'iceberg. Désespérés, ils avaient peur de réveiller un monstre et anticipaient la colère du mastodonte. La suite leur donna raison. L'iceberg commença à bouger. Il n'attendit pas que le pauvre bougre eût terminé. Il

craqua de partout et bascula rapidement dans l'eau sombre en émettant des grondements sonores. Le groupe de chasseurs fut emporté par les flots¹¹⁸.

Le châtiment est sévère. Tout le monde se noie par la faute d'un seul. Il faut croire que l'erreur était inexcusable aux yeux de l'iceberg. Les blocs de glace sont de toute façon des farceurs irascibles, des êtres espiègles qui jouent avec les nerfs et les existences des humains. Les autochtones savent que ce sont des acolytes précieux autant que craints, des experts en métamorphoses parfois très susceptibles. Ils les retrouvent à l'œuvre dans des légendes qui effraient les jeunes enfants autant que les adultes.

L'explorateur et ethnologue Paul-Émile Victor rapporte une anecdote piquante tandis qu'il passait du temps avec ses hôtes groenlandais : "Un soir à Oumivik, Kara, alors jeune fille, et son amie Odîné sortirent dans la nuit pour aller chercher de l'eau au torrent. Sur le chemin du retour, leur attention fut soudain attirée par une glace énorme, presque un iceberg, qui se déplaçait, seule au milieu des autres glaces du fjord, immobiles : masse blanche, presque phosphorescente, presque vivante. Pendant qu'Odîné, figée sur place par la peur, ne pouvait plus faire un pas, Kara se précipitait dans la hutte pour raconter ce qu'elles avaient vu. Aussitôt, quelques hommes sortirent avec leurs fusils. Mais le glaçon étrange avait déjà disparu « sous la terre, sous la maison ». – C'était un de ces *toupidet*-glace, un de ces « *poubik* » qui, souvent, écrasent les maisons¹¹⁹."

Les *toupidet* sont des êtres monstrueux, et généralement invisibles, qui vivent partout, dans le ciel, au fond des océans ou sur la terre. Il arrive que les chamanes, les *angakout*, discutent avec eux et leur proposent d'agir dans un sens ou dans un autre. Ils les rencontrent durant leurs voyages dans le monde de l'au-delà, après qu'ils se sont envolés pieds et poings liés, derrière le rideau de la tente où ils officient. Les *toupidet* sont créés par les *idizitsout*. Ces derniers sont des chamanes d'un genre particulier : ils contournent les cérémonies traditionnelles et communiquent en cachette avec les esprits. Ce sont des clandestins. Ils collectent des matières, les mélangent de mille manières et soufflent dessus pour leur donner une silhouette. Les êtres qu'ils fabriquent sont des hybrides de non-humains (la tête de tel animal et le corps de tel autre). Parfois, les corps unissent des

parties d'un non-humain avec celles d'un humain. Ces chamanes se "vengent" de quelque chose. Ils cherchent à "nuire". Leurs *toupidet* ont des attitudes anormales. Ils rôdent dehors et se promènent la nuit comme des spectres.

Dans l'anecdote de Paul-Émile Victor, le *toupidek* (la terminaison *-dek* marque le singulier) est un iceberg. La troupe d'amis échappe par bonheur à la menace. Peut-être les fusils ont-ils effrayé l'esprit qui avait pris l'apparence d'un bloc de glace. Peut-être le désir de vengeance n'avait-il pas de fondement réel ou suffisant. Lorsque le *toupidek* manque sa cible, il se produit ce que l'on appelle un "retour de malédiction". Il se retourne contre le chamane qui l'a modelé. Dans le cas cité, l'iceberg qui a disparu aura sûrement décidé d'aller réduire en poussière la maison de son démiurge durant son sommeil¹²⁰.

Cette anecdote montre que les icebergs ne fixent pas seulement les normes et les valeurs d'une communauté à travers les événements racontés de la naissance ou les mots d'un langage pratique. Ils transmettent aussi des histoires étranges qui enrichissent les légendes collectives. La glace impose sa loi. C'est là un trait des sociétés humaines présent à d'autres latitudes et dans d'autres milieux naturels.

L'écrivain Charles-Ferdinand Ramuz s'est inspiré de récits populaires pour écrire son roman *La Grande Peur dans la montagne*. Dans ce livre, publié en 1926, les personnages redoutent les glaciers qui se déplacent comme des êtres agiles et vifs. Une masse qui progresse en donnant l'impression d'être immobile nourrit toutes les rumeurs. Dans la vallée, deux groupes s'opposent. La raison du litige : un pré délaissé depuis une vingtaine d'années. Les anciens du village sont convaincus que leur pâturage alpin est "mauvais" et que la glace, qui règne dans les montagnes, recouvre des champs autrefois cultivés. Les plus jeunes veulent en tirer profit. Mais une maladie contamine rapidement le troupeau qu'ils gardent sur l'alpage. Mis en quarantaine, les bergers sont coupés du monde d'en bas. Ils négligent les vaches. L'un des personnages, Barthélemy, finit par les traire. Des coulées de lait tombent sur le sol. Cette action est une profanation supplémentaire.

Lassé par tant d'épreuves, Joseph, le protagoniste, veut redescendre au village et revoir sa fiancée. Il est obligé de monter vers le glacier pour contourner un barrage. Devant la masse qui lui fait face à un moment, il n'ose pas rebrousser chemin et lui tourner le dos. Il craint que cet animal furieux qui détruit les habitations et les troupeaux ne se "mette en mouvement pour de bon et [ne] lui saute dessus par-derrière". Il est paralysé. Le glacier se tient en travers de sa route. Lorsqu'à la fin du roman, Joseph entre dans l'univers lunaire des hautes neiges, des vapeurs l'entourent. Les formes du paysage deviennent floues et se dédoublent. Des fantômes apparaissent. Il voit le cadavre de sa fiancée et croise un chasseur solitaire qui ne cesse de rire. Paniqué, il tire sur le glacier. Alors celui-ci tousse comme s'il avait de l'asthme. Il craque de partout et se fissure en libérant une avalanche¹²¹. Dans le roman, le glacier réagit de cette manière parce que des actions lui ont porté tort. Tout se passe comme si les hauteurs sacrées devaient demeurer inaccessibles aux humains, s'ils ne veulent pas être transformés en éternels errants.

On pourrait réduire le texte de Ramuz à une suite de superstitions. On retomberait dans la sempiternelle querelle entre les deux facultés de la raison et de l'imagination. La première établit les bons rapports de causalité entre les phénomènes. La seconde impute, par erreur, des intentions à des entités matérielles. Cette opposition est stérile. L'essentiel est ailleurs, on l'aura deviné. Il est d'identifier des effets de structure sociale. Dans de nombreuses régions du monde, on estime que les glaciers se fâchent quand il s'agit de réprimer des offenses ou des vexations qui leur sont faites. Mieux : leur énervement révèle un dysfonctionnement au sein des communautés humaines.

Retour au Grand Nord, parmi les peuples tlingit et athapascan cette fois-ci.

En Alaska, tel clan estime qu'un lagon est apparu derrière un glacier parce que quelqu'un a tué un chien et en a jeté la dépouille dans l'une de ses crevasses. Humilié, le glacier a quitté la baie Yakutat. Dans une version différente, un autre clan sait que des frères sont allés chasser le phoque dans la même baie. L'embarcation a été soulevée par les vagues qu'une rupture

d'icebergs a provoquées. Ils se sont retrouvés dans les montagnes, par grand froid. L'un d'eux est mort.

Les glaciers abritent d'innombrables histoires de clans. Un autre thème est présent dans les récits de cette région : celui de la "femme dans le glacier" (*woman in the glacier*). Il s'applique à des situations où les campements étaient menacés par l'avancée rapide des masses glissant sous leur propre poids le long des pentes montagneuses. Une femme reste pour aider à sauver tous les enfants. Elle permet au clan de s'échapper rapidement. Le personnage est important. Il sert à mesurer l'efficacité des tactiques de fuite collective devant la menace. La jeune femme éprouverait de la honte si elle devait survivre à la catastrophe alors que d'autres seraient morts. De son côté, une ancienne de la tribu des Indiens tlingits, Elizabeth Nyman, confie que le retrait du glacier Taku s'explique de la manière suivante : un esclave est mort à cet endroit et des gouttes de sang ont perlé sur la neige¹²².

Dans les histoires qu'on lui rapporte, l'anthropologue Julie Cruikshank note que les glaciers sont des êtres irascibles, sensibles à tous les stigmates. L'une de ses interviewées, Annie Ned, déclare qu'ils ne supportent ni la vue du sang ni les mauvaises odeurs. Ils ont de grandes capacités olfactives et répugnent à sentir les miasmes des vieux vêtements ou des couvertures sales. Ils sont en revanche attirés par les vapeurs de cuisine, tout comme les ours.

Ce dernier motif revient. Les amies narratrices de l'anthropologue rappellent avec insistance que la "cuisine avec de la graisse (*cooking with grease*)" près d'un glacier est strictement prohibée. Elles se méfient d'ailleurs toujours du bacon frit. Elles énumèrent les règles à observer : "bouillir, sans faire frire, et aucune goutte de graisse ne doit jaillir de la marmite de soupe". Cruikshank commente ces prescriptions. Elle en conclut que seule "la circonspection est la conduite appropriée". Lorsqu'elle cherche à mieux comprendre les raisons de l'interdit, il lui est toujours répondu que "cuisiner avec de la graisse fait déborder le glacier de son lit (*causes the glacier to come out*)¹²³".

Arrive un jour où l'anthropologue regarde de plus près les poêles utilisées. Elle constate que la graisse d'ours, d'élan ou de brebis se solidifie. Celle-ci devient blanche en refroidissant et se met à ressembler à un bloc de lard. Le phénomène évoque une masse à la fois rigide et visqueuse qui se craquelle lorsqu'on la chauffe, autrement dit un glacier qui se brise ou même explose. Elle saisit que la parenté des aspects suffit à rendre taboues des pratiques culinaires.

Quel est le sens de ces arguments narratifs ? Dans ses travaux, Cruikshank montre que les glaciers ont une fonction sociale précise : ils "redistribuent les zones de responsabilité" dans les clans. Ces derniers "paient" pour survivre dans les lieux. Les glaciers réagissent aux humiliations en tuant parfois certains membres. Les effets de leur colère poussent aussi les clans à changer d'endroit, à se disperser sur le territoire et à se répartir différemment.

Les glaciers vivent, ils se déplacent. Ils interviennent dans la vie sociale des peuples autochtones et "écoutent" même leurs conversations. Comme s'ils étaient en quête de preuves de "l'*hubris* humaine" pour se fâcher et écraser les habitats. L'*hubris* en question n'est ni la marque d'un orgueil humain démesuré, ni le signe d'un destin implacable. Ces histoires de clans ne sont pas des tragédies grecques. L'*hubris* est plutôt un affront. Dans les récits évoqués par Cruikshank, l'affront ne concerne pas uniquement la victime, il rejaillit en droit sur tout le monde : la honte éprouvée par le glacier est ressentie par les humains. Les actes irrespectueux de quelques individus, qui n'observent pas les interdits, blessent la dignité du glacier. Ils entachent également l'honneur de la communauté. L'*hubris* suscite une honte collective. La colère est partagée.

Toute violation des impératifs sociaux appelle une punition. C'est le glacier qui s'en charge. Sa fureur présente l'image réfléchie d'une menace interne à la communauté humaine, comme un avertissement. Le glacier suggère aux villageois qu'ils sont eux aussi les victimes d'insolences qu'ils n'ont pas tous commises. Les injures des uns culpabilisent la conscience des autres qui se sentent responsables de ce que le glacier a subi.

Les catastrophes que les glaciers provoquent sont des jugements. Ces jugements sont compris par les populations qui s'efforcent de modifier l'attitude de leurs membres en se demandant, par exemple, comment ils peuvent réparer les erreurs commises. Le rôle des glaciers s'explique : ils poussent la communauté à se resserrer sur les normes qui l'organisent. Ils lui rappellent ses règles sociales élémentaires en exhibant les suites dramatiques de leur transgression.

Cruikshank souligne que le glacier entretient, de cette manière, des "relations mutuellement constitutives" avec les humains, tant sur le plan de la vie pratique que sur celui de la vie morale. Il punit bien sûr et certaines "négociations" avec lui "échouent". Il n'en aide pas moins les résidents à réfléchir sur les conditions qui leur permettront d'atténuer leur sentiment de culpabilité et d'amender leurs conduites. La hiérarchie entre l'entité non humaine et les humains est ici fonctionnelle. Elle permet aux individus d'organiser leur perception du monde en intégrant des événements naturels inopinés. Au bout du compte, qu'est-ce qu'un glacier susceptible ? C'est un glacier qui s'énerve parce que des règles propres à un univers dont il fait entièrement partie ne sont pas suivies.

Nous autres, les somnambules

Pour les populations qui négocient avec les entités naturelles comme avec des partenaires, les comportements jugés irresponsables des humains sont de plusieurs ordres : non seulement uriner sur un iceberg et faire frire de la viande près d'un glacier, mais aussi raser une colline pour poser une ligne de chemin de fer, détourner un fleuve à cause d'un pipeline de gaz, submerger une vallée entière afin de construire un barrage hydraulique. Lorsque des catastrophes se produisent, nombre d'autochtones disent que la nature se fâche : elle cause des tempêtes, des inondations ou des avalanches

ravageuses. La nature se manifeste bruyamment car elle est investie d'un pouvoir moral.

L'anthropologue Ann Fienup-Riordan et son collègue océanographe Eddy Carmack ont étudié les Yup'iks, de l'Ouest de l'Alaska. Ils nous apprennent que, pour les résidents côtiers, la mer est une partie de "*ella*". Ce terme évoque aussi bien le temps qu'il fait que le monde, l'univers ou la conscience, selon les contextes d'interlocution. De nos jours, il est utilisé pour parler de l'atmosphère, de l'environnement ou du climat. En bref, il décrit un écosystème dans lequel les deux notions de "nature" et de "culture" sont si étroitement imbriquées qu'elles n'ont pas de signification distincte. Fienup-Riordan cite alors Paul Tunuchuk, un résident de Chefnak, qui s'exclame, un peu agacé par ce qu'il constate dans sa communauté : "Chaque chose au sein de *ella* fait l'objet d'enseignements traditionnels et d'instructions spécifiques : l'air, la terre, l'eau. Et ils [les ancêtres] rappellent qu'on doit la considérer avec soin et respect. Qu'allons-nous devenir si nous ne la traitons pas avec soin¹²⁴ ?"

Nombre de Yup'iks âgés pensent que l'océan est un être conscient et sensible. Ils sont convaincus que la mer n'ignore jamais qu'un membre de la tribu a agi tel jour d'une manière répréhensible. Dans la mesure où "l'océan a toujours su", chacun doit deviner qu'il n'a plus le droit de prendre la mer durant un temps. Autre exemple : le mot *eyagyarat* désigne des pratiques d'abstinence traditionnelles après une naissance, une mort, une maladie ou une fausse couche. Si un enfant meurt et que l'un des membres de la famille s'en va chasser ou pêcher avant le terme de la période d'abstinence requise, qui vaut pour tout le monde, les vagues tumultueuses briseront son embarcation en mille morceaux. S'il ne part pas, il lui faudra de toute façon patienter jusqu'à ce que les mammifères marins bougent d'eux-mêmes. Ainsi se comporte l'océan : "Tel est son *piciryaraq* [sa manière de faire] : *nallutaituq* [il sait tout ce qui arrive]¹²⁵."

Cette conception insiste autant sur les rapports des humains avec les non-humains que sur les rapports entre humains. Pour le dire autrement : la manière dont les humains se considèrent entre eux détermine leurs relations avec les êtres qui peuplent les mondes sauvages. Ne pas le comprendre,

c'est troubler toutes les interactions. Dans le même entretien, Paul Tunuchuk affirme que les bouleversements contemporains du climat sont liés "non seulement à l'action humaine – la surpêche, les combustibles fossiles – mais aussi à l'*interaction* humaine". Il explique que les membres de sa communauté se trouvent aujourd'hui dans cette situation parce qu'ils ne sont "pas respectueux les uns des autres. Un peu comme si nous traversions une crise de somnambulisme¹²⁶".

Sa position est claire et d'autres la partagent : trouver des solutions au réchauffement climatique exige de se corriger soi-même et de se réveiller. Il ne s'agit pas uniquement de modifier ses actions. Il faut ouvrir les yeux et renouer avec certaines règles de vie anciennes. Réduire les émissions de carbone est nécessaire. Mais cela ne suffira pas. Il est nécessaire de réformer les âmes afin qu'elles empruntent à nouveau le chemin des valeurs collectives. Pour beaucoup, c'est l'unique manière de ne plus faire mentir la météorologie. Les personnes qu'Ann Fienup-Riordan et Eddy Carmack ont rencontrées sont frappées par la versatilité des vents, leur imprévisibilité. Elles déplorent qu'*ella* elle-même soit devenue une "menteuse¹²⁷". Elles pensent que les changements dans les écosystèmes suivent l'évolution des conduites réciproques au sein de l'espèce humaine. L'entité *ella* est une figure "intensément sociale". Elle réagit aux actions des humains vis-à-vis d'autres humains et vérifie ainsi l'un des adages de la communauté : "le monde change en imitant ses habitants" (*the world is changing, following its people*).

Des conventions avec des êtres non humains ont été passées il y a longtemps. Ces accords résultent de négociations menées par des ancêtres. Ils ont été intériorisés par d'autres générations au fil des années. Aujourd'hui, l'inconstance du climat reflète en partie l'inobservance des règles traditionnelles par les membres de la communauté. Tel est ce que veut dire l'interlocuteur de Fienup-Riordan et Carmack. Invoquer les règles n'est pas forcément une attitude antimoderne. Il s'agit plutôt d'être cohérent. Si la société tout entière est structurée par la glace depuis des lustres, il est logique que la fonte de la banquise et l'affaiblissement des liens coutumiers se produisent ensemble. Paul Tunuchuk n'instruit aucune

hiérarchie entre les causes. Il reconnaît pleinement l'impact anthropique sur le climat et ajoute que les relations entre humains comptent aussi.

L'imputation d'une faute de moralité s'explique dans un système de pensée et d'action où les entités glacées sont censées évaluer le degré d'organisation ou de désorganisation sociale des groupes humains. Si l'on en croit certains, c'est le cas des populations de Yup'iks. D'une manière plus générale, le manque de considération entre les humains eux-mêmes engendre des attitudes grossières à l'égard des non-humains. Les éléments "naturels" sont troublés. Les glaciers se mettent en colère. Les vents ne sont plus prévisibles. Quant à la banquise, elle se brise tout le temps ou ne se reforme plus. L'analyse en termes de moralité n'est pas propre aux régions circumpolaires dont les habitants voient leurs manières de vivre transmises disparaître parallèlement aux effets du dérèglement climatique. Elle se retrouve dans les montagnes de l'hémisphère sud, au beau milieu des Andes péruviennes.

Chez les Q'eros, on communique avec l'esprit collectif de chaque vivant. Geremia Cometti cite un chamane (*paqu*) qui explique aux membres du village dans lequel il habite que "cette pierre a une vie à partir du moment où elle existe pour toi. Si tu vois en elle un *animu* [une essence qui anime tous les êtres], elle verra de même en toi". Les Q'eros dialoguent avec des entités non humaines. Aucun monde parallèle n'existe à leurs yeux. Les esprits vivent à leurs côtés et dépendent du même monde qu'eux. Au sein de cet unique univers, des interactions se développent qui n'excluent aucun être. Elles déterminent l'équilibre de la société humaine.

Dans l'étude qu'il a conduite sur cette population, l'anthropologue montre que les relations aux esprits des glaciers sont l'objet de rituels et d'offrandes. En retour, les divinités la protègent. Tel est le contrat. Mais les montagnes se dénudent. Les glaciers fondent. Ils sont vexés : plus personne ne leur adresse la parole. Les chamanes s'exclament que les rituels disparaissent et qu'ils ont eux-mêmes perdu leur influence. Les cérémonies qui rassemblaient les membres de la communauté ne sont plus suivies. Auparavant, les villageois formaient une "seule personne". Aujourd'hui, chacun ne pense plus qu'à sa carrière personnelle et à gagner de l'argent. Il

s'en va à Cuzco et se met à croire à des religions nouvelles. Rares sont les personnes qui dialoguent encore avec les *apus*, les esprits des montagnes, de la glace ou de la pluie. Les chamanes déplorent cette évolution de la société. La communauté a oublié que ses enfants sont des "fils de la Terre" qui ont été élevés "comme des plantes¹²⁸".

Dans ce contexte, le changement climatique devient perceptible lorsque le chamane ne peut plus "déplacer le brouillard". En effet, "la pluie, tout comme la neige, ne nous écoutent que s'il y a une volonté collective. Autrement dit, s'il y a une volonté collective, elles nous obéissent, sinon elles font ce qu'elles veulent." L'auteur de ces propos, le chamane Nicolas, est persuadé que le changement climatique "n'est que la réaction de la terre et des *apus* vis-à-vis d'une perte de conscience collective". Pour lui comme pour d'autres, nous dit Cometti, la disparition des rituels est l'une des causes de la crise climatique. Les départs massifs de villageois ont appauvri la spiritualité des communautés locales. Impossible de sortir de ce cercle infernal¹²⁹.

Les deux registres d'arguments sont maintenus dans nombre de communautés au Nord comme au Sud. D'un côté, le dérèglement climatique a pour effet de réduire l'épaisseur de la couverture glaciaire partout dans le monde. C'est là un fait constaté, objectif, et peu en doutent aujourd'hui. De l'autre côté, les glaciers et la banquise font encore comprendre aux humains qu'ils ne jouent pas les bons rôles : égoïstes et négligents les uns par rapport aux autres, ils ne parviennent plus à cohabiter avec leurs milieux de vie. En se rétractant, les entités glacées leur demandent d'examiner de plus près les conséquences de leurs attitudes réciproques. Elles les invitent à résoudre leurs contradictions.

Tels des somnambules, les humains ont les yeux ouverts mais leur regard est absent.

Respecter la distance

La légitimation d'un système de pensée se mesure à ses effets de structure sociale. Les sociétés qui se définissent en lien avec des entités naturelles les intègrent dans leurs manières d'être collectives : elles les transforment en partenaires. Les systèmes de relations ne sont jamais figés. Certaines attitudes humaines font évoluer ces relations, en bien ou en mal. En réagissant aux conduites singulières de quelques membres d'une communauté donnée, les glaciers, les icebergs ou la banquise mettent à l'épreuve l'unité de l'ensemble social. Ce jeu entre individualisation et cohésion n'est pas un jeu à somme nulle. Tout le monde a intérêt à collaborer. Il suffit d'observer des règles, dont celle de la bonne distance.

Dans la plupart des mythologies, une proximité trop étroite entre les humains et les non-humains est à l'origine de tracas sans fin et de châtements sévères. Claude Lévi-Strauss a dégagé le schème, présent en Amérique du Sud, du "voyage en pirogue". Deux frères embarquent sur une pirogue. L'un est la Lune, l'autre est le Soleil. Le premier se place à la proue afin de donner le mouvement, le second s'installe à la poupe pour garder le cap. La Lune et le Soleil doivent préserver une "bonne distance" entre eux, ne pas se déplacer, sous peine de tomber à l'eau, et garder le silence. La fonction du mythe est la suivante : du point de vue des relations de parenté au sein de clans totémiques, quel est le juste écart qui, par exemple, autorise les unions humaines ? Comme la Lune et le Soleil, une femme et un homme ne seront ni "trop proches" ni "trop lointains" : en l'occurrence, ni frère et sœur, ni homme et femelle animale. Dans le premier cas, il y aurait sinon inceste. Dans le second, des monstres seraient engendrés¹³⁰. Sans une bonne distance, pas de convention sociale digne de ce nom. Sans elle, la société ne tient pas sur ses jambes. Le schème vaut pour les éléments naturels. Le Soleil ne s'approche pas trop de la Terre afin de ne pas la réduire en cendres. Par ailleurs, un juste écart entre lui et la Lune empêche la nuit comme le jour de durer trop longtemps. Grâce à cet équilibre salutaire entre les astres, les saumons eux-mêmes repeuplent périodiquement les fleuves.

Comment déterminer, dans les sociétés, la distance qu'il convient d'instaurer entre les êtres humains et non humains ? Les réponses diffèrent selon les cas de figure. Les guides tlingits qui accompagnent John Muir dans ses excursions souhaitent ne pas s'approcher trop près des glaciers. Intrigué par sa curiosité, l'un d'entre eux, Toyatte, déclare, les poings sur les hanches : "Si Muir fait des recherches dans un tel lieu et par un aussi mauvais temps, c'est qu'il doit vraiment être un sorcier !"

En allant à la rencontre des glaciers, le naturaliste ne les dérange-t-il pas ? À moins d'être un chamane, il risque de leur manquer de respect. Puisque Muir n'a pas cette qualité, un autre guide, Hoona, s'écrie qu'il ne veut en aucune manière toucher les glaciers. Il recommande à leur troupe de rebrousser chemin sous peine de périr "comme cela était arrivé à de nombreux membres de sa tribu, tués par des icebergs remontés à la surface¹³¹". Si les guides avaient su que les marins de James Cook, au large du continent Antarctique, visaient les icebergs à coups de pioche pour en extraire des blocs d'eau fraîche, ils auraient à coup sûr jugé de tels actes parfaitement répréhensibles.

Du point de vue des autochtones, tous ces gens côtoient les entités glacées mais ils leur sont étrangers. Ils marchent dessus et pénètrent dans leurs grottes librement. Parfois, ils n'hésitent même pas à les attaquer. Les glaciers et les icebergs les voient arriver avec leurs " « yeux comme la lune » (*eyes like the moon*)". Ils n'apprécient guère d'être regardés directement par des inconnus, et encore moins qu'on les abîme. C'est pourquoi, rappelle Julie Cruikshank, les gens tendaient dans le passé à s'effacer devant les glaciers en masquant leurs apparences. Ils se couvraient le visage et portaient des lunettes noires. Ils cachaient leurs yeux¹³².

La liberté de déplacement que procure une surface lisse et ferme est un "cadeau" dans les régions du Grand Nord, on l'a déjà expliqué. Les voyages en traîneau renforcent les liens sociaux. Mais cette liberté doit être considérée avec "beaucoup de respect¹³³". La question du respect est cruciale dans les sociétés arctiques qui vivent avec la neige et la glace. Les règles de discrétion sont les mêmes pour toutes les masses gelées, en montagne comme en mer.

Paul-Émile Victor et Joëlle Rambert-Lamblin rapportent le récit d'une expédition de chasseurs du Groenland avec leurs familles. Une sortie en canoës de peau de phoque ou de morse (les *umiak*) au-delà de la limite gelée n'est jamais un événement anodin. Tout le monde se met en condition, comme s'il fallait anticiper un voyage dont l'issue serait tragique. Personne n'ignore les protocoles de prudence. On les répète avant de partir. Une fois assis à genoux dans les embarcations, ils longent à bonne distance le glacier Puisortoq, dont l'éperon de glace dévore la mer. Leurs canoës évoluent parmi les icebergs qui dérivent après avoir chuté dans l'eau. Ils ont peur. Ils craignent plus encore les blocs qui surgissent à l'improviste des profondeurs. Les glaciers agissent parfois "en véritables volcans sous-marins". De leur "sous-sol" se détachent des morceaux qui jaillissent violemment à la surface. Ces icebergs sont invisibles. Aucun bruit ne les annonce. La menace semble irréaliste, tellement elle est enfouie sous la nappe sombre.

Lorsqu'un canoë est brisé en deux par une masse soudainement projetée en l'air, les chasseurs estiment que le glacier a été outragé par les humains. Ils sont passés trop près de lui ou l'ont regardé dans les yeux. En représailles, il détruit les *umiak*. Le glacier Igertewa, situé au nord de la région d'Ammassalik, est "féroce" parce qu'il libère beaucoup d'icebergs massifs par en dessous. Il oblige les chasseurs à pagayer loin des côtes et l'ensemble des voyageurs à plisser des yeux pour distinguer la ligne des rivages à l'horizon.

Le glacier est si énorme que le contourner exige une bonne journée. Avant d'aller naviguer dans ses parages, les chasseurs et leurs familles s'arrêtent et font les derniers préparatifs. Ils anticipent le moment où ils devront s'en approcher : "Tout le monde mange pour prendre des forces et parce que, tant que durera la traversée, on ne se nourrira pas pour ne pas mécontenter l'esprit du glacier. Puis la traversée commence. Dans le silence. Pas une seule parole ne doit être prononcée ; les coups d'avirons doivent être silencieux eux aussi, comme les gens. Les enfants, effrayés par tout ce qu'on leur a raconté, sont blottis dans le fond de l'*umiak* et respirent à peine. Les mères donnent à téter à leurs bébés de peur que ceux-ci ne

crient, ce qui inévitablement fâcherait l'esprit du glacier. Arrivés à peu près au milieu du glacier, les *umiak* s'arrêtent et font une offrande. Autrefois, des objets de grande valeur tels que des perles, ou bien des morceaux de fer ou des peaux, étaient jetés sans bruit par-dessus bord. Pendant toute la traversée, personne sauf le barreur, et seulement s'il y est expressément obligé, ne doit regarder le front du glacier¹³⁴.”

On retrouve dans cette description le tabou du regard direct évoqué par Julie Cruikshank à propos des glaciers d'Alaska. Chausser des lunettes noires équivaut à ne pas regarder le front d'une langue glaciaire du Groenland. Les humains prennent ces précautions car ils calculent les risques du milieu qu'ils traversent. Ils savent que les masses sont irritables et parfois arbitraires. Ils n'ignorent pas non plus qu'elles ont une fonction normative : elles corrigent les erreurs et rectifient les écarts de leurs comportements. Lorsque l'impératif de distance n'est pas respecté, les glaciers et les icebergs menacent d'écraser les bateaux de peau.

Le raisonnement semble paradoxal. La glace induit une relation physique, un rapport sensible, un corps à corps. Les autochtones vivent avec, dans une relation de proximité permanente. Quand ils interagissent avec des glaciers ou la banquise, ils ne se moquent jamais des échelles. Mais ils croient parfois marcher dans les nuages. Plus de fond, plus de superficie, ni de plan. Les chasseurs éprouvent la réalité charnelle du contact avec leur milieu. Tous leurs sens sont à l'affût. Soudain se montre l'animal tapi sous le manteau neigeux, tout près d'eux. Le glacier de la montagne est le repaire d'un ours légendaire ou la cache d'un serpent immense¹³⁵. La banquise, elle, peut se retourner en quelques secondes, comme si un dragon dormait dans les profondeurs et se réveillait en sursautant.

Pour celles et ceux qui raisonnent ainsi, il n'y a aucune ambivalence. Si l'animal est outragé, il fait du bruit et grossit. Puis il craque comme un orage et se métamorphose. Il se retire ou dévale brusquement une pente pour écraser un campement. Le long de la banquise, il jaillit de l'eau profonde ou tombe d'un front glaciaire afin de broyer les canoës. Les chamanes rappellent que les glaciers s'apparentent à des entités spirituelles.

Leur visage a quelque chose de sacré. Il n'est pas convenable de les offenser en affrontant leur regard sans les connaître. Tel est le sens des normes qui exigent, en montagne et en mer, de ne pas manger en leur présence, d'observer le silence, de les honorer avec des présents et de ne pas les scruter.

Ici, c'est la glace qui gouverne.

Le savoir-vivre des peuples autochtones à l'égard des êtres puissants qui habitent leur monde a souvent été étudié. David Abram rapporte le discours des Indiens du peuple mattole, qui ne souhaitent pas déranger, et encore moins vexer, le fleuve qui écoute leurs conversations. Les Athapascans de la côte nord de Californie affirment que "l'eau te regarde". Son attitude est "précise". Elle est "favorable ou défavorable". Dans ce cas de figure aussi, les règles sont clairement énoncées, comme des rituels sans aucune marge apparente de négociation : "Ne parle pas juste avant qu'une vague ne se brise. Ne parle pas en traversant un courant. Ne regarde pas l'eau pendant longtemps sans détourner les yeux, sauf si tu t'es déjà rendu dix fois ou plus dans cet endroit. Alors l'eau de ce lieu est habituée à toi et n'est pas gênée par ton regard. Les hommes âgés peuvent discuter près de l'eau parce qu'ils ont tellement été dans cet endroit que l'eau les connaît¹³⁶."

Si on lit bien ce passage, les enjeux réels du tabou concernant le regard direct s'éclairent. L'interdit porte sur les premiers coups d'œil. Il n'a pas de caractère absolu. Il exige des rituels d'approche plus ou moins formalisés. La force contraignante du tabou se réduit, voire s'efface, dès qu'une relation de familiarité est établie. Une fréquentation régulière, une attitude silencieuse, des gestes discrets, tous ces critères permettent d'habiter progressivement un lieu comme si l'on y était né et d'obtenir l'assentiment des êtres qui y vivent. On peut alors sans doute regarder un glacier et ses enfants, les icebergs, franchement, dans les yeux.

Mais l'ordre des interactions est fragile. Dans un monde élargi à tous les vivants, il y a un prix à payer : c'est celui d'une certaine distance. Chaque relation la manifeste et demande qu'on la respecte. La distance préserve les territoires d'autres êtres. Elle ritualise le contact entre les vivants. Elle

permet d'aménager des zones de rencontre, de déchiffrer les signes qui sont envoyés et de ne pas empiéter sur les domaines respectifs de chacun.

Dans un tel monde, on ne se comporte pas avec les entités naturelles sans suivre des règles portant sur l'alimentation, le bruit et les postures du corps. La déférence est une manière pour les humains de réguler leurs relations avec elles et d'instaurer des liens de cohabitation. Les conduites contraires, de l'indifférence à la grossièreté, sont des manques de considération. Avant d'agir, tout être humain doit prendre en compte l'esprit de l'entité qui se tient devant lui. Il lui faut déchiffrer les marques de son intériorité, interpréter ses sentiments, ses pensées et ses intentions. Il doit lui-même se rendre transparent, demeurer circonspect et montrer de la sagesse dans ses attitudes. C'est un mélange de normes et d'intuition.

Le tact est nécessaire dans les mondes sauvages.

CHAPITRE 5

UN MONDE MOINS SOLITAIRE

Les glaciers sont des archives du passé, de véritables bibliothèques à ciel ouvert. Leurs cristaux de glace cachent des richesses infinies : des strates de poussière, des bulles de gaz, des isotopes d'oxygène. Certains "carottages" de calottes en Antarctique remontent des signatures chimiques vieilles de plus de huit cent mille ans. Les échantillons prélevés au moyen de grands tubes métalliques abritent les témoignages d'événements antiques. La communauté scientifique les date sur une échelle de temps long : une éruption volcanique s'est produite quelques millénaires plus tôt, les nuages avaient telle température au moment où les flocons de neige sont tombés puis se sont cristallisés. Les cristaux contiennent les vestiges de l'ancienne atmosphère. Le ciel est dans la glace¹³⁷. C'est la raison pour laquelle la disparition progressive des étendues glaciaires rend l'humanité chaque jour un peu plus amnésique. Nous perdons notre propre mémoire. Et le présent lui-même s'efface sous nos yeux.

Une espèce menacée

En glaciologie, toute épaisseur neigeuse fait l'objet d'une analyse en termes de "bilan de masse". On compare les dynamiques d'accumulation et d'ablation des cristaux compactés. On étudie les variations dans les phénomènes de fonte et de vêlage. Il est évident que la disparition progressive des glaciers désigne plus qu'un bilan de masse négatif.

Gretel Ehrlich le souligne avec force lorsqu'elle décrit l'état actuel du fameux glacier de la vallée de Chamonix : "Quand la glace perd sa peau, sa texture, sa température et sa forme, il n'y a pas de retour en arrière. La Mer de Glace vole en éclats, le visage du glacier se brise, comme ses orteils, son museau et la langue de ses histoires¹³⁸." La Mer de Glace est un animal qui agonise dans sa tanière. Les calottes polaires se fragmentent et s'usent elles aussi. Sur terre et en mer, tous les glaciers souffrent. Ce qui les affecte nous affecte. Leurs histoires sont nos histoires.

Il faut dès lors pousser le raisonnement jusqu'au bout : si les glaciers sont des êtres actifs et réactifs, des agents et non des choses, des éléments essentiels dans les cycles de la Terre autant que des partenaires de la vie sociale, ils constituent sans nul doute aujourd'hui une "espèce en danger".

L'expression est forte. Elle signale un changement de statut des glaciers dans les représentations occidentales. L'historien Mark Carey étudie le moment où l'ancienne peur des débâcles saisonnières se mue en passion aventureuse pour les sommets. De l'angoisse à la curiosité, les polarités s'inversent complètement. Les risques ne sont plus perçus de la même manière. La glaciologie naissante opère ce mouvement de bascule autour du milieu du XIX^e siècle. Entre 1830 et 1840, Louis Agassiz installe une cabane rustique sur l'Unteraar en Suisse, dans le canton de Berne. Il mesure les déplacements du géant pour vérifier sa théorie des glaciers mobiles. Dans cette expérience scientifique sont déjà encodées les valeurs de l'inconfort physique et de l'héroïsme des hauteurs. Durant les années 1850 se crée le Club alpin britannique. Sortent des imprimeries les premiers guides des cimes, des cols et des glaciers. On trouve de l'intérêt à marcher sur la glace. La glace devient "récréative" au moment où elle acquiert sa science¹³⁹.

D'une manière générale, les institutions considèrent que les glaciers sont une "espèce en danger" quand ils mettent potentiellement en péril d'autres êtres vivants, dont les humains. Cinq critères majeurs sont identifiés : un bilan de masse négatif (la réduction drastique des volumes), des données scientifiques à sauver (la mémoire chimique de la planète), une menace collective imminente (moins d'eau douce par tête et à terme plus d'eau polluée), la protection urgente de sites (l'encadrement législatif), des émotions négatives (la privation d'un milieu de détente et d'évasion)¹⁴⁰. Nos précédents chapitres suffisent à montrer qu'il faudrait encore ajouter deux autres critères : l'extinction prévisible de certaines espèces qui vivent dans les écosystèmes circumpolaires et le fait que des communautés considèrent les glaciers comme des êtres vivants à part entière.

La notion de danger résulte autant d'un constat général à l'échelle mondiale (toutes les étendues glaciaires perdent leur masse) que de l'anticipation d'un état de choses qui serait pire encore (l'effacement de ces

étendues et les conséquences sur le niveau des océans). Des glaciers sont ainsi enregistrés au patrimoine mondial de l'Unesco. Ce fut le cas du Sermeq Kujalleq dans le fjord Ilulissat au Groenland. Depuis 2004, ce lieu est dit posséder “une exceptionnelle valeur pour l'humanité”. Avec d'autres sur la planète, il représente l'une des “sources irremplaçables de vie et d'inspiration”. De ce point de vue, il appartient “à tous les peuples du monde, indépendamment du territoire sur lequel ils habitent¹⁴¹”. Le problème est qu'il continue de fondre.

Que cherche-t-on à sauver lorsqu'on souhaite sauver de cette manière des glaciers ? demande alors Carey. S'efforce-t-on de valider le rêve d'une nature innocente que l'humain ne cesse de souiller ? Pour qui veut-on protéger ces étendues : pour elles-mêmes, pour les résidents autochtones, pour les touristes du monde entier, pour l'humanité, ou bien pour la Terre perçue comme un grand organisme ?

La réduction de la banquise et de la surface glaciaire des terres ouvre l'appétit des puissances économiques dont le projet est de rentabiliser des voies maritimes nouvelles et d'exploiter les richesses de sols enfin dégagés de leur couverture rigide. Les hauteurs montagneuses et les fronts côtiers abritent des enjeux de pouvoir et d'argent. Auparavant, on craignait les avancées rageuses des glaciers. De nos jours, on a peur qu'ils disparaissent et que les nappes se tarissent. Les conflits se multiplient dans les Andes péruviennes entre, d'un côté, les populations locales et, de l'autre, les experts scientifiques et gouvernementaux au sujet de la maîtrise budgétaire des ressources d'eau et de la gestion administrative des risques.

La part du tourisme dédié à “la dernière chance” augmente elle aussi. C'est le cas pour le glacier Perito Moreno, en Argentine, dont les dimensions demeurent gigantesques. Aller contempler des icebergs en sachant qu'on n'en verra peut-être plus bientôt est un plaisir ambigu, voire inconfortable. Les spectateurs deviennent les témoins oculaires d'une catastrophe qui se déroule sous leurs yeux, comme s'ils se tenaient au seuil d'une fin du monde localisée. Chacun remonte ensuite dans l'énorme paquebot qui contribue, par sa forte empreinte carbone et ses carburants

lâchés dans l'eau, à accélérer le taux de fonte du glacier qu'il vient de photographier.

Si l'on s'en tient à l'aspect spectaculaire des glaciers en voie de disparition, ne valide-t-on pas une conception statique, et quelque peu biaisée, de la nature ? Pourquoi définir le glacier comme une "espèce en danger" s'il devient simultanément un "glacier néolibéral" ? Les parcs nationaux sont-ils des enclaves réservées à un public de consommateurs de l'avant-dernier jour¹⁴² ? Ce dernier point doit être discuté pour lui-même.

Le vide ou le plein ?

Souvenons-nous d'une expression de John Muir. Le naturaliste assiste au spectacle de glaciers qui vèlent des icebergs. Le déchargement crée de hautes vagues. Il note dans son carnet que le bruit rompt le "grand silence du *wilderness*". Les icebergs sortent la nature de son lit de sommeil. Ils la réveillent en fanfare.

Cette approche a été critiquée. On a considéré que Muir était le père d'un *Nature writing* qui transforme les écosystèmes en décors de théâtre. L'écrivain dépouillerait les paysages de leurs formes de vie multiples. Il les reconfigurerait au gré de ses descriptions. Sans cesse, il adapterait ce qu'il voit à ses désirs et voudrait donner l'impression à ses lecteurs qu'il en est le découvreur. Il s'attacherait au "processus du voir", bien plus qu'à "l'objet vu". Au fond, il ne serait qu'un "fabricant de perspectives" (*maker of views*). D'où il suivrait que le silence en question ne serait qu'un artifice¹⁴³. Le reproche est sévère. Muir est fasciné par l'acoustique des glaciers et des icebergs. Pas de doute à ses yeux : ils vivent bel et bien, ce sont des animaux sauvages ! Mais une difficulté est soulignée. Tout se passe comme si le désir de la *wilderness* ne pouvait être vraiment partagé et que seuls de rares voyageurs étaient en droit de la fréquenter. Quelle conception de la nature l'expression de "grand silence" trahit-elle ?

Le Wilderness Act fut signé lors d'une session du Congrès américain en 1964. Ce texte administratif fixe dans le marbre les objectifs intellectuels de la politique des parcs nationaux aux États-Unis. Le principe général est le suivant : la *wilderness*, que l'on traduit ici par "nature sauvage", se définit en contraste avec les villes et d'autres espaces bâtis. C'est un espace naturel "où la terre et sa communauté de vie ne sont pas entravées par l'homme, où l'homme lui-même n'est qu'un visiteur qui ne reste pas". Trois critères généraux entrent en compte. Ils sont censés être respectés à la lettre. L'espace en question doit "(1) généralement n'avoir été essentiellement affecté que par les forces de la nature, l'empreinte de l'œuvre humaine ne s'y laissant pas, en substance, détecter ; (2) [offrir] de remarquables occasions de jouir de la solitude et de jouir de formes de récréation primitives et illimitées ; (3) [avoir] une superficie d'au moins cinq mille acres de terre, d'une taille suffisante en tout cas pour permettre sa préservation et un usage qui en maintienne le caractère non affecté¹⁴⁴". Pureté, solitude, immensité, telles sont les conditions. En d'autres termes, la *wilderness* doit ressembler aux commencements d'une Terre à peine habitée. Elle sera un espace vierge qui exclut toute société. Exceptionnellement, elle jouera le rôle d'une grande zone d'évasion qui n'admet que quelques humains.

Cet extrait de l'acte de 1964 est connu. L'historien William Cronon s'est élevé contre une telle conception de la nature. Son opinion est que la *wilderness* est "une création foncièrement humaine". Elle nourrit le rêve d'une nature intacte et non peuplée. En incarnant la fiction d'un "sanctuaire immaculé", elle porte un jugement sur l'état des sociétés. Après de longues années de concertation au plus haut niveau politique, il a été décidé que des endroits de la planète devaient échapper pour l'éternité à la "souillure contagieuse de la civilisation". Cette décision fut prise au moment où se diffusaient conjointement aux États-Unis les théories romantiques du sublime et l'imaginaire de la "Frontière". D'un coup, les grands espaces illustrent un nouvel horizon de possibles, à l'écart des cités immorales¹⁴⁵.

Un autre historien, Frederick Jackson Turner, avait appelé "Frontière" l'avancée vers l'Ouest d'immigrants européens et de résidents de l'Est.

Durant cet épisode de l'histoire américaine, la nation s'était étendue et fondée comme nation en se confrontant à la nature hostile. On sait que les Indiens ont perdu leurs milieux de vie dans cette histoire. Ils ont été expropriés de leurs territoires. Entre 1850 et 1900, les plaines américaines ont été domestiquées, vidées de leurs bisons, de leurs loups et de leurs humains, tous les trois massivement exterminés. Les colons ont investi les Grandes Plaines sans cohabiter avec les êtres qui les peuplaient. La *wilderness* a "chosifié" la vie sauvage (*reification of the wild*)¹⁴⁶.

Turner affirmait que le phénomène de la "Frontière" n'avait pas persisté au-delà des années 1890. Cronon estime que la politique des parcs nationaux aux États-Unis ne fait que prolonger ce "mythe originel" de conquête des Grandes Plaines, "le plus sacré de la nation". D'abord, elle rassembla des hommes qui fuyaient les communautés jugées molles des villes. Elle valorisa l'"aventure sauvage" menée tambour battant sur les sentiers d'une nature sans taches. Puis les élites débarrassèrent les espaces immenses de leurs connotations viriles et en firent des lieux de "récréation". Les vallées silencieuses et paisibles remplacèrent les images de sauvagerie. Les citadins se mirent à affluer pour se détendre et s'abandonner à leurs rêveries. La *wilderness* fut ainsi, de bout en bout, un "chant de sirènes en faveur de la fuite"¹⁴⁷. Ce contresens empêcha de réinventer la place des humains dans la nature.

Les représentants des Premières Nations partagent cette critique. Un exemple suffit à le montrer : dans les zones glaciaires du mont Saint-Elias en Alaska, le Tatshenshini-Alsek Wilderness Provincial Park fut rebaptisé, en 2000, "Tatshenshini-Alsek Provincial Park"¹⁴⁸. Le concept de *wilderness* a disparu. Le message est clair : cette notion ne porte qu'une histoire. Elle interdit de reconnaître d'autres manières de concevoir la vie sauvage.

Parmi ces autres approches, celle de Henry D. Thoreau est centrale. Une formule célèbre la résume : "Dans la vie sauvage repose la sauvegarde du monde" (*In wildness is the preservation of the world*). Cette phrase est trop souvent mal interprétée. Les termes sont confondus. Nombre de commentateurs lisent "*wilderness*" à la place de "*wildness*". Ils rabattent la "nature sauvage" sur la "vie sauvage". Ils font comme si Thoreau et Muir

partageaient le grand récit des plaines, des forêts et des montagnes intactes. Peu d'entre eux notent par ailleurs que cet appel concerne la société humaine, avant de s'appliquer aux écosystèmes¹⁴⁹.

Rappelons les trois sens principaux de la notion de *wildness*.

Thoreau s'adresse d'abord à ses compatriotes. Il constate leur état de servitude et les prie de se tourner vers la vitalité qui est logée en eux. Il leur demande de s'émanciper des contraintes morales et matérielles qui les enchaînent et de "simplifier" à tout prix leur existence. Sinon, ils ne réussiront jamais à vivre en allant à l'essentiel. Être "sauvage" pour un humain, c'est refuser les schémas d'aliénation que ses congénères lui imposent. Avec pour unique but d'être entièrement à soi. La *wildness* est une force de liberté. C'est le nom du principe actif inépuisable qui fournit à chacun sa règle d'autonomie.

La *wildness* n'en est pas moins une affaire partagée, un objectif de la vie en commun. Thoreau est convaincu que plus les individus sont autonomes, plus les liens collectifs se tissent et se renforcent. La liberté des uns augmente celle des autres. Obéir à ses propres lois n'empêche nullement de se conformer aux normes sociales. Encore faut-il qu'elles soient justes. Si elles se révèlent injustes, l'individu est d'autant plus autorisé à les contester qu'il en puise l'énergie dans sa liberté acquise. Ainsi la "résistance au gouvernement civil" (posthumément rebaptisée "désobéissance civile") concourt-elle à la cohésion sociale. En deux mots : la *wildness* est un "tonique" politique.

La formule de Thoreau a enfin une valeur universelle : la *wildness* est le trait commun à tous les êtres vivants, humains comme non humains. Ses notes de botanique sont un éloge de l'ardeur des biomes floristiques. Il y détaille les pistils, les tiges et les pétales qui bordent avec vigueur les sentiers des forêts. Il sarcle les haricots qui poussent dans son champ de Walden à une vitesse vertigineuse. Les pages de son *Journal* sont truffées d'observations du même ordre. Et lorsqu'il rapporte, à la date du 7 mai 1852, qu'il ne trouve pas dans sa langue les mots qui lui permettraient de répondre aux modulations des chants d'oiseaux, il redouble d'efforts pour décrire cet aspect musical de la "vie sauvage". Pour

Thoreau, les trois sens se complètent les uns les autres. L'être vivant qui les synthétise en lui est pleinement "wild".

Les conceptions de la "nature sauvage" (*wilderness*) et de la "vie sauvage" (*wildness*) agitent cycliquement les débats académiques et publics¹⁵⁰. Il est difficile de les concilier. Quelles places occupent les glaciers et les icebergs dans ces discussions ? Les zones glaciaires ont longtemps été perçues comme des étendues non humanisées. Une valeur esthétique leur a été très tôt attribuée : celle du sublime dont nous avons parlé au début. Dans cet esprit, les Européens explorateurs se sont mesurés aux masses gelées. Ils ont éprouvé leur patriotisme et leur sens si particulier de l'aventure. Beaucoup d'entre eux ont vécu les expéditions dans les glaces comme des périples vers une dernière "Frontière" après la "Frontière".

Les icebergs sont aujourd'hui les icônes des pôles. Ce sont des monuments dont la fragilité attire. Les voyageurs contemporains se pressent aux deux extrémités du monde habité pour contempler ces emblèmes d'une nature extraordinaire. Après avoir hanté les explorateurs, la solitude des icebergs est devenue un objet de récréation. Les icebergs incarnent une nouvelle *wilderness* accessible aux citadins aisés des métropoles mondialisées. L'humain y vient le plus souvent comme "un visiteur qui ne reste pas". Il assiste à un spectacle grandiose. Puis il retourne chez lui avec des pensées plus ou moins mélancoliques ou exaltantes.

Pourquoi figer les icebergs dans un récit d'isolement et de nature vide ? On peut se sentir proche d'un colosse qui dérive bercé par les flots. Mais sa solitude glorieuse est une illusion. Les icebergs ne sont jamais seuls. Ils véhiculent des milieux biotiques. Des myriades d'organismes auxiliaires, de tailles différentes, se suspendent à leurs flancs et perpétuent, grâce à eux, les cycles de vie. Avec les glaciers, ce sont des entités respectées autant que redoutées dans des sociétés humaines. On a vu qu'ils jouaient des rôles critiques de révision des règles sociales et de rappel à l'ordre. Ils aident même à résoudre des dilemmes moraux.

Abandonner la représentation de l'iceberg solitaire, c'est commencer à repeupler les mondes de glace, à "réensauvager [leur] *wilderness*¹⁵¹". Il est

temps de retrouver la vie sauvage partout où elle se déploie, le long des petits sentiers de forêt comme dans les Grandes Plaines et sur les parois des icebergs. C'est elle qui disparaît.

Et soudain, plus rien

Dans la langue inuktitut, *auyuittuq* signifie “la chose qui ne fond jamais”. C'est le nom donné au glacier¹⁵². Les glaciers incarnent le temps long de la Terre, la mémoire de ses phases élémentaires, les souvenirs des ancêtres qui vivaient avec eux. Ils sont un trait d'union entre le passé et le présent, comme une promesse de continuité. Leur antiquité fait partie de la vie pratique et mentale des communautés humaines circumpolaires.

De nos jours, aucun glacier ne peut plus porter ce nom à cause de l'effacement général des étendues gelées. Quel sens y aurait-il à définir le glacier comme “la chose qui fond” ?

Durant l'été 2014, en Islande, le glaciologue Oddur Sigurðsson atteint le sommet d'une protubérance volcanique après plusieurs heures de marche. Il veut vérifier si la pellicule de cristaux recouvrant le “glacier Ok” (Okjökull) autorise encore à parler de glacier à son sujet. Il “suspecte” que les minces névés démontrent le contraire et que le glacier ne se renouvelle plus depuis quelques années. De retour de son expédition, il déclare à la communauté scientifique que l'Okjökull doit être déclassé : il s'est transformé en “glace morte” (*dead ice*) du fait du réchauffement climatique.

Cinq ans plus tard, à l'initiative des anthropologues Cymene Howe et Dominic Boyer, un groupe d'une centaine de personnes refait le voyage du glaciologue. Il est composé de personnalités issues des mondes de la politique, des médias, de la science et des arts. Son but n'est pas scientifique cette fois-ci. C'est un pèlerinage de deuil. Il s'agit de commémorer la disparition d'un être. L'écrivain Andri Snær Magnason a

rédigé un texte bilingue, en islandais et en anglais. Les mots sont gravés sur une plaque en cuivre :



Bréf til framtíðarinnar / A letter to the future.

Voici traduit en français ce que peut lire dorénavant toute personne accomplissant le périple en dépit du brouillard ou des chutes saisonnières de neige : “*Une lettre à l’avenir*. Ok est le premier glacier islandais à perdre son statut de glacier. Au cours des deux cents prochaines années, tous nos glaciers devraient connaître le même sort. Ce monument atteste que nous savons ce qui se passe et ce qui doit être fait. Vous seuls savez si nous l’avons fait. Août 2019, 415 ppm CO₂¹⁵³.”

Durant la cérémonie, le certificat de décès est lu à voix haute par Sigurðsson : “Mort par excès de chaleur. Mort à cause des humains” (*Death by heat. Death by humans*). La pierre du Mémorial est solennellement déposée au sol par des enfants, puis fixée avec sa plaque à l’endroit situé à 64° 35’ 29,88” de latitude nord et 20° 52’ 15,18” de longitude ouest. On

imagine la scène : les attitudes sont dignes, le silence est requis, seul le vent fait entendre sa voix sifflante.

En acceptant d'écrire un texte et de participer à cette expédition mémorielle inédite, Magnason souhaitait inviter chacun d'entre nous à se relier au "temps intime de l'avenir". Des enfants ont fait partie du voyage pour deux raisons au moins : d'une part, la solidarité entre les générations est indispensable ; d'autre part, ils jugeront plus tard la situation. Afin de les aider à éclairer leur esprit à ce moment-là, l'écrivain tenait à ce que soit mentionné, et daté, le taux de concentration du dioxyde de carbone dans l'atmosphère.

Nul n'ignore le double objectif des cérémonies de commémoration, à plus ou moins long terme. Elles ne rappellent pas seulement des événements qui ont traumatisé les sociétés. Elles rendent aussi hommage aux victimes disparues en soulevant des questions douloureuses. Au final, elles visent le retour à une existence dite "normale" et des accommodements partagés. On se souvient afin de réussir, un jour, à atténuer ce qui fait si mal, voire à ne plus y penser. L'oubli fait partie de la mémoire, tel est le postulat. Lorsque la période de deuil paraît terminée, que les souvenirs s'éloignent et que les témoins directs ont disparu, bien des cérémonies sont abandonnées.

Le pèlerinage organisé au sommet du glacier partage certains traits d'une commémoration post-traumatique classique. Mais les parents des victimes ne sont pas présents pour écouter les discours officiels et assister à la cérémonie. Les participants n'ont pas déposé une plaque afin de reprendre ensuite, autant que possible, le cours de leur vie ordinaire. Le but de leur assemblée à ciel ouvert est autre : attester le passage de la vie à la mort d'un glacier et refuser que d'autres glaciers s'éteignent dans l'indifférence. Ils luttent contre l'anonymat et pour qu'une forme de vie soit reconnue. Ils inaugurent un processus de ritualisation qui est, en droit, illimité et généralisable. Ils inscrivent dans le sol leur revendication de souvenir et souhaitent que chacun réagisse. Il n'y a aucune raison de terminer le travail de deuil. Le drame de cette disparition ne doit pas être oublié. Contrairement à une commémoration classique, le rituel ne vise pas à

apprivoiser l'émotion de la perte. C'est un appel à l'action continue. Le sursaut des consciences doit durer. Une épée de Damoclès s'agite au-dessus de nos têtes.

“Un être dont on dit qu'il est mort est un être qui a vécu”, souligne l'écrivaine Lacy M. Johnson. Familier du glacier et de la région volcanique depuis sa plus jeune enfance, Oddur Sigurðsson confie à son intervieweuse, les yeux un peu mouillés, qu'un “bon ami les a quittés”. Un glacier signifie beaucoup pour lui. Les cristaux de glace abritent des pollens transportés par les nuages, des poussières d'éruptions volcaniques, et même des traces de guerres que se sont livrées les humains entre eux. Ils contiennent l'histoire de la Terre comme celle de l'humanité.

Mais surtout, un glacier qui meurt fait comprendre qu'une dynamique interne devient inéluctable dès lors qu'elle est amorcée : quand l'ablation des cristaux de glace l'emporte sur leur accumulation, la fonte de la masse s'accélère sans retour possible. Le géologue Marco Tedesco nomme ce processus le “cannibalisme de la fonte” (*melting cannibalism*) : “La fonte se nourrit d'elle-même [...]. La hausse des températures entraîne plus de fonte et cette fonte réduit l'albédo, ce qui augmente en retour la fonte¹⁵⁴.” Et ainsi de suite.

Face aux glaciers qui perdent leur masse, le chercheur n'est pas le seul à éprouver de l'empathie pour eux. Nombre d'Islandais utilisent pour les évoquer des mots qui servent à décrire la vie psychologique des humains. Ils avouent à la glaciologue et géographe M Jackson que tel glacier les “regarde” et “ressent” des émotions. Il “interagit” avec eux, “éclôt” comme une fleur et “respire” à la manière de n'importe quel être vivant. Beaucoup sont même persuadés qu'il dispose d'une “conscience cognitive”. Le glacier est par ailleurs susceptible d'être “heureux”. Il n'a que trop souvent “pas assez à manger” et ses nuits sont peuplées de peurs et de rêves. Enfin, cela se voit lorsqu'il est “en bonne ou en mauvaise santé”. Plus que jamais, la fonte des glaciers révèle une vie intense¹⁵⁵.

Il suffit de fréquenter un glacier et de lui associer des souvenirs pour s'en sentir proche. On dira que le Breiðamerkurjökull, situé dans la partie sud-est de l'Islande, “s'épanouit” par beau temps. Il s'ouvre et rivalise d'éclat

avec les autres glaciers de la région. Dans un entretien avec M Jackson, un résident du nom de Dögg affirme qu'on peut même "voir leurs pensées. Au printemps, ils deviennent blancs et se cachent. Je ne les aime pas en été parce qu'ils sont boueux, ils se camouflent et ne peuvent pas parler. C'est la vie. Mais vient l'automne et, avec lui, les pluies qui les arrosent et les nettoient ; leur peau est lavée de ses impuretés et alors, ils sont lisses, transparents et prêts à revêtir le manteau de neige. Ainsi va la vie du glacier¹⁵⁶".

L'anthropomorphisme est ici porté à sa plus nette expression. L'objection courante à l'égard de telles descriptions n'a que peu de valeur. D'abord, l'anthropomorphisation des glaciers ne vise pas à démontrer scientifiquement leur nature d'êtres vivants. Le vocabulaire psychologisant atteste simplement une longue histoire de liens intimes, tantôt visibles, tantôt invisibles. Ensuite, les sociétés animistes, et celles qui ne le sont pas mais qui en possèdent certains traits, décrivent autant les relations entre les non-humains que les relations entre humains et non-humains dans les termes des rapports interhumains en général. Le "sociocentrisme" des gens qui habitent près de glaciers est leur unique outil de langage¹⁵⁷. Il n'impose aucune représentation du monde. Il traduit un aspect central de leur vie quotidienne avec des entités de glace.

L'Ok-pèlerinage a rencontré un fort écho médiatique. Peut-être, disent certains, parce qu'il s'est déroulé sur une terre forgée par les glaciers, que l'on espérait à l'abri d'un impact anthropique décisif. Peut-être, affirment d'autres, parce qu'il a donné envie d'enregistrer les noms de glaciers ignorés et de baptiser tous ceux qui en sont encore dépourvus. Ce désir de nommer ne trahit aucune volonté d'extorquer ou de s'arroger un territoire. Au contraire, dans d'autres régions du monde où les glaciers sont menacés, les autochtones sont invités à suggérer des appellations afin qu'aucun d'entre eux ne disparaisse incognito, sans cérémonie de sépulture. C'est là une manière de garder les morts auprès de soi et de continuer à en prendre soin.

Un glacier qui meurt n'émet plus de sons. Il ne fait plus craquer les jointures de ses os et ne lâche plus ses icebergs dans les lacs d'altitude ou

les baies côtières. Cymene Howe raconte le désarroi d'une amie islandaise qui n'entend plus le "crissement sonore" de la glace sur l'eau, le bruit de ses coups contre les coques des navires amarrés aux quais du port de son enfance. Ces sonorités lui faisaient peur lorsqu'elle était petite. Aujourd'hui, elle s'aperçoit qu'"elles lui manquent". L'anthropologue discerne dans cette mémoire bien plus qu'une expérience sensible qui fait défaut. Le mutisme des côtes résonne dorénavant comme un "requiem au futur subjonctif". Avec brutalité, la "désintégration acoustique" des régions septentrionales "rend la glace de mer silencieuse". Elle trouble les humains eux-mêmes. Ce genre de phénomène nous oblige à formuler plus précisément les relations affectives que nous entretenons avec la glace qui fond¹⁵⁸.

La preuve par l'émotion

Entre 2018 et 2019, un collectif de scientifiques des universités du Groenland et de Copenhague a conduit une enquête dans six régions habitées du Groenland. L'étude des données recueillies dégage des résultats majeurs.

La plupart des Groenlandais ne pensent pas qu'ils vont tirer des bénéfices de la fonte des glaces. Ils constatent que le phénomène ruine leurs modes de vie et savent qu'il en va de même pour les écosystèmes. La glace demeure à leurs yeux une nécessité, au même titre que les traîneaux à chiens et la pêche au flétan dans les trous creusés de la banquise. Or, les pluies qui se multiplient sont aujourd'hui les pires ennemies de la glace.

Dans la liste des inquiétudes prioritaires figure au premier rang le climat de plus en plus imprévisible. Puis viennent la perte ou l'amincissement de la banquise, la disparition du permafrost, les fortes tempêtes, la fonte des glaciers, l'errance d'ours blancs près des villages, l'extinction de certains animaux et plantes. Dans les pourcentages, les écarts de points sont minces.

Tout le monde devine que ces facteurs sont étroitement liés les uns aux autres. Enfin, l'anxiété sociale et le "stress post-traumatique" causés par les impacts de la crise climatique sur les territoires sont nettement perceptibles. Un sentiment d'impuissance se généralise. Il concerne surtout la sécurité alimentaire : la chasse sur la banquise ne se pratique plus et les produits importés sont excessivement chers, sans parler de leur qualité. Quant aux chiens de traîneau, ils ne sont même plus employés¹⁵⁹.

La docteure Courtney Howard occupe les fonctions de présidente du conseil de l'Association canadienne des médecins pour l'environnement. Avec d'autres résidents interrogés, elle confirme les résultats de l'étude : la disparition progressive de la banquise isole les individus et leur interdit de chasser, de voyager et de se rencontrer. La banquise reliait les villages côtiers en l'absence de routes traversant les glaciers et les fjords. C'était le "cordon ombilical" qui unissait les amis et les familles. Les Groenlandais vivent de plus en plus sur des "îles", comme dans un "archipel". La mer devient même plus forte que la glace, plus dangereuse aussi. Nombre d'enfants ne savent pas nager. S'ils tombaient à l'eau par mégarde, ils se noieraient. D'une manière générale, les Groenlandais sont en deuil de leurs formes de vie. Pour eux, la banquise représente tout.

Courtney Howard considère que le mot "solastalgie" décrit bien l'émotion ressentie par les gens qui subissent les effets du dérèglement climatique en Arctique¹⁶⁰. Le terme a été forgé par Glenn Albrecht voici une quinzaine d'années. Le philosophe a combiné le mot "nostalgie" et les deux racines latines de *solari*, pour "consolation", et de *desolare*, un verbe à l'infinitif qui signifie "dépeupler", "ravager", "abandonner". Que désigne exactement ce néologisme ?

La "solastalgie" qualifie dans un premier temps la douleur qui résulte d'une "absence continue de consolation", une sorte d'inquiétude sans fin. La disparition rapide de l'environnement dont on est familier suscite un fort sentiment d'abandon. Albrecht veut nommer le type d'émotions que de nombreuses personnes éprouvent au plus profond d'elles-mêmes. Il précise dans un second temps qu'il s'agit là "d'un trouble chronique, lié à l'érosion graduelle de l'identité créée par le sentiment d'appartenir à un lieu aimé. Il

s'agit d'un sentiment de détresse ou de désolation psychologique né de la transformation indésirable dudit lieu. Il est bien différent de la nostalgie anciennement définie comme une souffrance liée à un sentiment de dislocation spatiale causé par l'éloignement. La solastalgie est le mal du pays éprouvé alors que vous vivez toujours chez vous dans votre environnement habituel¹⁶¹".

Albrecht a lui-même assisté à la destruction méthodique par l'industrie minière de l'Upper Hunter Valley en Australie. Il sait ce que ruiner un écosystème veut dire. Il s'est intéressé aux effets psychologiques des modifications que le dérèglement climatique impose aux milieux naturels. Il prévient d'emblée toute confusion : la solastalgie n'est pas une maladie mentale. On ne la diagnostique pas comme un médecin le ferait avec un patient en phase de dépression sévère. C'est une angoisse qui révèle et signale un état psychique autant qu'un état du monde extérieur. La solastalgie est une chambre d'écho. Elle exprime le désarroi existentiel de celles et ceux qui ne reconnaissent plus leur terre. Albrecht note que les peuples premiers de l'île de Vancouver, en Colombie-Britannique, ont utilisé son terme lorsqu'ils ont évoqué, dans les médias, l'effacement progressif du glacier Comox¹⁶².

La solastalgie est donc le nom de l'impuissance ressentie par les résidents de territoires marqués par des désastres d'origine anthropique. Le concept précise le contexte affectif de désorientation qui suit la perte d'un "sentiment endémique du lieu" du fait des dégâts (incendies, ouragans, sécheresse, inondations, fonte des glaces) causés par l'industrie d'extraction, la pollution des sols, de l'atmosphère, des océans, et le réchauffement planétaire. Confrontées aux modifications des milieux de vie, les populations autochtones s'aperçoivent que les paysages qu'ils aimaient sont devenus "méconnaissables". Les terres sont dégradées, les perspectives dévastées. Auparavant, telle colline abritait la mémoire d'une communauté. Aujourd'hui, elle présente un aspect hostile, lorsqu'elle existe encore. Les lieux meurent avec leur géographie visible et invisible.

Barry Lopez décrit les liens qui rattachent les autochtones à leurs territoires du Grand Nord. La rupture de ces attaches est la source d'un tort

infini. Le territoire ne se résume pas à sa visibilité. C'est sa part "*invisible*" qui contient les histoires collectives, les souvenirs personnels, les rêves intimes. Un lieu ne semble vide que si l'on n'y a pas vécu durant de longues années. Il est riche, sinon, d'une multitude de signes. Celles et ceux qui entretiennent une longue relation avec la nature autour d'eux et en eux souffrent lorsqu'elle est brutalisée. La raison en est simple : ils sont reliés à leur milieu "par des fibres lumineuses [...] Trancher ces fibres provoque en eux non seulement de la douleur, mais un sentiment de dislocation de leur être¹⁶³". C'est comme amputer un corps de ses quatre membres et éteindre les lueurs de la mémoire : ils ne savent plus qui ils sont.

L'écrivain nomme "pays de l'esprit" cette part invisible du rapport que les Inuits entretiennent avec leur milieu. L'identité d'un individu ne se limite pas à son corps. Les cartes de ce pays-là ne sont pas quadrangulaires. Elles ne détaillent pas une étendue géodésique. Elles récapitulent, parfois sur la glace elle-même, plus souvent dans les têtes, un territoire connu d'eux seuls et que les autres ne distinguent pas à l'œil nu. Généralement liées à la chasse, à une naissance ou à un accident mécanique, elles sont fidèles aux reliefs : aucune crique ne manque, aucune montagne n'est oubliée. Elles indiquent des lieux, non des espaces vides. Elles contiennent des récits qui nourrissent l'imagination et structurent la vie pratique.

Dans le Grand Nord, la couverture de banquise a considérablement réduit ces dernières années. Des zones de chasse parmi les icebergs échoués ou pris dans la glace ont disparu. De nombreuses "fibres" ont été coupées. Le lien avec les rêves et les souvenirs encodés dans les lieux est rompu. Les glaces de plusieurs années ne se chevauchent plus. Elles ne forment plus que rarement ces crêtes qui s'élevaient à des dizaines de mètres de hauteur. La banquise perd ses reliefs. La diversité des glaces est moindre. L'effacement des points de repère sensibles renforce le sentiment d'être déraciné sans connaître aucun exil physique.

Jacopie Panipak, un ancien de Clyde River, dans le Nunavut canadien, mentionne son mal du pays (*homesickness*) quand il n'aperçoit plus le paysage contrasté de "glace de mer" s'étendre jusqu'à l'horizon. Il éprouve très exactement les sentiments décrits par Glenn Albrecht et Barry Lopez :

la solastalgie des liens qui attachent au milieu de vie. Il devine que la fonte des glaces ne dépend plus du jeu régulier des saisons. Il n'est pas le seul. Personne n'est dupe. Les membres de la communauté savent que la disparition de la banquise n'est pas une simple disparition. Ils l'interprètent comme une perte au sens fort. La glace ne s'évanouit pas pour se reformer l'année suivante. Elle s'efface physiquement, à l'instar d'une personne qui décède. Comme les chasseurs qui partent en quête de nourriture sans jamais revenir au campement, elle ne réapparaît plus que dans les rêves.

Dans le langage inuktitut, la nature du glacier est de ne pas fondre définitivement. Il ne se réduit que pour s'accroître de nouveau. Il s'entretient et se reproduit lui-même. La couverture glaciaire d'un endroit peut s'amincir l'été. La masse dite "de vieille neige", entassée sur elle-même depuis des siècles, résiste aux variations saisonnières. Les glaciers se comportent comme les animaux qui accumulent de la graisse pour affronter l'hiver et mincissent durant les longues journées d'été. Mais ils ne se renouvellent plus aujourd'hui. Les neiges ne sont plus éternelles.

La résistance des pierres

Toutes les analyses climatiques aboutissent à une conclusion sans appel : la dynamique de fonte des calottes glaciaires s'est dramatiquement accélérée ces dernières décennies. Le niveau général des océans risque de s'élever sans tarder. La menace pèse sur les zones côtières de la planète.



Un film de Dan Lin, Nick Stone, Rob Lau et Oz Go,
produit par Bill McKibben et 350.org¹⁶⁴.
350.org/rise-from-one-island-to-another

Aka Niviâna et Kathy Jetñil-Kijiner sont directement concernées. Elles réagissent à cette urgence en écrivant un poème libre dont elles scandent les phrases dans ce court métrage.

Le texte met en scène deux jeunes filles qui s'échangent des présents. Dans le film, les autrices incarnent ces personnages et apparaissent à l'image en alternance. L'histoire est la suivante : l'une des jeunes filles vit à Kalaallit Nunaat au Groenland. Elle accueille chez elle l'autre jeune fille qui vit dans l'archipel des îles Marshall. La première porte des pierres de Nuuk, la seconde apporte des coquillages venant de l'atoll Bikini et du Runit Dome. Ces deux derniers endroits ont servi de terrains de test pour nombre d'essais atomiques américains dès l'immédiat après-guerre. Ils contiennent encore des déchets radioactifs.

Le court métrage se déroule comme un rituel d'offrande réciproque. La "sœur des contrées glacées et enneigées" et la "sœur des contrées océaniques et des plages du Pacifique" se saluent l'une l'autre. Une relation de sororité est établie. Conformément au cérémonial de l'hospitalité, elles se désignent par leur origine géographique et décrivent les terres de leurs lointains ancêtres. Puis elles tendent leurs mains jointes qui contiennent les cadeaux matériels dont elles expliquent la valeur spirituelle.

Vestiges des premières îles, les coquillages et les pierres illustrent des légendes locales transmises de génération en génération. Dans le Pacifique, c'est la légende de deux sœurs dont l'une décida de rester aux côtés de l'autre qui s'était pétrifiée par magie, littéralement changée en pierre. Au Groenland, c'est celle de Sassuma Arnaa, la "gardienne" des océans qui

habite dans les profondeurs. Les baleines, les cours d'eau, les icebergs sont les "enfants" de la "mère" primordiale aux longs cheveux. Celle-ci observe les humains avec patience et indulgence. Aujourd'hui, elle fronce les sourcils et s'inquiète car elle constate l'emprise des mauvaises passions, "la cupidité dans nos cœurs, le mépris dans notre regard" qui met en danger sa progéniture. Elle se fâche : "[...] lorsque nous leur [à ses enfants] manquons de respect, elle nous donne une leçon que nous méritons pour apprendre le respect. Méritons-nous la fonte des glaces, l'arrivée des ours blancs affamés sur nos îles, les icebergs géants qui frappent rageusement les flots ? Méritons-nous la colère de leur mère qui s'abat sur nos demeures, sur nos têtes ?"

Les présents sont les "testaments" d'un monde qui s'en va. Lorsque l'une des jeunes filles raconte la montée des océans qui va submerger son archipel, l'autre fait le récit des glaciers qui "hurlent" en lâchant des icebergs sans discontinuer. À partir du milieu du film, une note chantée, longue et lancinante, accompagne jusqu'à la fin le poème dit à voix haute. C'est le cri des glaciers que répercutent les icebergs dérivants. Les guerres, les essais nucléaires ont produit des déchets qui se retrouvent non seulement dans les eaux du Pacifique mais aussi dans les glaciers du Groenland. Aujourd'hui, la glace disparaît. Suit un plan silencieux, plus long que les autres, sur une étendue de rocailles nues.

La faute du dérèglement climatique est rapportée à une partie de l'humanité, celle qui détruit les milieux de vie, au point de les empêcher de se renouveler, et tourne les esprits vers l'argent. Les glaciers mugissent parce que des "monstres colonisateurs" massacrent les écosystèmes avec leurs machines gigantesques. Il s'ensuit que les humains ne respectent pas la bonne distance qui relie les êtres entre eux, celle qui permet à chacun d'honorer "la vie sous toutes ses formes". L'impératif du juste écart n'est pas observé. La multiplication des icebergs rageurs est un mauvais signe. Pour tenter d'enrayer ce processus entamé depuis plusieurs décennies, il faut "se lever" (*to rise*). Contre la montée des eaux (*the rise*) et la menace de sombrer dans l'océan, il n'existe qu'une solution : "choisir la pierre"

(*choose stone*), se pétrifier à l'image de la sœur légendaire, s'accrocher à son lieu comme le coquillage à son récif.

Le film met en scène un *potlatch* d'un genre inédit. Dans les analyses de Franz Boas (sur les sociétés indiennes du Nord-Ouest américain) ou celles de Bronislaw Malinowski (sur les populations des îles Trobriand de la Papouasie-Nouvelle-Guinée), le *potlatch* désigne un phénomène festif de don et de contre-don d'objets matériels ou de choses morales. Les chefs de tribu savent qu'en donnant et en rendant, ils s'échangent des marques de respect et s'entre-obligent. Les rivalités n'en demeurent pas moins fortes. Le *potlatch* est un commerce dans lequel il s'agit de vérifier sa supériorité.

Le don réciproque des deux jeunes filles, lui, est un échange à valeur égale. Il atteste leur solidarité et leur volonté de préserver le monde en agissant chacune chez elle. Préférer l'ancrage à l'errance, le devenir-pierre à l'exil sans fin, c'est être responsable. Telle est leur liberté. Telle est leur *wildness*, pour reprendre le mot de Thoreau.

Le glacier Ok, en Islande, était déjà mort quand le glaciologue Oddur Sigurðsson est allé le voir en 2014. La plaque de cuivre commémorative posée cinq ans plus tard à son endroit est un objet intensément solastalgique. Elle rappelle l'importance des liens qu'on entretient avec des milieux lointains et la nécessité de les préserver. Le désastre est pareillement à l'œuvre au Groenland et dans les îles Marshall. Aka Niviâna et Kathy Jetñil-Kijiner veulent que nous réagissions, que nous nous sentions tous des insulaires. Elles dénoncent l'absence de mesures concrètes pour enrayer la fonte des glaciers arctiques qui relève peu à peu le niveau des océans et risque d'engloutir nombre d'îles du Pacifique. Elles affirment que ce constat n'est pas seulement une "vérité qui dérange" quelques-uns, il est aujourd'hui l'affaire de tout le monde¹⁶⁵. Aucun lieu n'est plus isolé. Les réalités locales sont désormais indissociables les unes des autres. Les îles ne sont plus coupées du monde. Les effets du dérèglement climatique au Groenland se reportent sur l'archipel des Marshall. Cette interdépendance prouve que le monde n'a pas de frontières naturelles.

L'appel à l'action responsable vise à clore l'époque du mutisme sur les conséquences réelles d'un développement technique et industriel qui frappe

de plein fouet les extrémités du monde. Il relève de ce que la philosophe Donna Haraway nomme la “*response-ability*”. Aka Niviâna et Kathy Jetñil-Kijiner comptent sur l’inépuisable “capacité” des humains et des non-humains à s’associer et à se “répondre” les uns aux autres¹⁶⁶. Elles misent sur le désir d’inaugurer un dialogue qui n’exclura aucun être. Elles produisent au final un récit cosmopolitique qui correspond au diagnostic d’évanescence des glaces : il s’agit bien de susciter une conscience du monde à partir de ses lieux abîmés.

Dans le film, l’iceberg rageur et le glacier vociférant ne sont pas des entités superflues à la société humaine, ni des détails accessoires dans des panoramas grandioses. Ce sont des êtres inclus dans des rapports avec d’autres êtres, de véritables coagents. Il convient d’en prendre soin à deux titres au moins : comme milieux propres de biodiversité et comme membres de “collectifs” ancrés dans des territoires qui sont menacés de disparition. Les représentants de la communauté équatoriale de Sarayaku présents lors de la COP 21, en 2015 à Paris, ont rappelé combien il était urgent d’élargir notre rapport au vivant en général. Ils ont déclaré que l’avenir de la planète résidait à leurs yeux dans la préservation de “la relation matérielle et spirituelle que les peuples indigènes tissent avec les autres êtres qui habitent la forêt vivante¹⁶⁷”. C’était là une manière de dire aux nations que les entités auxquelles elles ne prêtent aucune vie n’en sont pas moins “animées” et que nous dépendons étroitement d’elles.

Mais on a vu que ces relations prenaient des formes variées. La “plasticité sociale” des glaciers et des icebergs est grande¹⁶⁸. Ils vérifient des approches multiples. La tâche qui consiste à trouver un langage commun n’est pas aisée.

Ce qui sépare et ce qui unit

Nous voici arrivés au point où une question difficile se formule : comment concilier les récits dans lesquels les glaciers réagissent aux attitudes humaines en réduisant leur masse, ou en débordant de leur lit, avec les équations scientifiques qui stabilisent des lois mécaniques d'ablation et de fracturation ? Comment le souci de la Terre peut-il inclure les êtres que d'autres humains considèrent comme vivants, avec leurs conceptions respectives, et demeurer fidèle à l'esprit qui teste, vérifie et corrige les données de l'expérience ? En d'autres termes, "l'ouverture animiste au monde" est-elle "hostile à la science" ? L'anthropologue Tim Ingold fournit une réponse qui a le mérite d'être tranchée : "Certainement pas¹⁶⁹."

Le problème n'est pas seulement théorique. Il concerne les vies quotidiennes en raison du dérèglement climatique qui s'accroît. Chacun mène ses expériences dans son contexte propre. Les scientifiques étudient les glaciers. Avec patience, ils les sondent et les mesurent. Ils pondèrent les vêlages d'icebergs et modélisent les trajectoires de leur dérive en de multiples variables. Ils enregistrent leurs voix et scrutent les formes de vie qui, toujours, les accompagnent. On dispose par ailleurs d'histoires locales qui les décrivent comme des êtres qui régulent ponctuellement le cours déviant des sociétés et rétablissent l'ordre dans le monde perçu. Les masses ne sont pas des ornements dans un décor inerte pour celles et ceux qui y habitent. Le langage et les pratiques en témoignent. Nombre de visiteurs d'un jour les considèrent enfin comme les ultimes reliques d'une nature extraordinaire en voie de disparition. Ils profitent d'un moment exceptionnel de leur existence pour célébrer une beauté exténuée.

Les icebergs sont tantôt des lieux dans lesquels on s'imagine seul au royaume du sublime, tantôt des milieux subaquatiques où prolifèrent des micro-algues unicellulaires qui fournissent une grande partie de l'oxygène mondial. Les glaciologues affinent leurs outils et interprètent l'histoire de la Terre en arpentant des espaces que des résidents considèrent comme des zones animistes d'interactions. Pour les uns, les icebergs et les glaciers correspondent à une expérience visuelle et sonore intense. Pour les autres, ils portent le passé et l'avenir de l'atmosphère ou de l'océan. Pour d'autres encore, ils aident une communauté à survivre. Autant de significations

plurielles qui resurgissent d'un coup à l'occasion du vêlage d'un glacier ou d'une rotation d'un iceberg sur lui-même.

Les scientifiques ayant passé des années sur le terrain sont néanmoins persuadés que le glacier et l'iceberg ont une personnalité. Les autochtones pleurent la fonte rapide de ces "non-humains critiques" avec lesquels ils entretenaient des relations sociales vieilles de plusieurs siècles¹⁷⁰. Quant aux touristes épisodiques, ils sont de plus en plus attentifs aux histoires des peuples premiers et au rôle écologique des masses gelées. Parfois, les uns croisent les autres. Les occasions manquent pour évoquer les manières respectives de voir. Chacun n'en éprouve pas moins une empathie profonde à l'égard des glaciers et des icebergs. Tout se passe comme si un animisme minimal, spontané et dénué de tout esprit de système, unissait potentiellement les expériences.

On ne peut dès lors pas négliger la portée des arguments moraux qui invitent les rituels traditionnels avec des entités non humaines dans les discussions au sujet du taux d'impact anthropique sur le climat de la planète. Geremia Cometti rappelle avec justesse que, dans notre contexte global, "seule une analyse inter-ontologique tenant compte des cosmologies autochtones et de leurs explications du phénomène et de leurs pratiques, peut nous donner une image plus complète de la réalité¹⁷¹".

De leur côté, Catherine et Raphaël Larrère soulignent qu'"on n'échappe pas au dualisme par le monisme¹⁷²". Il serait erroné de croire que l'animisme peut réparer les erreurs commises par les Modernes trop productivistes ou qu'il est aisé de demander à tout le monde d'abandonner, par exemple, la notion de "nature". D'une manière générale, personne ne change de représentations du monde en claquant des doigts. Disons-le autrement : il est aussi difficile de suggérer à un non-animiste qu'à un animiste de modifier les catégories qui lui servent à déchiffrer le milieu dans lequel il évolue.

Une option existe. Elle consiste à faire bouger les grilles d'interprétation en étudiant les points et les lignes où elles se rencontrent. Pour cela, il faut écouter des voix différentes et ne pas les considérer comme des superstitions d'un autre âge, de fausses croyances. Ces voix témoignent

d'une "intelligence susceptible d'informer la science". Julie Cruikshank observe, en 2005, que les conceptions locales au sujet des glaciers sont encore "reléguées dans le domaine de la « culture », complètement distinctes des études scientifiques portant sur la « nature »". Elle le déplore car un tel cloisonnement des disciplines universitaires empêche d'inventer des manières appropriées d'"entrecroiser" les récits et les méthodes¹⁷³. Aujourd'hui, nombre de personnes concernées par ces questions estiment que la disparition des glaces devrait nous pousser à faire plus d'efforts pour trouver le "vocabulaire qui saisiserait les modifications subtiles dans les relations que les gens entretiennent avec leurs milieux". La raison en est simple : le retrait des masses bouleverse les modes de vie "ici et maintenant"¹⁷⁴. La remarque vaut pour les êtres humains comme pour les êtres non humains.

L'enjeu est crucial.

Moins il y a de glace sur la surface de la Terre, plus nous nous rapprochons de ce moment qu'Edward O. Wilson a nommé l'"ère de solitude" (*age of loneliness*). Pour appuyer son expression, le biologiste a forgé un autre terme, celui d'"Érémoène", à partir du grec *eremos* qui signifie "désert". Les deux désignent un même état de choses à venir : un âge où ne subsisteraient que les humains, les terres cultivées, "aussi loin que nos yeux peuvent voir", et les animaux domestiqués¹⁷⁵. Cette époque représenterait la suite logique de l'Anthropocène et de la sixième extinction massive des espèces en cours. Elle serait le nouvel emblème d'une planète sur laquelle aucune vie sauvage ne se déploierait plus. Elle correspondrait au triomphe d'une humanité qui se contemple dans le miroir déformé de ses œuvres. Le silence de la nature apporterait la preuve que les écosystèmes, la diversité de leurs populations et de leurs habitats, seraient épuisés.

Le cycle naturel de la neige est aujourd'hui empêché. La neige n'a plus le temps de geler en épaisseur pour reformer ces gigantesques masses qui se fracturent normalement sous l'effet de pressions internes. Les glaciers ne s'effilent pas pour reprendre ensuite du volume. Ils ressemblent de plus en plus à leurs enfants, les icebergs : ils sont promis à disparaître rapidement. Si toutes les sonorités s'effacent, si les flocons de neige ne s'entassent plus

sur les socles rocheux, si aucune glace ne couvre plus la Terre, le monde lui-même devient solitaire.

Comment échapper à l’“ère de solitude” ?

Les glaciers et les icebergs montrent avec évidence la nécessité d’abandonner le réflexe du propriétaire. Juste après la Seconde Guerre mondiale, Aldo Leopold recommandait de passer d’un usage de la Terre comme une “commodité qui nous appartient” à une “communauté à laquelle nous appartenons”. Dans son *Almanach d’un comté des sables*, l’écologue poursuit son analyse en déclarant qu’“il n’y a pas d’autre moyen si nous voulons qu’[elle] survive à l’impact de l’homme mécanisé”. L’abandon de la morale du propriétaire doit s’accompagner d’une “extension de l’éthique” significative. Chacun doit réussir à produire en lui “une image mentale de la Terre en tant que mécanisme biotique [car] nous ne sommes potentiellement « éthiques » qu’en relation à quelque chose que nous pouvons voir, sentir, comprendre, aimer d’une manière ou d’une autre”.

Ces propos sont transparents : il n’y a pas d’éthique purement normative. La planète est une totalité organique. Elle requiert une “conscience sociale” qui n’oublie pas le travail des sens et qui intègre les autres vivants. L’éthique en question exige que les “frontières” de cette nouvelle communauté soient élargies non seulement au sol, à l’eau, aux plantes, aux animaux mais aussi, prenons soin de l’ajouter, aux glaciers et aux icebergs. Aux yeux de Leopold, l’*Homo sapiens* aurait intérêt à établir des liens plus sensibles avec tous les êtres, s’il veut devenir un jour un véritable citoyen de la Terre¹⁷⁶. Il lui faut aimer le monde pour sauvegarder le foisonnement de la vie sauvage.

Nul n’est prophète en la matière. Nous pouvons avoir le sentiment que nous gouvernons le bateau. Nous ne sommes pourtant pas le but de la navigation. L’humanité est une espèce parmi d’autres espèces. Elle fait partie du cours de l’évolution. Au même titre que les autres groupes de vivants, elle ne saisit pas toujours les effets de ses propres actions. Elle ne comprend pas non plus à l’avance les finalités réelles de ses attitudes. Nous pourrions au moins savoir, comme Socrate et Montaigne, que nous ne

savons pas grand-chose et poursuivre notre travail d'interprétation dans cette condition d'ignorance. Cette humilité impliquerait de ne plus s'intéresser uniquement aux rôles humains. Elle permettrait de se réensauvager (au sens de la *wildness*) pour se familiariser avec d'autres vivants et, peut-être, dissiper les illusions de tout égoïsme d'espèce.

Devant un iceberg tabulaire qui flotte, une banquise sans rivage, un front abrupt de glacier côtier, aucun pronom d'humain conquérant ne vaut. Les masses et les étendues glaciaires rendent caducs nombre de nos "récits autocentrés". Elles développent des formes de vie là où nous pensons que tout est mort et nous obligent à voir le monde "depuis l'extérieur" (pour reprendre les expressions de Val Plumwood). Elles nous ramènent à notre statut de membres d'une même communauté terrestre. Le réensauvagement n'est pas seulement une méthode de régénération de la biodiversité, une manière de laisser des habitats se renouveler par eux-mêmes. C'est aussi l'autre nom d'une inscription discrète de l'humain dans les écosystèmes.

Comme un langage qui nous serait commun et un remède à la solitude du monde.

CHAPITRE 6

PENSER COMME UN ICEBERG

Dans l'un des chapitres de son *Almanach*, Aldo Leopold s'adresse aux vachers des alpages qui ont peur du loup. Il raconte le moment où sa vie a basculé. Chasseur de son état, il tire un jour sur une louve et sa meute de louveteaux qui traversent un gué de rivière. Lorsqu'il voit la "flamme verte" de la vie disparaître dans le regard de la mère, il comprend le mystère qui unit non le chasseur et son milieu mais la louve et la montagne. Il devine que le loup régule l'éventuel trop-plein de cerfs et contribue à éviter que les arbres ne soient trop défoliés. Si elle veut maintenir l'équilibre des vivants dans son biome, la montagne a besoin du loup pour ne pas craindre l'excès de cerfs. Les vachers gagneraient à étendre la relation qu'ils entretiennent avec leurs vaches au milieu qui inclut tous les êtres, y compris les prédateurs. Ils entendraient le cri du loup avec une autre oreille : "Un hurlement surgi des profondeurs résonne entre les parois rocheuses, dévale la montagne et s'évanouit dans le noir. C'est un cri de douleur primitive, plein de défi et plein de mépris pour toutes les adversités du monde. Chaque être vivant (et bien des morts aussi, peut-être) prête l'oreille à cet appel [...]. Seule la montagne a vécu assez longtemps pour écouter objectivement le hurlement du loup¹⁷⁷." Le cerf prend peur, le pin anticipe le sang versé sur la neige à la base de son tronc, le coyote se réjouit des restes dont il profitera, le vacher craint pour ses finances. Quant au chasseur, il affûte ses armes. La montagne, elle, comprend le "sens caché" de ce hurlement. Leopold suggère aux vachers de "penser comme une montagne".

Qui a jamais pensé comme un iceberg ?

Imaginons une dernière fois le jeune Inuit parodiant un iceberg devant ses amis assis en arc de cercle. Dans l'igloo, l'huile de phoque se consume sur la pierre à savon. La mère coupe régulièrement la mèche de mousse séchée pour que la fumée ne l'éteigne pas. Une lumière douce se répand, laissant des ombres flotter dans l'atmosphère tiède. Le garçon se tient debout. Il plaque ses avant-bras le long de ses côtes en levant un peu les épaules et commence à se pencher. Son corps se rapproche du sol. Il défie la pesanteur. Sa voix émet de légers grincements. Puis un cri jaillit de sa bouche. Il tombe brusquement. L'iceberg vient de chuter dans l'océan en faisant jaillir l'eau qui écume comme lorsqu'elle déferle sur des récifs.

Des bruits de hoquets, des ronflements et des gargouillis variés font penser que le garçon imite, sur le dos, les flots furieux. Il rétablit son équilibre en battant la terre de ses coudes. Il étire ensuite ses bras et se met à cisailer l'air avec grâce. Ses membres sont devenus des pectorales de baleineau. Discrètement, il effectue une torsion en s'appuyant sur ses pieds joints comme sur une caudale. Il est maintenant à plat ventre et montre son dos. Il ouvre la bouche. Les vagues sont hautes. Il n'est pas facile de respirer. Il roule enfin sur lui-même et se redresse doucement.

Il écarquille alors les yeux et tourne son visage dans tous les sens. Il est redevenu iceberg. Il est aux aguets car il a entendu du bruit au loin. Ce sont des moteurs. Une embarcation arrive. Son regard se fixe sur un point au-dessus des têtes de ses amis assemblés. Il fronce les sourcils. Il va se mettre en colère. Afin d'apeurer les membres de l'équipage qui s'est approché de lui, il joue avec ses cordes vocales et module un grondement inquiétant. Il cale sa joue sur son épaule. Son côté gauche s'incline. Soudain, les spectateurs rugissent et il projette ses mains vers le bas dans un geste violent, comme s'il fallait se débarrasser d'un fardeau. Un lourd pan de glace s'est détaché de ses flancs. Les morceaux ont frôlé les visiteurs. Puis un long silence s'établit. Le jeune garçon se retourne et s'éloigne vers le fond de l'igloo, là où les ombres règnent. L'iceberg pénètre dans la brume et commence à dériver. La parodie est terminée. Tout le monde se réjouit de la performance. L'artiste est félicité.

Nous sommes dans le bateau. Depuis le pont, une fois notre frayeur passée, nous interprétons le départ de l'iceberg comme un exil. Nos yeux sont voilés par la mélancolie. Comme nous ne leur prêtons aucune intention concrète, les blocs nous semblent être des emblèmes de solitude. Nous les regardons à la manière dont nous scrutons les détails d'une nature morte du XVII^e siècle : un panier de vieilles pommes, des fleurs fanées, une bougie consumée, un sablier qui s'écoule. Ils nous renvoient l'image d'une fin inéluctable. Le tableau de Frederic Edwin Church, qui ouvre ce livre, ne dit pas autre chose. Miroirs de nos états d'âme, les icebergs sont les allégories du temps qui passe, les leurres de notre vie mondaine. Ce sont de belles vanités¹⁷⁸.

Nous déduisons du sort de l'iceberg que la froideur de la glace éteint les lueurs de la vie. Les brumes givrées nous font peur. Elles nous rassurent aussi. Le léger frémissement que nous éprouvons vient de ce que nous ne vivons pas dans ces contrées si rudes et que nous contemplons leurs drames depuis des rivages plus accueillants. Nous avons fabriqué un décor et nous préférons les artifices du spectacle aux réalités des coulisses. Nous devinons que leurs événements affectent nos vies. Mais ils sont là-bas. Nous cherchons d'abord dans les icebergs les preuves de notre condition de mortels. Nous tendons alors notre visage vers une surface et ne voyons que notre reflet. Narcisse n'est plus un personnage de mythologie, comme dans les *Métamorphoses* d'Ovide. Notre narcissisme nous condamne au culte des apparences.

L'illusion est étrange. L'iceberg qui glisse sur l'océan est un milieu biotique à part entière. Nous le comprenons avec difficulté car la vie se développe sous la ligne de flottaison du bloc. Il faudrait enfiler des sous-vêtements thermiques et une combinaison étanche. En plongeant dans les eaux froides, on le constaterait de plus près. On longerait ses parois immergées. On apercevrait des organismes accrochés aux petites cupules de glace creusées par les courants marins d'eau salée. La morue polaire ouvrirait sa bouche tournée vers le haut afin de piocher les planctons suspendus. Le phoque barbu remonterait des profondeurs en happant la morue. Puis il se hisserait sur un rebord pour se doré au soleil en poussant des vocalises.

En quelques secondes, l'illusion d'un bloc mort serait renversée.

Tout iceberg qui se détache devient en peu de temps une arche biologique. Les craquements de sa glace sont comme les hurlements du loup. Ils révèlent la diversité des formes de vie. L'iceberg fédère des êtres autour de lui. Pourquoi se représenter sa naissance comme un destin triste et solitaire ? L'océan est-il si fantomatique à nos yeux ? Réveillons notre conscience pélagique : les icebergs portés par les courants marins ne sont pas des éléments décoratifs dans des peintures de vanités, ou des tableaux de solitude, mais des acteurs essentiels dans les cycles primordiaux de la

vie. L'inertie des mondes glacés est un contresens. Aucun des lieux que nous baptisons du nom connoté de "désert" n'est en vérité déserté.

L'iceberg illustre une vie sauvage partout à l'œuvre. Il partage avec les animaux un même art d'apparaître et de disparaître. La vie sauvage, on le sait, ne s'expose pas tout le temps au regard. La philosophe Irene J. Klaver rappelle qu'"être sauvage, c'est se manifester *et* disparaître¹⁷⁹". L'animal se dérobe pour ne pas être dévoré. Il ne s'approche pas trop près afin de mieux voir. Il s'efface dans le but d'interpréter les manières qu'ont d'autres êtres d'habiter leur milieu spécifique. Se camoufler impose de gommer les contours de son corps, de se fondre dans le contexte, de se déplacer sans être perçu, puis de réapparaître aux moments jugés opportuns.

Être sauvage, c'est savoir être discret.

L'iceberg unit, lui aussi, le visible et l'invisible. Son identité ne se résume pas à son apparaître, ni sa valeur à sa visibilité. On sait combien sa partie subaquatique est volumineuse. Or, il finit toujours par se retourner. Ce qui se présentait à la vue disparaît. Et ce qui demeurerait caché se montre. Chaque iceberg joue au jeu des apparences fugitives. Son centre vital dépend des mouvements rotatifs qui font passer les volumes immergés à la surface, et engloutissent les autres, de sorte que la face visible et la face invisible ne sont jamais les mêmes. Voir un iceberg, c'est ainsi voir du visible et de l'invisible en alternance. Rien n'est immobile, même si tout semble figé à l'œil qui demeure en surface.

Comme tout être vivant, l'iceberg se caractérise par ses façons de s'exprimer, de se déplacer, de naître et de mourir. Il tombe avec fracas dans l'eau pour s'éteindre dans l'anonymat quelques mois ou années après. Entre-temps, il montre une partie de lui-même en nous masquant tout le reste. Puis il inverse ce schéma perceptif en roulant sur lui-même. À l'instar du loup, du cerf, et de tant d'autres animaux, il se distingue par sa capacité à se dissimuler. Même lorsqu'il est colossal et très apparent, il sait se soustraire à la vue. Il s'évanouit d'un coup dans la brume, presque en silence. Il réapparaît d'autant mieux qu'on ne l'attend plus. Sa présence est paradoxalement légère. Il s'esquive et laisse les autres êtres vivre leurs propres présences.

Au fond, l'iceberg n'a pas "besoin" de nous. Il a surtout besoin que nous aussi "soyons capables de disparaître" de temps en temps¹⁸⁰. Cette part sauvage est imitable. Nous pourrions apprendre à développer un art du retrait qui serait "une expérience au milieu et auprès des êtres et des choses". Cet art exigerait, durant un temps, "de déposer toute souveraineté pour s'ouvrir aux possibilités en droit illimitées de la vie anonyme¹⁸¹". Si nous devenions plus discrets, nous serions de cette manière plus sauvages. Si nous étions moins visibles, nous serions plus fidèles à notre principe de liberté. Si la discrétion était notre marque, nous habiterions sans doute des milieux peuplés d'êtres fabuleusement variés. On imaginerait enfin "comme le monde serait moins solitaire¹⁸²".

Les icebergs sont-ils trop loin de nous pour que nous en prenions vraiment conscience ? L'objection n'est pas sans fondement. Comment se sentir proche d'entités qui ne se déplacent pas aux mêmes latitudes que la plupart des habitants de la planète ? Comment saisir ici que nos existences personnelles sont liées à leurs cycles de vie là-bas ? Le hiatus est difficile à combler. Les explications abstraites ne suffisent pas. On ne peut le surmonter qu'à la condition d'interpréter cette distance comme une figure de continuité : nous faisons partie d'un monde commun dans lequel chacun dépend de chacun. Les icebergs ne sont pas des solitaires. Ils existent "par eux-mêmes" en étant "bien reliés" à d'autres êtres. Ils sont "parmi nous", avec nous, et non au loin, dans une nature dénuée de vie sauvage¹⁸³.

Mais ils sont de plus en plus nombreux parmi nous. Plus ils inondent les fjords, plus leur quantité est le signe d'une anomalie. Leur accroissement précède leur disparition. Le plus annonce le moins. C'est le vertige actuel, l'équation de notre avenir proche. Les glaciers sont fatigués et les neiges éternelles fondent. Les eaux du cercle polaire bleuissent. L'Arctique devient peu à peu une grande Méditerranée.

Les icebergs sont des professeurs d'autant plus utiles. Ils nous enseignent que tout être est un monde qui rassemble d'autres êtres et conjugue d'autres mondes. Ils nous rappellent que la vie fourmille dans les lieux les plus vides en apparence. Ils nous invitent à nous rendre parfois indiscernables pour mieux coexister avec l'ensemble des vivants. Les icebergs sont des colosses

discrets, des antidotes au narcissisme. En eux “repose la sauvegarde du monde”.

Il est temps de penser comme un iceberg.

ÉPILOGUE

RETOUR À L'OCÉAN

Le capitaine James Cook et son équipage sont repartis depuis longtemps. "L'Infranchissable" n'existe plus, comme tous les icebergs qui formaient notre champ de glace jusqu'au continent. Je suis l'une de ses lointaines petites-filles. Les disques du soleil sont tombés les uns après les autres de l'autre côté de l'horizon. Beaucoup de navires ont passé. D'autres marins sont venus.

Ils sont habillés de toutes les couleurs et me scrutent comme des médecins. Ils ne s'agenouillent plus pour dompter leurs craintes. Ils mesurent mes volumes et devinent mes pensées avec une précision étonnante. J'ai l'impression d'être malade. Ils prennent soin de moi. Ils veulent savoir si je demeure la même depuis que j'ai quitté mon glacier ou si je deviens quelqu'un d'autre. Mon nom est étrange. Une lettre, un chiffre : B-49. C'est un nom sans couleur, ni sonorité. Il claque dans l'air mais ne produit aucun écho. Je suis un point dans le carré d'une carte. On dessine ma trajectoire à l'intérieur d'une zone affichée sur un mur de bureau.

Je me suis détachée il y a quelques mois. Avec fracas et, déjà, un peu de nostalgie. La pression de mon glacier était trop forte et les morsures de l'eau salée trop cuisantes. J'ai suivi le mouvement général. Avec d'autres, nous avons versé dans l'océan, comme de vieilles dames s'éloignant de leur tribu pour rendre l'âme loin des regards familiers. Je dérive dans la mer d'Amundsen.

La neige, l'eau, le vent et les températures élevées en mer commencent à creuser mes formes. Je sens de la chaleur en moi. Ma glace de surface a fondu et regelé tant de fois qu'elle a tassé mes anciens cristaux les uns sur les autres. Des nuances de bleu cobalt profond apparaissent. Je vois affluer des organismes de toutes sortes. Ils m'entourent en faisant bouillonner l'eau. Ils nagent dans les vagues qui battent mes côtes et diffusent une lumière fibreuse. La distance entre ma voile et ma quille va se réduire peu à peu. Mais que se passe-t-il ? Voilà que j'emprunte le vocabulaire des marins de Cook ! Je ne suis pourtant pas un réservoir d'eau fraîche !

Reverrai-je mon peuple ?

Les courants m'emportent. Je suis énorme et lourde mais je sens que je maigris. Hier, des pans de glace se sont échappés de mes flancs. Je m'effrite. Un jour, je perdrai l'équilibre. Lorsque je me retournerai, je n'aurai plus beaucoup de temps à vivre. Je me retournerai une autre fois, puis encore et encore, jusqu'à me dissoudre dans les flots.

Je ne sais plus quand j'ai vu le jour, ni de quel amas de flocons neigeux je viens. Comme tous mes parents, je suis tombée du ciel et bientôt, je vais disparaître dans la mer.

Une petite masse blafarde.

Si vous me voyez flotter, c'est que vous entrez dans un univers où vous devrez penser comme nous.

Nous ne sommes pas des paysages.

Nous sommes le passé, le présent et l'avenir du monde.

NOTES

[1](#) *Rêves arctiques. Imagination et désir dans un paysage nordique*, trad. Dominique Letellier, Gallmeister, Paris, 2014, p. 250.

CHAPITRE 1. – DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

[2](#) Elisha Kent Kane, *The US Grinnell Expedition in Search of Sir John Franklin. A Personal Narrative*, Harper & Brothers, New York, 1854 ; *id.*, *Arctic Explorations : the Second Grinnell Expedition in Search of Sir John Franklin, 1853, '54, '55*, Childs & Peterson, Philadelphie, 1856.

[3](#) Francis Leopold McClintock, *The Voyage of the Fox in the Arctic Seas : A Narrative of the Discovery of the Fate of Sir J. Franklin and his Companions*, John Murray, Londres, 1859.

[4](#) Louis Legrand Noble, *After Icebergs with a Painter. A Summer Voyage to Labrador and Around Newfoundland*, D'Appleton & Co., New York, 1861 (Project Gutenberg eBook), chap. XI, p. 95. *Nota bene* : sauf mention contraire, les traductions d'extraits d'ouvrages sont de mon fait (aidé pour certains termes techniques).

[5](#) *Ibid.*, chap. VII, p. 69.

[6](#) Timothy Mitchell, "Frederic Church's *The Icebergs*. Erratic Boulders and Time's Slow Changes", *Smithsonian Studies in American Art*, 1989, vol. 3, n^o 4, p. 14-17. L'expression de "radeaux" est d'Elisha Kent Kane.

[7](#) Cité par Timothy Mitchell, art. cité, p. 7-8. Pour les théories du sublime, voir Edmund Burke, *Recherches philosophiques sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, trad. Baldine Saint-Girons, Vrin, Paris, 2009 ; Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, trad. Alexis Philonenko, Vrin, Paris, 1993, et *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, trad. Roger Kempf, Vrin, Paris, 2000.

[8](#) *Navigatio sancti Brendani. Alla scoperta dei segreti meravigliosi del mondo*, sous la dir. de Giovanni Orlandi et Rossana E. Guglielmetti, Edizioni del Galluzzo, "Per verba. Testi mediolatini con traduzione", 30, Florence, 2014, chap. XXII, p. 80-84.

[9](#) Thomas M'Keevor, MD, *A Voyage to Hudson's Bay during the Summer of 1812, Containing a Particular Account of the Icebergs and Other Phenomena which Present Themselves in those Regions ; also, a Description of the Esquimeaux and North American*

Indians ; their Manners, Customs, Dress, Language, etc., Sir Richard Phillips and Co., Londres, 1819, p. 7-8.

[10](#) Coll Thrush, "The Iceberg and the Cathedral : Encounter, Entanglement, and Isuma in Inuit London", *Journal of British Studies*, 2014, vol. 53, n^o 1, p. 59-79 (p. 73).

[11](#) Shane McCorristine, *Spectral Arctic. A History of Dreams and Ghosts in Polar Exploration*, University College London Press, Londres, 2018, p. 9.

[12](#) Christoph Ransmayr, *Les Effrois de la glace et des ténèbres*, trad. François et Régine Mathieu, Maren Sell, Paris, 1989, p. 33. Voir *id.*, *Atlas d'un homme inquiet*, trad. Bernard Kreiss, Albin Michel, Paris, 2015, p. 269-277.

[13](#) *Ibid.*, p. 68, 95 et 130.

[14](#) *Ibid.*, p. 36-37.

[15](#) Shane McCorristine, art. cité, p. 5. En 1814 déjà, William Scoresby souligne que l'angoisse polaire vient en partie de l'"action réciproque de la glace et de la mer" qui brise les baleiniers (*An Account of the Arctic Regions, with a History and Description of the Northern Whale-Fishery*, A. Constable and Co., Édimbourg, 1820, t. I, p. 301). Sur l'obsession des pôles, voir Roland Huntford, *Scott and Amundsen. Their Race to the South Pole*, Abacus, Londres, 2002 ; Robert McGhee, *The Last Imaginary Place. A Human History of the Arctic World*, University of Chicago Press, Chicago, 2005 ; Apsley Cherry-Garrard, *Le Pire Voyage au monde. Antarctique 1910-1913*, trad. Thibaut Mosneron Dupin, Paulsen, Paris, 2008 ; Pierre Déléage, *La Folie arctique*, Zones sensibles, Le Kremlin-Bicêtre, 2017.

[16](#) Arthur Conan Doyle, "Dangerous Work". *Diary of an Arctic Adventure*, University of Chicago Press, Chicago, 2012.

[17](#) Hans Blumenberg, "Perspectives sur une théorie de l'inconceptualité", in *Naufrage avec spectateur. Paradigme d'une métaphore de l'existence*, trad. Laurent Cassagnau, L'Arche, Paris, 1994, p. 95.

[18](#) *Ibid.*, p. 108.

[19](#) Walter Benjamin, *Origine du drame baroque allemand*, trad. Sybille Müller, Flammarion, Paris, 1992, p. 178-179.

[20](#) Bernard Moitessier, *La Longue Route*, J'ai lu, Paris, 2000, p. 303.

[21](#) *Ibid.*, p. 218.

[22](#) *Ibid.*, p. 279.

CHAPITRE 2. - L'ŒIL DU GLACIER

[23](#) Eugène Rambert, "Le Voyage du glacier", *Revue des Deux Mondes*, 1867, t. LXXII, p. 377-410.

[24](#) Martin de La Soudière, *Quartiers d'hiver. Ethnologie d'une saison*, Créaphis, Paris, 2016, p. 39-48.

[25](#) Élisée Reclus, *Histoire d'une montagne*, Arthaud, Paris, 2017 (1880), p. 302.

[26](#) *Ibid.*, p. 302-303.

[27](#) *Ibid.*, p. 299.

[28](#) *Ibid.*, p. 323.

[29](#) *Ibid.*, p. 321.

[30](#) Mariana Gosnell, *Ice. The Nature, the History and the Uses of an Astonishing Substance*, Knopf, New York, 2005, p. 94-95.

[31](#) Louis Agassiz, *Études sur les glaciers*, Imprimerie Ol. Petitpierre, Neuchâtel, 1840, p. 63.

[32](#) Louis Legrand Noble, *After Icebergs with a Painter. A Summer Voyage to Labrador and Around Newfoundland*, D'Appleton and Co., New York, 1861 (Project Gutenberg eBook), chap. XLVIII, p. 363-364.

[33](#) *Ibid.*, p. 384.

[34](#) *Ibid.*, p. 359-360.

[35](#) *Ibid.*, chap. XLIV, p. 322-323.

[36](#) John Muir, *Voyages en Alaska*, trad. Jean-Yves Prate et Michel Le Bris, Payot, Paris, 2009, p. 73 (c'est moi qui souligne).

[37](#) *Ibid.*, p. 81-82.

[38](#) Pour une petite histoire des débats scientifiques, du XVIII^e siècle à nos jours, sur les modalités du déplacement des glaciers, voir Frédérique Rémy et Laurent Testut, "Mais comment s'écoule donc un glacier ? Aperçu historique", *CR Geoscience*, 2006, vol. 338, n^o 5, p. 368-385.

[39](#) Louis Legrand Noble, *op. cit.*, chap. L, p. 396.

[40](#) John Muir, *op. cit.*, p. 158, 121 et 124 (c'est moi qui souligne).

[41](#) *Ibid.*, p. 167 et 193.

[42](#) *Ibid.*, p. 240-241 (c'est moi qui souligne).

[43](#) *Ibid.*, p. 278 et 294.

[44](#) John Towson, *Icebergs in the Southern Ocean (Printed for Private Circulation)*, Liverpool, 1859, p. 2-3. L'auteur observe que la taille de certains icebergs de l'hémisphère sud dépasse "les limites de la crédibilité" (p. 4).

[45](#) Hinrich Rink, "On the Large Continental Ice of Greenland, and the Origin of Icebergs in the Arctic Seas", *The Journal of the Royal Geographical Society of London*, 1853, vol. 23, p. 150 et 152-153.

[46](#) Henry Th. Cheever, *The Whale and his Captors, or the Whaleman's Adventures and the Whale's Biography as Gathered on the Homeward Cruise of the "Commodore Preble"*, Harper & Brothers, New York, 1850, p. 202.

[47](#) N. S. Shaler, "Icebergs", *Scribner's*, 1892, p. 181-201 (Corpus of Historical American English – COHA). Pour cette source et les trois précédentes, voir les deux sites *English Language and Usage Stack Exchange* (english.stackexchange.com/questions/346040/its-easy-to-track-down-the-etymology-of-the-verb-to-calve-what-is-the-origin) et *Word Reference* (forum.wordreference.com/threads/calving-iceberg-in-danish-and-greenlandic).

Nota bene : le terme "Inuit" est préférable à l'exonyme "Esquimau". Pour les règles de son écriture en français, on accorde en genre et en nombre selon les recommandations des linguistes qui tiennent compte de l'évolution des usages, voir

[www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-fra.html?](http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-fra.html?lang=fra&letr=indx_catlog_i&page=95LYQXfQm5X0.html)

[lang=fra&letr=indx_catlog_i&page=95LYQXfQm5X0.html](http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-fra.html?lang=fra&letr=indx_catlog_i&page=95LYQXfQm5X0.html).

[48](#) À Qaanaaq, dans le Nord-Ouest du Groenland, le mot aujourd'hui utilisé pour "vêlage" est *uukkartoq*. Il qualifie un bloc qui se détache et tombe verticalement, voir Shari Fox Gearheard, Lene Kielsen Holm, Henry Huntington, Joe Mello Leavitt, Andrew R. Mahoney, Margaret Opie, Toku Oshima et Joeline Sanguya (éd.), *The Meaning of Ice. People and Sea Ice in Three Arctic Communities*, International Polar Institute Press, Hanovre, 2013, p. 336.

[49](#) C'est le terme de Jane Bennett, *Vibrant Matter. A Political Ecology of Things*, Duke University Press, Londres, 2010.

[50](#) Je suis ici les analyses de Stephen J. Pyne, *The Ice*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 2003 (p. 7-20 et 125-128), et de Douglas I. Benn et Jan A. Åström, "Calving Glaciers and Ice Shelves", *Advances in Physics*, 2018, vol. 10, n^o 3/1, p. 1048-1076. Pour de plus amples détails et informations, voir la somme de Douglas I. Benn et David J. Evans, *Glaciers and Glaciation*, Routledge-Hodder Education, Londres, 2010, et le livre de Grant

R. Bigg, *Icebergs. Their Science and Links to Global Change*, Cambridge University Press, Cambridge, 2016.

[51](#) Certaines circonstances produisent des réactions en chaîne d'icebergs qui pivotent et désintègrent des plateformes entières, voir Douglas MacAyeal, Ted Scambos, Christina Hulbe et Mark Fahnestock, "Catastrophic Ice-Shelf Break-Up by an Ice-Shelf-Fragment-Capsize Mechanism", *Journal of Glaciology*, 2003, vol. 49, n^o 164, p. 22-36.

[52](#) En Antarctique, la répartition des lettres est géographique : "A" désigne la zone qui s'étend de la mer de Bellingshausen à la mer de Weddell, "B" va de la mer d'Amundsen à l'Est de la mer de Ross, "C" de l'Ouest de la mer de Ross à la mer de Wilkes, "D" de la barrière d'Amery à l'Est de la mer de Weddell. Les chiffres signalent l'ordre d'apparition des icebergs. Les noms sont attribués par l'US National Ice Center (NIC).

[53](#) D'un point de vue linguistique, la métaphore est une comparaison implicite, ou abrégée, car elle n'utilise pas de mots comparatifs.

[54](#) Werner Herzog, *Encounters at the End of the World*, 2007.

[55](#) Val Plumwood, *The Eye of the Crocodile*, Australian National University Press (en ligne), 2013. J'utilise la traduction de Marie Cazaban-Mazerolles (www.terrestres.org/2019/01/16/oeil-du-crocodile).

CHAPITRE 3. – LES VIES INATTENDUES

[56](#) Barry Lopez, *Rêves arctiques. Imagination et désir dans un paysage nordique*, trad. Dominique Letellier, Gallmeister, Paris, 2014, p. 46 et 252.

[57](#) Cité par Stephen J. Pyne, *The Ice*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 2003, p. 117.

[58](#) Christoph Ransmayr, *Les Effrois de la glace et des ténèbres*, trad. François et Régine Mathieu, Maren Sell, Paris, 1989, p. 90.

[59](#) Charles Weinstein, *Arctique extrême. Les Tchouktches du détroit de Béring*, Autrement, coll. "Monde", n^o 117, Paris, 1999, p. 144.

[60](#) *Le Miroir royal*, trad. Einar Már Jónsson, Esprit ouvert, Auribeau-sur-Siagne, 1997, p. 68-69.

[61](#) Barry Lopez, *Rêves arctiques...*, *op. cit.*, p. 151 et 253-254.

[62](#) Cité par Stephen J. Pyne, *op. cit.*, p. 67-68.

[63](#) Barry Lopez, *Horizon*, Knopf, Londres, 2019, p. 447-452. Sur les formes de vie qui dépendent des icebergs, voir aussi Kenneth L. Smith, Alana D. Sherman, Timothy J. Shaw et Janet Sprintall, "Icebergs as Unique Lagrangian Ecosystems in Polar Seas", *Annual Review of Marine Science*, 2011, vol. 5, n^o 1, p. 269-287.

[64](#) Barry Lopez, *Rêves arctiques...*, *op. cit.*, p. 252-253.

[65](#) Gretel Ehrlich, *In the Empire of Ice. Encounters in a Changing Landscape*, National Geographic Society, Washington DC, 2010, p. 270.

[66](#) Au fond, le vrai désir de Barry Lopez est d'«être au milieu des icebergs», voir *Rêves arctiques...*, *op. cit.*, p. 236.

[67](#) Les photographies de Camille Seaman sont publiées dans un livre, *Melting Away. A Ten-Year Journey through Our Endangered Polar Region*, Princeton Architectural Press, Princeton, 2014. On peut regarder la vidéo de son TED Talk du 16 juin 2011 sur le site suivant : www.ted.com/talks/camille_seaman_haunting_photos_of_polar_ice.

[68](#) Cité par Romain Bertrand, *Le Détail du monde. L'art perdu de la description de la nature*, Seuil, Paris, 2019, p. 183.

[69](#) Robin Wall Kimmerer, "Learning the Grammar of Animacy", in *Braiding Sweetgrass, Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge, and the Teachings of Plants*, Milkweed Editions, Minneapolis, 2013, p. 55. En linguistique, l'"animéité", ou *animacy*, désigne des noms dont les référents sont considérés comme vivants. Kimmerer élargit l'usage et le sens de cette catégorie. Elle en fait le critère distinctif des cosmologies autochtones. On suit son raisonnement.

[70](#) *Ibid.*, p. 55.

[71](#) *Ibid.*, p. 57. La langue française utilise les pronoms personnels pour les choses et les personnes tout en répartissant les rôles. À propos du pommier, on dira qu'"il" est en fleurs mais on pensera souvent que "c'est" un arbre.

[72](#) David Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, trad. Didier Demorcy et Isabelle Stengers, La Découverte, Paris, 2013, p. 335.

[73](#) Barry Lopez, *Rêves arctiques...*, *op. cit.*, p. 52.

[74](#) C'est Barry Lopez qui rapporte le propos de Franz Boas, *ibid.*, p. 296 (et p. 317 pour la comparaison d'Elisha Kent Kane entre le bruit du pack et les sons émis par le chiot et les abeilles).

[75](#) *Ibid.*

[76](#) *Ibid.*, p. 308 et 322-323.

[77](#) Edmund Carpenter, *Eskimo Realities*, Rinehart and Winston, New York, 1973, p. 21 (l'auteur relate des expériences vécues *in situ* dans les années 1950).

[78](#) Barry Lopez, *Horizon*, *op. cit.*, p. 167-170 (rappelons que *bear* en anglais est le terme générique pour l'ours).

[79](#) Philippe Descola nomme "mondiation" (*worlding*) ce processus cognitif. Il en distingue quatre formes principales : l'animisme, le naturalisme, le totémisme, l'analogisme, voir "Cognition, perception et mondiation", trad. Adeline Caute, *Cahiers philosophiques*, 2011, vol. 4, n^o 127, p. 100-101 ; *id.*, *Par-delà nature et culture*, Folio-Gallimard, Paris, 2015, p. 229-422.

[80](#) Tim Ingold, "Rethinking the Animate, Re-Animating Thought", *Ethnos*, 2006, vol. 71, n^o 1, p. 10 et 14.

[81](#) Edmund Carpenter, *op. cit.*, p. 26-27.

[82](#) John Muir, *Voyages en Alaska*, trad. Jean-Yves Prate et Michel Le Bris, Payot, Paris, 2009, p. 239 et 241.

[83](#) L'expression "*soundscape*" est forgée dans les années 1970 par le compositeur et pédagogue Raymond Murray Schafer dans son ouvrage *Le Paysage sonore. Le monde comme musique*, trad. Sylvette Gleize, Wildproject, Marseille, 2010. Depuis, tout un courant d'"écologie du paysage sonore" s'est développé, voir Bryan C. Pijanowski, Almo Farina, Stuart H. Gage, Sarah L. Dumyahn et Bernie L. Krause, "What Is Soundscape Ecology ? An Introduction and Overview of an Emerging New Science", *Landscape Ecology*, 2011, vol. 26, n^o 9, p. 1213-1232.

[84](#) C'est James Balog qui propose le concept de "voix visuelle" (*visual voice*). Avec ses caméras posées, il filme l'évolution seconde par seconde des écosystèmes glaciaires qui se désintègrent à cause du dérèglement climatique, voir son documentaire *Chasing Ice*, 2012.

[85](#) Telles sont les conclusions des articles de Robert P. Dziak, Matthew J. Fowler, Haruyoshi Matsumoto, DelWayne R. Bohnenstiehl, Minkyu Park, Kyle Warren et Wong Sang Lee, "Life and Death Sounds of Iceberg A53a", *Oceanography*, 2013, vol. 26, n^o 2, p. 10-12 ; Haruyoshi Matsumoto, DelWayne R. Bohnenstiehl, Jean Tournadre, Robert P. Dziak, Joseph H. Haxel, T.-K. A. Lau, Matthew J. Fowler et Sigrid A. Salo, "Antarctic Icebergs : A Significant Natural Ocean Sound Source in the Southern Hemisphere", *Geochemistry, Geophysics, Geosystems*, 2014, vol. 15, n^o 8, p. 3448-3458 ; Läslo G. Evers, David N. Green, N. W. Young et Mirjam Snellen, "Remote Hydroacoustic Sensing of

Large Icebergs in the Southern Indian Ocean. Implications for Icebergs Monitoring”, *Geophysical Research Letters*, 2013, vol. 40, p. 4694-4699. Pour les spectrogrammes, on peut aussi consulter le site du Pacific Marine Environmental Laboratory :

www.pmel.noaa.gov/acoustics/sounds_cryogenic.html.

[86](#) Voir le site de Philippe Blondel : www.bath.ac.uk/case-studies/listening-to-icebergs-on-climate-change.

[87](#) Le nom de “vagabond blanc” fait écho à Moby Dick qui surgit, lors de la scène finale du roman de Herman Melville, en écartant les vagues autour de lui comme un iceberg “monté d’un coup à la surface”, voir *Moby Dick*, trad. Armel Guerne, Presses Pocket, Paris, 1981, chap. CXXXV, p. 627.

[88](#) Edmund Carpenter, *op. cit.*, p. 33-36.

[89](#) Barry Lopez, *Rêves arctiques...*, *op. cit.*, p. 276.

[90](#) Maurice Merleau-Ponty, *L’Œil et l’Esprit*, Gallimard, Paris, 1964, p. 85.

CHAPITRE 4. – UNE NEIGE SOCIALE

[91](#) Bernard Saladin d’Anglure, *Être et renaître inuit, homme, femme ou chamane*, Gallimard, Paris, 2006, p. 75-76 (rite enregistré au printemps 2004).

[92](#) Paul-Émile Victor et Joëlle Robert-Lamblin, *La Civilisation du phoque. Légendes, rites et croyances des Eskimo d’Ammassalik*, Raymond Chabaud, Bayonne, 1993, p. 320. Le premier charme est rapporté par un informateur nommé Abudu. Le second a été noté à Sermiligak en mars 1935.

[93](#) *Ibid.*, p. 199 (“Poèmes d’Ammassalik”).

[94](#) Bernard Saladin d’Anglure, *op. cit.*, p. 38. Le témoignage est transcrit par un tiers en 1975.

[95](#) Voir Eduardo Viveiros de Castro, *Métaphysiques cannibales*, trad. Oïara Bonilla, PUF, Paris, 2009 ; *id.*, “Perspectivisme et multinaturalisme en Amérique indigène”, *Journal des anthropologues*, 2014, n^o 138-139, p. 161-181.

[96](#) Bernard Saladin d’Anglure, *op. cit.*, p. 43.

[97](#) *Ibid.*, p. 44-45.

[98](#) Ce qui redéfinit le jeu des parentés, comme le rappelle Jean Malaurie : “Le nom relie, allie. Un enfant portant le nom de son grand-père ne sera pas dénommé « mon fils » par son père, mais « mon père », même s’il est en bas âge. Une fille à laquelle on aura donné le nom de son grand-père sera appelée par son père « mon père »”, *Les Derniers Rois de Thulé*, Plon, Paris, 1989, p. 194.

[99](#) Bérengère Cournut, *De pierre et d’os*, Le Tripode, Paris, 2019, p. 47-48.

[100](#) *Ibid.*, p. 49.

[101](#) Bernard Saladin d’Anglure, *op. cit.*, p. 62.

[102](#) *Ibid.*, p. 82.

[103](#) Mario Rigoni Stern, “Neige”, dans *Sentiers sous la neige*, trad. Monique Baccelli, La Fosse aux ours, Lyon, 2000, p. 89-93. Sur les mots qui servent à “dire la neige”, voir aussi Martin de La Soudière, *Quartiers d’hiver. Ethnologie d’une saison*, Créaphis, Paris, 2016 p. 49-62.

[104](#) Ces exemples sont extraits des trois ouvrages suivants : Shari Fox Gearheard, Lene Kielsen Holm, Henry Huntington, Joe Mello Leavitt, Andrew R. Mahoney, Margaret Opie, Toku Oshima et Joëlie Sanguya (éd.), *The Meaning of Ice. People and Sea Ice in Three Arctic Communities*, International Polar Institute Press, Hanovre, 2013, “Terminology, Characteristics, and Change of the Seasons at Kangiqtuqaapik” (p. 132-133) et “Sea Ice Terminology” (p. 322-337) ; Igor Krupnik, Claudia Aporta, Shari Gearheard, Gita J. Laidler et Lene Kielsen Holm (éd.), *SIKU : Knowing Our Ice. Documenting Inuit Sea Ice Knowledge and Use*, Springer, Berlin, 2010, annexe A, p. 453-463 ; Louis-Jacques Dorais, “Les mots inuits pour la neige et la glace”, *L’Encyclopédie canadienne* (en ligne), 23 novembre 2011. Il va de soi que les traductions du sens des termes sont ici données à partir des traductions établies dans ces publications. Je les laisse toutes sans guillemets pour ne pas alourdir la lecture.

[105](#) Shari Gearheard, “What’s in a Word ? The High-Stakes Ties of Language, Knowledge and Environment” (www.bifrostonline.org).

[106](#) Edmund Carpenter, *Eskimo Realities*, Rinehart and Winston, New York, 1973, p. 43.

[107](#) Barry Lopez, *Rêves arctiques...*, *op. cit.*, p. 309. Marcel Mauss écrivait dans les années 1904-1905 à propos des Inuits : “Chaque saison sert à définir tout un genre d’êtres et de choses”, voir “Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos. Étude de morphologie sociale”, dans *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 1997, p. 450.

[108](#) Barry Lopez, *ibid.*, p. 31.

[109](#) L'expression est de Jean Malaurie, *op. cit.*, p. 159.

[110](#) La plupart du temps, les esprits de la glace sont malfaisants ou très inquiétants. Ainsi en va-t-il pour le *witiko* dans les "rêves de glace" des Indiens crees de la baie James (Robert A. Brightman, *Grateful Prey. Rock Cree Human-Animal Relationship*, University of California Press, Los Angeles, 1993, p. 152-156) ou pour l'"ours de glace" chez les Gwich'in d'Alaska (Nastassja Martin, *Les Âmes sauvages. Face à l'Occident, la résistance d'un peuple d'Alaska*, La Découverte, Paris, 2016, p. 196-201).

[111](#) Paul-Émile Victor et Joëlle Robert-Lamblin, *op. cit.*, p. 299 (le charme est transmis par Widimi de Kulusuk).

[112](#) Henry P. Huntington, Shari Gearheard, Lene Kielsen Holm, George Noongwook, Margaret Opie et Joëlle Sanguya, "Sea Ice Is Our Beautiful Garden : Indigenous Perspectives on Sea Ice in the Arctic", in David N. Thomas (éd.), *Sea Ice*, John Wiley & Sons Ltd., Chichester, 2017, p. 590 et 586-587.

[113](#) C'est la définition que donne Vincent Descombes de la notion de "forme de vie", voir *Les Institutions du sens*, Minuit, Paris, 1996, p. 93.

[114](#) *The Meaning of Ice...*, *op. cit.*, p. 63.

[115](#) *Ibid.*, p. 135. Dans le Grand Nord, l'hiver est attendu avec impatience. On craint la boue des autres saisons. Partout, ce sont les terres gelées qui rendent les déplacements possibles. Au Canada aussi, on considère que "le « temps des neiges » est un temps de voyages [...]. L'hiver n'est pas la saison recluse que l'on s' imagine ; autrefois, on voyageait plus promptement qu'en été", voir Pierre Deffontaines, *L'Homme et l'hiver au Canada*, Gallimard, Paris, 1957, p. 155.

[116](#) *The Meaning of Ice...*, *op. cit.*, p. 137.

[117](#) *Qitdlarssuaq. L'histoire d'une migration polaire*, trad. Guy Mary-Rousselière, Paulsen, Paris, 2008, p. 44. La suite de l'histoire dit que Pinaitsoq saute de glaçon en glaçon, se nourrit de restes de phoques et parvient à rejoindre une glace nouvelle qui le ramène à terre. Ce livre retrace l'aventure entamée en 1856 par le chamane Qitdlarssuaq qui voulait savoir si d'autres Inuits vivaient tout au nord. Avec une quarantaine de compagnons, il quitta la terre de Baffin. Ils en rencontrèrent près de Siorapaluk et vécurent avec eux durant presque six ans.

[118](#) *Ibid.*, p. 107.

[119](#) Paul-Émile Victor, *Boréal. Une année en pays esquimau*, Points, Paris, 2013, p. 110-111 (daté du 29 septembre 1936).

- [120](#) Paul-Émile Victor, *Banquise*, Grasset, Paris, 1939, p. 214.
- [121](#) Charles Ferdinand Ramuz, *La Grande Peur dans la montagne*, Le Livre de poche, Paris, 2011, p. 78 et 170-177.
- [122](#) Julie Cruikshank, "Glaciers and Climate Change : Perspectives from Oral Tradition", *Arctic*, 2001, vol. 54, n^o 4, p. 384-385 et 387-388. Voir, de la même autrice, *Do Glaciers Listen ? Local Knowledge, Colonial Encounters and Social Imagination*, University of British Columbia Press, Vancouver, 2005, p. 39.
- [123](#) Julie Cruikshank, *Do Glaciers Listen ?...*, *ibid.*, p. 73-74.
- [124](#) Ann Fienup-Riordan et Eddy Carmack, " « The Ocean Is Always Changing » . Nearshore and Farshore Perspectives on Arctic Coastal Seas", *Oceanography*, 2011, vol. 24, n^o 3, p. 267. L'entretien date de mars 2007.
- [125](#) *Ibid.*, p. 269-270.
- [126](#) *Ibid.*, p. 275-276 (c'est le témoin qui souligne).
- [127](#) Ann Fienup-Riordan, "Yup'ik Perspectives on Climate Change : « The World Is Following its People »", *Inuit Studies*, 2010, vol. 34, n^o 1, p. 58.
- [128](#) Geremia Cometti, *Lorsque le brouillard a cessé de nous écouter. Changement climatique et migrations chez les Q'eros des Andes péruviennes*, Peter Lang, Berne, 2015, p. 152-158.
- [129](#) *Ibid.*, p. 209-211.
- [130](#) Claude Lévi-Strauss, "Le voyage en pirogue de la lune et du soleil", dans *Mythologiques*, t. III : *L'Origine des manières de table*, Plon, Paris, 1968, p. 109-160.
- [131](#) John Muir, *Voyages en Alaska*, trad. Jean-Yves Prate et Michel Le Bris, Payot, Paris, 2009, p. 159.
- [132](#) Julie Cruikshank, "Are Glaciers « Good to Think With » ? Recognising Indigenous Environmental Knowledge", *Anthropological Forum*, 2012, vol. 22, n^o 3, p. 242-243.
- [133](#) Ces expressions sont de Joëlie Sanguya, voir *The Meaning of Ice...*, *op. cit.*, p. 135 et 137.
- [134](#) Paul-Émile Victor et Joëlle Rambert-Lamblin, *op. cit.*, p. 392-393.
- [135](#) Julie Cruikshank, *op. cit.*, p. 114 sq. (et son article "Legend and Landscape : Convergence of Oral and Scientific Traditions in the Yukon Territory", *Arctic Anthropology*, 1981, vol. 18, n^o 2, p. 76).
- [136](#) David Abram, *Becoming Animal. An Earthly Cosmology*, Random House, New York, 2010, p. 173-174.

CHAPITRE 5. – UN MONDE MOINS SOLITAIRE

[137](#) Sur les différentes techniques de datation, voir Jean Jouzel, Claude Lorius et Dominique Raynaud, *Planète blanche. Les glaces, le climat et l'environnement*, Odile Jacob, Paris, 2008, p. 63-166.

[138](#) Gretel Ehrlich, *In the Empire of Ice. Encounters in a Changing Landscape*, National Geographic Society, Washington DC, 2010, p. 270-271.

[139](#) Mark Carey, "History of Ice. How Glaciers Became an Endangered Species", *Environmental History*, 2007, vol. 12, n^o 3, p. 497-527.

[140](#) Mark Carey rapporte les cinq critères au cas des glaciers qui recouvrent le mont Kilimandjaro en Tanzanie, *ibid.*, p. 513.

[141](#) Voir sur le site de l'Unesco : whc.unesco.org/en/news/65.

[142](#) Mark Carey, "The Trouble with Climate Change and National Parks", *Forest History Today*, 2017, vol. 23, n^o 1, p. 57-67 ; Julie Brugger, Katherine W. Dunbar, Christine Jurt et Ben Orlove, "Climates of Anxiety : Comparing Experience of Glacier Retreat across Three Mountain Regions", *Emotion, Space and Society*, 2013, vol. 6, p. 4-13. M Jackson (nom de plume de Jerilynn "M" Jackson) souligne également l'aspect "last chance" du tourisme glaciaire en Islande, voir *The Secret Lives of Glaciers*, Green Writers Press, Brattleboro (Vermont), 2019, p. 204 sq. L'expression de "glacier néolibéral" se trouve dans le livre de Mark Carey, *In the Shadow of Melting Glaciers. Climate Change and Andean Society*, Oxford University Press, Oxford, 2010 (chap. VII).

[143](#) Voir Susan Kollin, "The Wild, Wild North : Nature Writing, Nationalist Ecologies, and Alaska", *American Literary History*, 2000, vol. 12, n^o 1-2, p. 41-78 (p. 48).

[144](#) J'emprunte cette traduction originale du Wilderness Act (Public Law 88-577 [16 US. C. 1131-1136], 88th Congress, Second Session, 3 septembre 1964, p. 1) à Catherine Larrère et Raphaël Larrère, dans *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, La Découverte, Paris, 2015, p. 30.

[145](#) William Cronon, "Le problème de la wilderness, ou le retour vers une mauvaise nature", dans *Nature et récits. Essais d'histoire environnementale*, trad. Mathias Lefèvre, Dehors, Bellevaux, 2016, p. 134.

- [146](#) Irene J. Klaver, “Wild. Rhythm of the Appearing and Disappearing”, in Michael P. Nelson et J. Baird Callicott, *The Wilderness Debate Rages On : Continuing the Great New Wilderness Debate*, University of Georgia Press, Athens, 2008, p. 486-489.
- [147](#) William Cronon, art. cité, p. 145-148 et 150-153.
- [148](#) Julie Cruikshank, *Do Glaciers Listen ? Local Knowledge, Colonial Encounters and Social Imagination*, University of British Columbia Press, Vancouver, 2005, p. 255.
- [149](#) La citation de Henry D. Thoreau se trouve dans son essai sur la marche, voir *De la marche*, trad. Thierry Gillyboëuf, Mille et Une Nuits, Paris, 2003, p. 36. Je partage le diagnostic de Jack Turner sur l’amalgame trop fréquent entre la *wilderness* et la *wildness*, voir “In Wildness Is the Preservation of the World”, in J. Baird Callicott et Michael P. Nelson, *The Great New Wilderness Debate*, University of Georgia Press, Athens, 1998, p. 617-627.
- [150](#) Pour une analyse exhaustive, on lira la première partie du livre déjà mentionné de Catherine Larrère et Raphaël Larrère (p. 21-151).
- [151](#) Catherine Larrère et Raphaël Larrère, *op. cit.*, p. 43.
- [152](#) Shelley Wright, *Our Ice Is Vanishing/Sikuvut Nunguliqtuq : A History of Inuit, Newcomers and Climate Change*, McGill Queen’s University Press, Montréal-Kingston, 2014, p. 13.
- [153](#) Sur l’événement et le lieu, voir le site www.notokmovie.com, ainsi que les articles de Lacy M. Johnson (paru dans le *New Yorker* du 20 octobre 2019 : “How to Mourn a Glacier. In Iceland, a Memorial Ceremony Suggests New Ways to Think About Climate Change” [www.newyorker.com/news/dispatch/how-to-mourn-a-glacier]) et de Cymene Howe (“On Cryohuman Relations”, in Rafico Ruiz, Paula Schönach et Rob Shields [éd.], *After Ice : Cold Humanities for a Warming Planet*, Duke University Press, Durham, 2021 [à paraître]).
- [154](#) Cité par M Jackson, *op. cit.*, p. 157. L’albédo est la “fraction de l’énergie solaire réfléchi vers l’espace”. Plus une surface est réfléchissante, plus son albédo est élevé (de 80 à 90 % dans le cas de la neige fraîche, entre 75 et 80 % pour la banquise d’hiver), voir Christophe Migeon, *Petit manuel du voyageur polaire*, Paulsen, Paris, 2014, p. 54-55.
- [155](#) M Jackson, *op. cit.*, p. 158 sq.
- [156](#) Entretien avec Dögg, in *ibid.*, p. 173. Lorsque les glaciers “tournent turquoise” en Islande, on dit qu’ils “annoncent de la pluie ou de la neige” (p. 76).
- [157](#) Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Folio-Gallimard, Paris, 2015, p. 433.
- [158](#) Cymene Howe estime que l’ensemble des “relations cryo-humaines” devra être repensé dans un avenir proche (art. cité).

[159](#) Kelton Minor, Gustav Agneman, Navarana Davidsen, Nadine Kleemann, Ulunnguaq Markussen, Allan Olsen, David Dreyer Lassen et Minik Thorleif Rosing, *Greenlandic Perspectives on Climate Change 2018-2019. Results from a National Survey*, University of Greenland et University of Copenhagen, Kraks Fond Institute for Urban Research, 2019. Les six régions de l'étude sont : Avannaata, Qeqertalik, Qeqqata, Sermersooq-Ouest, Kujalleq et Sermersooq-Est.

[160](#) Dan McDougall, "Life on Thin Ice. Mental Health at the Heart of the Climate Crisis", *The Guardian*, 12 août 2019.

[161](#) Glenn Albrecht, *Les Émotions de la Terre. Des mots nouveaux pour un nouveau monde*, trad. Corinne Smith, Les Liens qui libèrent, Paris, 2020, p. 76.

[162](#) *Ibid.*, p. 91.

[163](#) Barry Lopez, *Rêves arctiques...*, *op. cit.*, p. 310 (c'est l'auteur qui souligne).

[164](#) La langue originale du poème est l'anglais. Pour une version française : 350.org/fr/debout-toi-linsulaire. Je modifie parfois la traduction des extraits cités.

[165](#) Allusion au film éponyme de Davis Guggenheim, *An Inconvenient Truth* (2006), qui s'appuie largement sur les discours et engagements d'Al Gore.

[166](#) Donna Haraway, "Anthropocene, Capitalocene, Plantationocene, Chthulucene : Making Kin", *Environmental Humanities*, 2015, vol. 6, n^o 1, p. 159-165. Je partage cette référence avec Cymene Howe (*art. cit.*). Elle me semble appropriée au contexte actuel de la fonte glaciaire.

[167](#) J'emprunte cette citation à Philippe Descola ("De la Nature universelle aux natures singulières : quelles leçons pour l'analyse des cultures ?", dans *id.* [dir.], *Les Natures en question*, Odile Jacob-Collège de France, Paris, 2018, p. 136). Pour le terme de "collectif", voir aussi du même auteur, *Par-delà nature et culture*, *op. cit.*, p. 425-523.

[168](#) M Jackson, *op. cit.*, p. 140.

[169](#) Tim Ingold, "Rethinking the Animate, Re-Animating Thought", *Ethnos*, 2006, vol. 71, n^o 1, p. 20.

[170](#) L'expression est de Philippe Descola à propos notamment des glaciers, voir *La Composition des mondes. Entretien avec Pierre Charbonnier*, Flammarion, coll. "Champs-Essais", Paris, 2017, p. 281.

[171](#) Geremia Cometti, *Lorsque le brouillard a cessé de nous écouter. Changement climatique et migrations chez les Q'eros des Andes péruviennes*, Peter Lang, Berne, 2015, p. 229.

[172](#) Catherine Larrère et Raphaël Larrère, *op. cit.*, p. 23.

[173](#) Julie Cruikshank, *op. cit.*, p. 257 et 49.

[174](#) Karine Gagné, Mattias Borg Rasmussen et Ben Orlove, “Glaciers and Society : Attributions, Perceptions, and Valuations”, *WIREs Climate Change*, John Wiley & Sons, Ltd., 2014, p. 12. Voir aussi Lill Rastad Bjørst, “The Tip of the Iceberg : Ice As a Non-Human Actor in the Climate Change Debate”, *Études/Inuit/Studies, Les Inuits et le changement climatique/The Inuit and Climate Change*, 2010, vol. 34, n^o 1, Presses de l’université de Laval, Sainte-Foy, p. 133-150.

[175](#) Voir Edouard O. Wilson, *Half-Earth : Our Planet’s Fight for Life*, Liveright Publishing Corporation, New York, 2016. Wilson fait une proposition “radicale” : réserver la moitié de la planète pour la biodiversité.

[176](#) Aldo Leopold, *Almanach d’un comté des sables*, trad. Anna Gibson, GF-Flammarion, Paris, 2000, p. 15, 271 et 258-259.

CHAPITRE 6. – PENSER COMME UN ICEBERG

[177](#) Aldo Leopold, *Almanach d’un comté des sables*, trad. Anna Gibson, GF-Flammarion, Paris, 2000, p. 168.

[178](#) Pour Henri Michaux, les icebergs sont des “solitaires sans besoin”, voir “Icebergs”, dans *La nuit remue*, Gallimard, Paris, 1935. L’atmosphère lugubre du poème fait écho au “Paysage polaire” de Charles Leconte de Lisle : “Un monde mort, immense écume de la mer, / gouffre d’ombre stérile et de lueurs spectrales, / jets de pics convulsifs étirés en spirales / qui vont éperdument dans le brouillard amer” (dans *Poèmes barbares*, Gallimard, Paris, 1985).

[179](#) “*To be wild is to stand out and to disappear*”, Irene J. Klaver, “Wild. Rhythm of the Appearing and Disappearing”, in Michael P. Nelson et J. Baird Callicott, *The Wilderness Debate Rages On : Continuing the Great New Wilderness Debate*, University of Georgia Press, Athens, 2008, p. 485 (c’est l’auteurice qui souligne).

[180](#) J’applique les mots d’Irene J. Klaver au cas de l’iceberg, voir art. cité, p. 496.

[181](#) Pierre Zaoui, *La Discrétion. Ou l’art de disparaître*, Autrement, Paris, 2013, p. 135.

[182](#) Robin Wall Kimmerer, “Learning the Grammar of Animacy”, in *Braiding Sweetgrass, Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge, and the Teachings of Plants*, Milkweed Editions, Minneapolis, 2013, p. 58.

[183](#) Ces expressions sont de Baptiste Morizot, voir “Le devenir du sauvage à l’Anthropocène”, in Rémi Beau et Catherine Larrère (dir.), *Penser l’Anthropocène*, Presses de Sciences Po, Paris, 2018, p. 249 et 257-259. Voir aussi mon article dans le journal *Libération* : “Un iceberg dans la forêt”, 2 juin 2020, www.liberation.fr/france/2020/06/02/un-iceberg-dans-la-foret_1789543.

POSTFACE

Il arrive qu'on adopte un livre sans préavis, qu'il fasse signe dès son titre comme si ce qu'il annonce ou engage n'était pas un accident, au contraire, un genre de rendez-vous. *Penser comme un iceberg* m'a fait cet effet-là. Sous sa forme infinitive, la proposition a de quoi heurter le sens commun : comment est-il possible de réfléchir, de concevoir, sentir ou imaginer en lieu et place d'un objet physique inanimé, le plus éloigné de notre idée du vivant ? Étant admis que la tête est le lieu de la pensée, entrer dans celle d'un gorille, d'un dauphin, d'une abeille, voire d'un arbre, on s'y est essayé, mais d'un bloc de glace monumental pas encore, pour ce que j'en sais. Pourtant cette idée tombe à pic en ce moment où la pandémie de Covid-19 laisse tout un chacun dans la stupeur devant ses conséquences incalculables et ce qui se révèle de l'état de nos sociétés. Le caractère proprement imprévisible de cet événement met au défi de raisonner en termes de collectif, d'inscrire ce fait effarant dans notre temporalité, notre actualité, d'analyser ses causes et ses effets quand, en réalité, la contagion touche si différemment chacun sous toutes latitudes selon le statut social et économique, le régime politique, mais aussi selon le sexe, l'âge, la religion, le degré d'éducation, parce que, de diverses façons mais *en commun*, notre relation au monde en est bouleversée au plus universel et au plus intime. Du coup, on est prêt à envisager toute autre catégorie de pensée qui nous aiderait à comprendre ce qui nous arrive, parce que reste la nette impression que le mot *crise*, repris partout comme un mantra pour qualifier la situation, ne convient pas, qu'il y a méprise quelque part.

À tout prendre, il serait presque confortable de se référer à du déjà-connu. À ces périodes où les sociétés ont brusquement un coup de sang, crises géopolitiques ou diplomatiques de l'Histoire ancienne et plus récente, crises économiques, sociales, et même espagnolement grippales, finalement résolues, dont advient un meilleur état des choses, dont on se sort par le haut avec des traités, des *new deals*, des paix négociées et des Trente Glorieuses pour rebâtir sur les ruines : grâce à des décisions d'État, avec de l'ordre, de l'autorité, et quelques vaccins, on se tirera de cette crise-là comme des autres. Avec un peu de casse au passage, d'accord, mais ça ira mieux après.

Encore faudrait-il que ce que nous vivons soit vraiment une *crise* ainsi que l'entend le sens classique depuis les Grecs, au sens médical d'abord d'une pathologie jusque-là chronique devenue soudain aiguë pour laquelle s'impose un traitement d'urgence ; ensuite au sens élargi d'événement, privé ou collectif, qui précipite la nécessité de juger et d'agir : d'intervenir. Et l'on peut se demander ce que sont en l'occurrence événement, crise, pathologie, traitement, décision, autorité, juger, agir, intervenir. Ce que vaut la panoplie de ces vocables si consensuels dans notre vieil usage, véhiculant de si vieilles normes de pensée qu'ils habillent uniment les faits, les dissimulent, les accommodent et les défigurent en dégageant leur sens en touche, fonction opératoire des "éléments de langage" dont l'usage en politique, comme dans l'ordinaire des jours, illusionne les réalités à défaut de les changer, ou pour s'éviter de les réformer. Alors *penser comme un iceberg* se présente comme une alternative neuve, la possibilité insolite mais bienvenue d'envisager la question selon un autre point de vue, probablement nécessaire, et même vital – plus le choix – pour nommer ce qui nous arrive.

En fait, j'ai déjà rencontré Olivier Remaud il y a quelques années en lisant son essai sur Michelet* et c'était déjà un rendez-vous. Le besoin de prendre appui sur un bras secourable pour mieux comprendre mes lectures de cet immense historien qui, comme Hugo, est une de mes références majeures mais, n'étant ni historienne ni philosophe, me laissait sans grappin ni corde de rappel pour m'accrocher à la paroi. Et voilà qu'était à ma portée une corniche avec un point de vue éclairant sur le paysage. Celui de la philosophie du droit et du politique me rétablissait sur ce que je ne concevais qu'intuitivement des questions de justice, du sujet comme acteur et facteur de son histoire, et surtout sur l'aptitude de Michelet à penser le peuple autrement que comme l'entité abstraite du discours historiographique, autant par l'approche studieuse, rigoureuse, de l'archive que par l'indiscipline de l'*imagination*, une faculté suspecte aux historiens, peuh : licence d'écrivain, de romancier ou de poète.

Or, en tant qu'écrivaine, justement, je sais que l'imagination n'est pas le recours oiseux aux chimères pour acclimater les réalités. Rien de moins oiseux, de moins chimérique que de se représenter tant soit peu ce qu'on n'a vécu ni connu, de l'expérimenter en pensée, c'est-à-dire dans le langage, d'y accéder par cet exercice de risques et périls qui fait de l'homme un citoyen, un sujet apte à intérioriser le lien entre générations, si lointaines soient-elles dans le temps et dans l'espace, à être présent à son temps par sa faculté d'entrer en empathie avec le passé. Aucune sentimentalité, bien que Michelet n'exclue pas l'émotion – *le don des larmes* –, mais par l'acte moral et sans contrepartie, la vertu ou l'ascèse du cœur – de l'amour, n'ayons pas peur des gros mots – propres à pénétrer au royaume des morts, à restaurer sa dimension humaine à l'impensable des altérités les plus anonymes, une mystique peut-être, assurément une foi en l'esprit pour réchauffer le sol glacé du passé, les cendres de l'inactuel ; à revitaliser l'humanité historique en nous, opérer sa résurrection par le langage et nous situer un peu mieux dans notre existence. Voilà comment j'ai un peu mieux compris mon adhésion à l'œuvre de Michelet (et à celle de Hugo par la même occasion).

C'est pourquoi il n'est finalement pas si étonnant qu'à nouveau Olivier Remaud offre la corniche d'où envisager l'actuel état des lieux, et cela sous un autre angle que les courbes, les pics et les plateaux du statisticien-démographe de la létalité, les sommets himalayens de la dette, la rotondité épineuse du virus de l'immunologiste ou les précipices du trauma psychique que produit la pandémie, préférant plutôt culbuter la perspective en braquant ses jumelles sur l'iceberg, tout au fond du paysage.

Non que l'iceberg soit passé totalement inaperçu jusque-là. Il flotte, il bascule tel un culbuto, se balade selon les courants, il est l'ennemi des baleiniers, envoie des *Titanic* par le fond et, désormais, il est le thermomètre du réchauffement climatique. Cet aspect brûlant est monté en épingle comme le signe que rien ne va plus dans le meilleur des mondes quand les glaciers se morcellent en vêlant de monstrueux enfants, se mettent à vomir, écœurés, l'incomestible pilule de l'impérialisme industriel qui ravage la planète Terre. Rien d'une surprise – d'une crise : voilà bien vingt ans que

les reportages télévisés et les films documentaires nous invitent à constater le phénomène de la rétractation de la banquise, observable à l'œil nu ou par images de satellites. Un truc plus frappant que les gaz à effet de serre ou la disparition d'obscures espèces tropicales. Lesquelles restent des vues de l'esprit fréquentables, bien moins inquiétantes que les spectaculaires icebergs dérivant en des eaux qui ne leur sont pas naturelles. Sensationnel : de la taille d'un département français, nous dit-on, étant donné que l'échelle d'une image est peu parlante à elle seule. Millions de tonnes, enfonce-t-on le clou, au cas où. Car, d'évidence, le *visible* ne suffit pas.

Rien du visible ne nous informe s'il n'est déjà l'objet d'une pensée, ne devient intelligible s'il ne nous pense en même temps, n'est compris s'il ne nous comprend, qu'ainsi il nous devienne voisin, voire consubstantiel, en bref : s'il n'est une expérience. C'est toute la différence entre savoir et connaissance. Nous savons donc que les pôles s'amenuisent, que les glaciers fondent, se fracturent, que le pergélisol des toundras nordiques disparaît, mais nous n'en avons pas connaissance.

C'est ce que permet de comprendre ce livre qui change sans cesse l'angle d'attaque, la focale, et donc la distance, passe de la macro- à la microvision pour faire du visible une perception, cet acte compliqué qui convoque le cognitif et le sensible, le conceptuel et l'émotionnel, l'imagination. En bousculant la boîte de vitesses, en accélérant la lenteur séculaire, millénaire, du phénomène, en décélérant sa mutation, en le regardant du ciel, du fond sous-marin, du passé préhistorique, de la carte, du microscope, de la légende, de l'Histoire, et même de la poésie, au point que le sujet de l'iceberg, du glacier, devienne une vraie inquiétude, ainsi que tout objet dont s'empare sérieusement la philosophie. Avec en prime que c'est une philosophie à échelle humaine, c'est-à-dire pour des gens comme moi qui n'y connaissent rien ou pas grand-chose, et ont grand contentement d'être pris sous un bras amical.

Le lecteur est donc passé par des endroits où il n'était pas prévu de passer, s'est trouvé en position acrobatique, déstabilisé, s'est aventuré sans assurance tous risques dans des contrées mentales étonnantes, dont il résulte qu'à la sortie il est un peu plus au fait de ce qui lui arrive au présent, à titre

personnel et à titre collectif. C'est la bonté de ce livre que de philosopher avec tant de rigueur, d'audace et de liberté sur une crise qui n'en est pas une, de prendre à revers le discours dominant en nous ramenant aux justes questions.

Il en est quelques-unes rencontrées à cette lecture qui me taraudent d'assez longtemps pour que, dans le genre de la fiction mon domaine, je m'y sois risquée. Et d'abord à propos de l'*aventure* – dont le glacier est un territoire par excellence. L'aventure, le ressort le plus épatant du roman, de très vieille histoire littéraire et fondement inoxydable du récit depuis Homère, mais quand même un truc de garçon : nous les filles, on fait Pénélope *at home*, ou bien institutrice quand le cow-boy repart vers son business de conquête, la Winchester en travers de son cheval. Or pour avoir lu, et chéri, quasi en contrebande étant donné mon genre, les romans et récits d'Edgard Poe, de Jules Verne, Cooper, Melville, Defoe ou Bougainville, London, Stevenson, Caillié et Loti, etc. ; et vu tant et plus de westerns des dernières frontières, des plaines ou des neiges, m'est venu d'adolescence en âge adulte un doute grandissant quant à cette affaire virile de l'aventure. Quant au rêve de l'explorateur comme du trappeur chasseur dans sa cabane au fond des bois. Une suspicion quant à l'appel de la forêt et des contrées inconnues, arctiques ou équatoriales, déserts ou savanes, fleuves à remonter ou à descendre, bons ou méchants sauvages – ceux-là à civiliser d'urgence, c'est-à-dire à asservir, ou à éliminer.

Si je reste malgré tout inconditionnelle des écrivains susmentionnés et du Far West de cinéma, séduite par le romanesque esprit de découverte, l'héroïsation virile de la conquête a fini par me découvrir son envers spectral. Nul besoin de retracer ici mes chemins de tangente mais, à force de lectures, je sais mieux de quelle manière les fameux aventuriers ont fait de notre monde ce qu'il est à présent. À commencer par ceux qu'évoque ce livre, pionniers des espaces nordiques : les héroïques capitaines Labrador, Béring, Frobisher, Hudson, Baffin, Beaufort, Ross, dont mers, détroits et baies portent les noms illustres sur nos cartes. Qui, au service de toutes têtes couronnées et financeurs avisés, cherchaient le légendaire passage du Nord-

Est ou du Nord-Ouest vers l'Inde et la Chine, c'est-à-dire vers l'or mirifique. Ceux-là ont taillé leur route dans les glaces au-delà des mondes connus et cartographiés, et du coup, puisqu'ils cherchaient l'Inde, ont baptisé *Indiens* en vrac ceux qu'ils rencontraient. D'aucuns comme Frobisher en ont raflé quelques spécimens comme curiosités de salon ; si bien traités que morts à peine arrivés au port.

Sur leurs pas conquérants, s'engouffrent trappeurs et missionnaires qui détruisent villages et babioles idolâtres, génocident à tour de bras les sauvages oints de graisse de phoque ou peints de couleurs criardes rimbaldiennes, bazardent mœurs, coutumes, cultures, et langues en lesquelles se pensaient et se nommaient les personnes et leur monde, territoires, rivières, l'animal et le végétal, les nuages, les esprits, les cosmogonies et les rêves. Puis débarquent les cinéastes pour filmer Nanouk l'Esquimau rieur (Flaherty, 1922), les ethnolinguistes, les anthropologues, et les pourvoyeurs de musées en harpons, raquettes à neige et fétiches raziés au passage. Ne parlons pas de l'Afrique, même terrain de glorieuse colonisation. Du Brésil, des Caraïbes, de Samoa ou de Bornéo.

Juste des îles Aléoutiennes, des territoires du Yukon et d'Alaska où je suis allée faire un tour, histoire de voir ce que la fiction fait à la réalité, et réciproquement. Très glacial, très dépeuplé. J'ai pu observer ce qui reste des glaciers rétractés au fond des hautes vallées, du mont Saint-Elias au fjord de Skagway – où se ruaient les *stampeders*, vers l'or toujours –, ce qui reste de la défonce minière du fabuleux Dawson City et, au-delà du cercle polaire, les forages pétrolifères et bitumineux de Prudhoe Bay – Prudhoe, un baron copain de John Franklin, lui aussi un vaillant explorateur... Des Rabbit creek, des Bonanza, Hunter, Marvin, Bear et Porcupine creeks pullulent : plus un ruisseau n'a de nom inuit, gwich'in, tutchone ou tlingit.

Peuples dont les survivants vendent leurs artéfacts en plastique *made in China* dans les Informative Centers concédés aux *Premières Nations* confinées dans leurs réserves. Car partout les parcs nationaux sanctuarisent la Nature, muséalisent son espace et ses espèces en un conservatoire balisé qu'étudient le botaniste, le zoologiste et l'entomologiste. Où le touriste vient se ressourcer tranquille, se refaire une innocence loin des miasmes de

sa civilisation, un bain de jouvence dans la *wilderness* telle que l'ont vantée Thoreau comme Muir, et les grands photographes du paysagisme américain qui en ont exalté le sublime, Ansel Adams en tête : *this world is our world*. Penser comme un iceberg, écouter comment pense ce qui nous comprend, il serait temps de s'y coller.

Par exemple ne plus prendre pour billevesées d'arriérés les récits des Samis ou des Yup'iks. En particulier des Inupiaqs qui, eux, se souviennent très bien de où et comment Franklin a fait naufrage avec ses deux bombardes et perdu la vie sur la banquise avec son équipage. Leur récit de voie orale s'avère plus fiable et plus sensé que toutes les enquêtes scientifiques, de bien plus intense portée quant à l'expérience de l'homme, son rapport au temps et à la réalité, son interaction avec le milieu, une science de la mémoire et du langage aux antipodes de nos conceptions.

Dont Olivier Remaud nous signale dans son essai que la plus récente anthropologie renouvelle enfin l'approche ; ainsi Bruno Latour ou Philippe Descola. J'y joindrais Nastassja Martin, une des élèves de ce dernier, spécialiste des peuples gwich'in et évène du Grand Nord : il faut repenser le vivant, qui est lui-même en train de se repenser, dit-elle. Dans son dernier livre, elle relate son rapport d'anthropologue à l'animalité sauvage, en l'occurrence son étreinte au corps-à-corps avec l'ours, rencontre philosophique et tragique sur un glacier du Kamtchatka en Sibérie : "Il y a eu nos corps entremêlés, il y a eu cet incompréhensible nous, ce dont je sens qu'il vient de loin, d'un avant situé bien en deçà de nos existences limitées*".

Il serait temps d'admettre que la "Nature" n'est pas le jardin d'Éden que la théologie occidentale a inventé à son usage. Pas davantage une affaire de propriété foncière, ni un gisement de ressources, la forêt une usine à bois et le grandiose glacier un décor pittoresque, mais un système biophysique vital avec lequel établir une éco-socialité où se déséquilibre et se rééquilibre sans cesse l'échange entre humanité et puissances élémentaires, minéralité, végétalité, animalité comme un tout solidaire, physique et psychique, en lequel s'identifie l'idée de *personne* à la texture du monde Terre. Ni une poétique, une divagation naturalisante ou un anthropomorphisme ingénu,

mais une écopolis du vivant qui renvoie les sociétés occidentales aux impasses de leurs propres cosmogonies, donne un coup de vieux à la croyance du capitalisme occidental qui dénature les biens et les êtres humains en marchandise. Si rien ne sépare plus Nature et Culture telles que théorisées par la vieille Europe, une révision s'impose, à laquelle contribue quelque peu ce livre, ce n'est pas son moindre bienfait.

L'autre question à laquelle me ramène Olivier Remaud est celle du rêve. Ni rêverie ni rêvasserie comme le prétend le commun, mais le songe endormi ou éveillé qui reconfigure notre rapport au monde par le langage métaphorique : la métaphore comme socle de la pensée. Une manière de penser, véritable artefact mental qui, au lieu d'obéir à la raison raisonnante, procède par un transfert analogique du propre au figuré, et inversement, composant un isolat référentiel de figures interdépendantes, matériau du symbolique et source de la re-présentation – présentation une deuxième fois sous l'aspect du simulacre : feinte, fiction (même étymologie) par laquelle s'accomplit le sens, si plurivoque, équivoque qu'il soit. Pas une astuce bonne aux esprits faibles, à qui il faut imaginer pour intellectualiser, servir des *exempla*, des historiettes pédagogiques ou pastorales pour les tirer de leur hébétude foncière. Plutôt cet état, qu'on dit second et qui est assurément premier, et même primordial depuis que notre humanité des cavernes commence d'appréhender la réalité empirique qui l'entourne, le milieu visible, céleste et terrestre, matériel, organique, en opérant proprement une *lecture*, l'acte du déchiffrement et de l'interprétation des signes. En postulant une existence à l'invisible, qui n'est pas la part cachée, la coulisse ou l'envers de la vie, plutôt sa présence entière.

Olivier Remaud rappelle combien la nuit du Grand Nord, l'extinction de lumière et la raréfaction des signes dans la blancheur absolue, les brumes, le blizzard ; combien l'indistinction entre gazeux, cristal aérien et terrestre de la banquise qui désorientent la perception du relief, des distances proches et lointaines, en font paradoxalement un lieu limite d'extrême acuité visuelle et auditive, qui aiguise le tact, l'odorat, et même le goût, provoque un état d'extralucidité propre à rêver le monde, à l'imaginer à travers les sensations

corporelles. C'est-à-dire à être de plain-pied dans la spatialité et la temporalité radicales de l'existence. Alors la bête qui surgit n'a rien de bestial, elle émane directement du milieu, lui appartient, en est une propriété. Alors les fossiles qui émergent du sol gelé, défenses de mammoth laineux, crânes de tous mastodontes primitifs, l'eau englacée qui conserve les bulles d'air et les poussières de pollen qu'ils respiraient, peut-être l'éclat d'étoiles éteintes, sont l'archive et la mémoire de la Terre. Alors l'ombre et l'âme, l'esprit, le mort et le vivant, passé et présent dialoguent, communiquent et fusionnent en une totalité visionnaire. Si le chamane s'en fait l'intercesseur, c'est que chacun qui l'écoute a intériorisé cette faculté de fréquenter le fantôme, le revenant, d'accéder à l'invisible par les propriétés du langage.

J'en fais l'expérience modeste, et accidentelle, en rencontrant un ours en Alaska. La forêt boréale n'étant ni un parc d'attractions ni une réserve de la biodiversité, la faune sauvage vantée par les officines est très absente du paysage, au grand dam de bien des touristes, qui peuvent passer immobiles des heures à l'affût, jumelles braquées sans rien voir, hormis un pygargue ou un corbeau déjà loin à tire d'ailes. Les gros mammifères, glouton, orignal, ours ou loup sont partout mais ils évitent l'homme, et mieux vaut que la rencontre n'ait pas lieu par surprise, question de mort souvent. Je ne fais pas de safari-photo, je marche avec ma guide sur la piste. Alors surgit à trente mètres – cet énoncé a tout faux. Comment dire, à *vrai dire* ? Non loin dans l'axe de ma vision, un buisson se déplace, un phénomène en soi impossible. Je rêve ou quoi ? Cette chose passe entre les bouleaux nains, quasi même nuance d'automne, rapportable à rien de connu de moi. Je n'ai même pas pensé ours. Ce que je vois n'a aucun rapport avec l'ours du zoo de Vincennes, des films ou des albums animaliers, des photos d'encyclopédies, ni avec la peluche enfantine ou le Baloo sympa de Walt Disney, pas plus qu'avec l'empaillé des musées de sciences naturelles. Les mots adéquats manquent pour dire cette coulée aérienne de végétal velu, ce hérissément fauve en apesanteur, d'une étonnante légèreté, fluidité ou furtivité musculaire surpuissante, d'effroyable douceur, irréaliste. Même pas le temps de réaliser ni d'avoir peur de cette apparition-disparition, de

l'invisibilisé soudain visible, sa stupéfiante absence-présence sitôt escamotée : une expérience qui outrepassé toute catégorie de mon répertoire émotionnel, visuel et langagier. Ne sachant ce que je vois, j'en prends connaissance, secousse déroutante. Ma guide dit (en anglais) : Ce n'est pas "tu as vu l'ours". C'est : "l'ours s'est laissé voir à toi. Il sait de longtemps ce qu'est un homme". Et elle ajoute en riant : Peut-être même que celui-là s'est *montré* parce qu'il est vaniteux ?

Les Gwich'in disposent d'une dizaine de vocables pour nommer tel ours selon son aspect, comment il se comporte, sa jeunesse ou sa vieillesse, s'il est mâle ou femelle, avec des petits ou non, s'il est en rut, en chasse, en famille ou isolé des siens, s'il est affamé ou repu. Quand, s'étant roulé dans l'eau, le froid cuirasse son poil de glace, invincible en cet appareil, flèche ni balle de fusil ne transperce son armure plus résistante que d'acier, il se transforme alors en terrible *ch'atthan*. Si cette transcription phonétique et en alphabet romain peut traduire le vocable agglutinant d'un peuple sans écriture, *ch'atthan* est l'une des formes possibles que prend l'ours. Ou plutôt cet ours-là, particulier, cette créature précise qu'il incarne à ce moment-là, en laquelle il se laisse voir ou se montre, car il en a d'autres. Aussi bien humaine puisque, de manière immémoriale, les animaux sont des gens et inversement, chacun à titre individuel. Chaque corbeau est son propre corbeau, chaque ours son propre ours en tant que personne animale et humaine, l'une et l'autre à la fois avec leur âme commune sous différents vêtements selon qu'ils veulent se transformer en gens et réciproquement, perpétuellement. C'est une métaphore, un conte ou un mythe : rien de moins que le récit forgé par l'intelligence des peuples dans la création du langage, aussi poétique que philosophique.

Pour quoi je ne cesse de me référer au conte dans mes romans, à ce genre sublime passé aux mièvres lectures enfantines par le folklorisme romantique qui l'attribue à l'enfant, à la femme, au peuple, au primitif, même engeance débile et crédule. Contresens absolu. Rien de moins infantile, de plus pleinement adulte que la pensée magique et le langage qui la produit, non l'élucubration d'un cerveau embrumé de "sauvage" mais, comme l'a enfin admis l'ethnologie moderne, le pur exercice de

l'entendement humain, de structure savante en ses fantasmagories apparentes. Les figures du monde polaire qu'évoque Olivier Remaud, jusqu'en leurs avatars picturaux et poétiques de l'art occidental, fantastiques ou mélancoliques, intègrent cette connaissance infuse d'un être vivant à part entière, d'une présence bouleversante. Tragique, et bientôt catastrophique par l'impéritie arrogante du prédateur – du consommateur capitaliste. Si le biais cognitif lui échappe dans son déni forcené des réalités, que ne recourt-il au biais affectif, émotionnel, sensoriel, aux puissances de l'imaginaire pour appréhender comment *pense* l'iceberg, entendre sa voix, sa chute, sa dislocation, éprouver son agonie d'espèce en danger, plutôt que de s'adonner à des cérémonies de deuil, au dépôt de plaques commémoratives comme au défunt glacier Ok en Islande...

La pandémie a tout soudain déplacé les espèces du "sauvage", fascination et repoussoir de la pensée occidentale. Voilà que, à la faveur d'un éternuement mondial, l'autre n'est plus un étranger radical par ses mœurs, sa couleur, sa race, mais que les groupes humains sont poreux et consanguins, non seulement entre eux mais avec ceux de l'animalité, nos tissus, nos humeurs, nos fluides et nos protéines nucléaires se contaminent et se régénèrent les uns les autres par le système immunitaire, lequel inter-réagit, si distinct qu'il semble, avec l'état des forêts amazoniennes ou chinoises, des déserts de sable ou de glace et des abysses océaniques. Voilà que rien ne sépare plus les Nature et Culture de l'anthropocentrisme biblique. Vertige épistémologique, effarement existentiel concernant notre propre histoire.

Réparer la relation avec notre monde n'est pas de morale ou de vertu, de libéralité bon enfant, de caritatif punitif ou d'urgentisme sanitaire, il est la réinvention d'un des acquis vitaux de l'humanité : l'aptitude au *donner-recevoir-rendre*. Principe du don et du contre-don, à peine énoncé par l'ethnologie que classé au matériel universitaire, comme les artefacts derrière les vitrines du musée. Or de cette obligation ritualisée comme "fait social total", de ce calcul, hautement politique, du service mutualisé entre partenaires humains et non-humains, animé et inanimé,

dépend la survie de toute communauté, de toute culture comme un être-ensemble solidaire, physique et psychique. Ayant lu *Penser comme un iceberg*, en serons-nous assez informés pour commencer de concevoir, d'imaginer et de rêver, c'est-à-dire de juger et d'enfin décider qu'il est possible de penser un autre monde.

ANNE-MARIE GARAT

* [Michelet](#), *la magistrature de l'histoire*, Michalon, 1998.

** *Croire aux fauves*, Verticales (2019), et *Les Âmes sauvages. Face à l'Occident, la résistance d'un peuple d'Alaska*, La découverte (2016).

REMERCIEMENTS

Je remercie en premier lieu Stéphane Durand qui a accueilli ce livre dans sa collection et en a suivi toutes les étapes avec attention et amitié.

Pour leur aide à des titres divers (bibliographie, traduction, relecture, illustrations, conversations), ma gratitude va aussi à Glenn Albrecht, Þorvarður Árnason, Caroline Audibert, Petra Bachmaier, Chris Bowler, Aïté Bresson, Garry Clarke, Stephen Collins, Julie Cruikshank, Philippe Descola, Élisabeth Dutartre-Michaut, Katti Frederiksen, Sean Gallero, Samir Gandesha, Shari Fox Gearheard, Hrafnhildur Hannesdóttir, Lene Kielsen Holm, Cymene Howe, Nona Hurkmans, Guðrún Kristinsdóttir-Urfalino, José Manuel Lamarque, Robert Macfarlane, Andri Snær Magnason, Rémy Marion, Christian de Marliave, Markus Messling, Éric Rignot, Camille Seaman, Charles Stépanoff, Agnès Terrier, Torfi Tulinius, Philippe Urfalino, Daniel Weidner et Stefan Willer.

Enfin, je dois à la Fondation Alexander-von-Humboldt, au Leibniz-Zentrum für Literatur- und Kulturforschung de Berlin et à l'Institute for the Humanities de la Simon Fraser University de Vancouver d'avoir pu exposer des aspects du manuscrit tandis que je le préparais.

DU MÊME AUTEUR

MICHELET. LA MAGISTRATURE DE L'HISTOIRE, Michalon, 1998 (2010).

LES ARCHIVES DE L'HUMANITÉ. ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DE VICO, Seuil, 2004.

UN MONDE ÉTRANGE. POUR UNE AUTRE APPROCHE DU COSMOPOLITISME, PUF, 2015.

SOLITUDE VOLONTAIRE, Albin Michel, 2017 (2018).

ERRANCES, Paulsen, 2019.

L'ASSOCIATION POUR LA PROTECTION DES ANIMAUX SAUVAGES

Parce que l'urbanisation galopante est sourde et aveugle au bruissement de la vie sauvage ;

Parce que la chasse s'octroie encore trop souvent la part indue du dominant ;

Parce que la loi qui s'essaye à la protection est entravée par les dérogations, les exceptions, la lourdeur des procédures et l'opposition de nombreux groupes de pression ;

L'ASPAS crée des *Réserves de Vie Sauvage*® où l'exubérance de la nature est laissée en libre évolution. Aucune activité humaine n'y est autorisée, hormis la balade immersive et respectueuse, amoureuse ou curieuse. Ce label est, à ce jour, le plus fort niveau de protection en France. Plus nous rendons à la nature sauvage des territoires où elle peut s'exprimer pleinement et librement, mieux nous retrouvons une place à notre mesure, sans démesure.

L'ASPAS est une association sans but lucratif, reconnue d'utilité publique et 100 % *indépendante* : une exception dans le paysage associatif de la protection de la nature. Elle défend les sans-voix de la faune sauvage, les espèces classées "nuisibles", les jugés insignifiants ou encombrants. L'ASPAS mobilise l'opinion publique, interpelle les élus et sensibilise tous les publics à la nécessité de protéger les milieux et les espèces. Son savoir-faire juridique est unique. Depuis quarante ans, elle a engagé plus de 3 500 procédures devant les tribunaux pour faire respecter et évoluer positivement le droit de l'environnement, y compris contre les pouvoirs publics lorsque ceux-ci ne respectent pas la législation en vigueur.

ASPAS

BP 505 - 26401 CREST CEDEX

www.aspas-nature.org

Tél. 04 75 25 10 00 / contact@aspas-nature.org

FB/Tw/Instagram/YouTube : @ASPASnature



DANS LA MÊME COLLECTION

LES FRANÇAIS ET LA NATURE. POURQUOI SI PEU D'AMOUR ?, Valérie Chansigaud, 2017.

LE RETOUR DE MOBY DICK. OU CE QUE LES CACHALOTS NOUS ENSEIGNENT SUR LES OCÉANS ET LES HOMMES, François Sarano, 2017.

SURLAPISTEANIMALE, Baptiste Morizot, 2018.

RÉ-ENSAUVAGEONS LA FRANCE. PLAIDOYER POUR UNE NATURE SAUVAGE ET LIBRE, Gilbert Cochet et Stéphane Durand, 2018.

20 000 ANS. OU LA GRANDE HISTOIRE DE LA NATURE, Stéphane Durand, 2018.

L'OURS. L'AUTRE DE L'HOMME, Rémy Marion, 2018.

PSYCHOLOGIE POSITIVE ET ÉCOLOGIE. ENQUÊTE SUR NOTRE RELATION ÉMOTIONNELLE À LA NATURE, Lisa Garnier, 2019.

LE PARRAIN. AU CŒUR D'UN CLAN D'ÉLÉPHANTS, Caitlin O'Connell, 2019.

CHIMPANZÉS, MES FRÈRES DE LA FORÊT, Sabrina Krief, 2019.

HABITER EN OISEAU, Vinciane Despret, 2019.

MANIÈRES D'ÊTRE VIVANT, Baptiste Morizot, 2020.

L'EUROPE RÉENSAUVAGÉE, Béatrice et Gilbert Cochet, 2020.

OVIBOS, LE SURVIVANT DE L'ARCTIQUE, Rémy Marion et Robert Gessain, 2020.

CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS

[p. 63](#) : © Douglas I. Benn et Jan A. Åström, 2018. Publié par Informa UK Limited, Taylor & Francis Group.

[p. 84](#) : © Camille Seaman.

[p. 157](#) : © Cymene Howe.

CRÉDITS DES CITATIONS

[p. 9](#) et *passim* : Barry Lopez, *Rêves arctiques. Imagination et désir dans un paysage nordique*, trad. Dominique Letellier, Gallmeister, Paris, 2014.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

zlibrary

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.sk

z-lib.gs

z-lib.fm

go-to-library.sk



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>